

ACTA UNIVERSITATIS SZEGEDIENSIS  
DE ATTILA JÓZSEF NOMINATAE

---

ACTA JURIDICA ET POLITICA

Tomus XXX.

Fasciculus 1.

GYÖRGY ANTALFFY

# Cours sur Nicolas Machiavel

SZEGED

1983

Redigunt

ELEMÉR PÓLAY, ÖDÖN BOTH, LAJOS TÓTH

Edit

*Facultas Scientiarum Politicarum et Juridicarum Universitatis Szegediensis  
de Attila József nominatae*

Nota

*Acta Jur. et Pol. Szeged*

Szerkeszti

PÓLAY ELEMÉR, BOTH ÖDÖN, TÓTH LAJOS

Kiadja

*A Szegedi József Attila Tudományegyetem Állam- és Jogtudományi Kara  
(Szeged, Lenin krt. 54)*

Kiadványunk rövidítése  
*Acta Jur. et Pol. Szeged*

ISSN 0563—0606

## I.

1) Jusqu' à la parution du livre de Jacob Burckhardt l'Occident ne savait pas qu'il y avait une époque particulière de l'histoire de la civilisation européenne qu'on nommerait Renaissance. Toute l'histoire des temps modernes — écrit Engels — commence par l'époque grandiose, que les Français nomment Renaissance et les Italiens : cinquecento. Cette époque commence dans la deuxième moitié du XV<sup>e</sup> siècle. La royauté s'appuyant sur les bourgeois citadins a brisé le pouvoir de la noblesse féodale et a fondé les grandes monarchies, essentiellement nationales dans lesquelles les nations modernes européennes et la société bourgeoise moderne pouvait trouver la chance de se développer. Devant ces personnages rayonnants les spectres du moyen-âge ont disparu ; l'Italie est parvenue à un degré jamais entrevu de la floraison des arts, qui a apparu comme le reflet de l'antiquité classique, qui ne pouvait être ni attrapée, ni égalée depuis lors... Les barrières de l'ancien Orbis terrarum ont été brisées ; c'est à cette époque que la terre a été réellement découverte et que les fondements du commerce mondial ultérieur ont été posés. C'est cette époque qui constitue la transition de l'artisanat à la manufacture, qui des a part devenait le point de départ de la grande industrie moderne. La dictature spirituelle de l'Église a été également brisée.

C'est Vasari, le peintre-écrivain du cinquecento qui le premier a employé le mot « rinascita » (renaissance), en désignant par là les grands arts modernes de l'époque.

Burckhardt a reconnu le fait que la renaissance italienne n'était pas tout simplement le rétablissement de la culture antique : son existence devait être avant tout attribuée à la vigueur et à la force inhérentes à la nation. Mais il n' a examiné ces forces que plutôt dans le domaine de la littérature sans s'occuper de la forme du gouvernement de l'État. Dans son ouvrage aussi, dans « Die Kultur der Renaissance in Italien » il parle plutôt des artistes en tant que des personnalités, des créateurs libres des oeuvres d'art, que des hommes de la Renaissance.

Les racines des forces qui ont engendré la renaissance n'ont pas été examinées par lui. Pourtant ces racines remontent sans doute au XIII<sup>e</sup> siècle, à une époque où les arts ne pouvaient s'épanouir et s'affermir qu'aux prix de grandes difficultés dans l'atmosphère « barbare » du moyen-âge. Le „sombre et obscur” moyen-âge devait changer en ombre de lui-même avant que la Renaissance — cette résurrection des arts antiques — qu'il portait dans son sein n'eût pu répandre ses lumières.

En Italie à l'ombre des monuments antiques et du Colisée le contact avec la culture et la civilisation antiques ne s'est jamais perdu. L'esprit italien était toujours prêt à la réception de cette culture. L'humanisme avait donc beau jeu de s'imposer en Italie. En revanche en France l'humanisme naissant ne différait pas tant sous le rapport du ton et des buts de l'humanisme italien que sous le rapport du degré in-

férieur de son niveau culturel. Les Français pour qu'ils puissent transplanter la forme et la sensibilité antiques dans leur propre littérature devaient franchir beaucoup plus de difficultés que les Italiens nés à l'ombre du Colisée ou sous le ciel toscan ensoleillé. Il semble qu'en Italie le seul intérêt éprouvé pour la subtilité et le raffinement du style latin suffisaient pour que l'humanisme y naisse.

Il semble que c'était l'âme de la chrétienté occidentale, qui dépassait la forme et la manière de penser du moyen-âge qui constituaient déjà une entrave à l'épanouissement. Le moyen-âge vivait toujours à l'ombre de l'antiquité. Il a dépouillé les trésors de l'antiquité — au moins ce qui en restait — mais conformément à la manière qui lui était propre il les a interprétés dans l'esprit des principes médiévaux, dans l'esprit de la théologie scholastique, de la chevalerie, de l'ascétisme, de la politesse.

Ayant profité du résultat d'un processus de murissement intrinsèque on commence à comprendre même l'esprit des formes antiques. La simplicité sans pareille, la pureté et l'exactitude et la clarté de l'expression propres à l'antiquité ressuscitent. On arrive à comprendre les idées, la manière de penser naturelle et dégagée, l'intérêt marqué pour l'homme et pour la vie de l'antiquité. L'Europe qui a vécu si longtemps dans la zone d'ombre de l'antiquité peut enfin prendre le plaisir de se chauffer au soleil de l'antiquité.

C'est que la Renaissance est la continuation directe du moyen-âge. Elle a surgi du sein recelant des forces primordiales titanesques du moyen-âge. Les ouvrages scientifiques et les oeuvres d'art tant admirés par la civilisation européenne depuis des siècles de l'art de la Renaissance et de l'humanisme sont les fleurs magnifiques du sol de l'État renaissance, de cet État jusqu'aux moelles laïque tourné vers les choses de ce monde qui malgré ou la dévotion sincère ou la piété de façade de ses dirigeants s'est éloigné définitivement de l'idéal de l'État unique, chrétien universel en considérant déjà à partir du XV<sup>e</sup> siècle conformément à la théorie de l'État machiavélique ultérieure le maintien, la conservation de son propre existence comme sa maxime morale unique.

L'État nouveau emploie des moyens pécuniaires jamais vus auparavant. Ayant une diplomatie, un gouvernement central, une armée nationale qui dépend uniquement du chef de l'État — armée que Machiavel nomme « *armi propria* » — lui assurent une existence autonome dans l'Europe nouvelle dans le territoire de laquelle les États nouveaux nationaux après la décadence des idées universelles du moyen-âge se dressent les uns contre les autres en s'entre-déchantant comme des loups affamés.

C'est une erreur de croire que l'emploi fréquent des expressions et des images payennes appartiendrait uniquement aux habitudes et aux traits de caractère distinctifs de la Renaissance. Pour désigner des notions de la religion chrétienne on emploie déjà au XII<sup>e</sup> siècle des expressions mythologiques et cette pratique stylistique n'était pas considérée comme un comportement indévot ou irrévérencieux. Eustache Deschamps, lui aussi parle de la descente de Jupiter du Paradis. Le pauvre Villon appelle la bienheureuse Vierge Marie, la haute Déesse (« *haulte déesse* »). Les humanistes, de leur part ils parlent de Dieu en tant que « *princeps superum* », le prince des dieux; à Marie ils donnent l'épithète « *genetrix tonantis* », mère de Jupiter tonnant: et personne ne pense qu'ils seraient des payens pour autant. Cela veut dire donc que cette coutume est antérieure à l'apparition de la Renaissance.

C'est que le mouvement ne peut être limité ni aux formes d'expression, ni aux trésors de la pensée humaniste italienne ou non-italienne.

Certains voyageurs frivoles et, persifleurs, remplis d'eux-mêmes, contempteurs du monde, mais tout en profitant pour autant, même s'ils ont fait une excursion dans le domaine de la poésie antique ne sont qu'un phénomène concomitant de la Renais-

sance. Leur irrégion n'équivaut pas du tout à l'irrégion de la Renaissance. Dans le processus réel le mode de vie catholique, la religion du moyen-âge et celle de la Renaissance coexistaient dans la paix. C'est l'esprit italien qui était le vrai porteur de la Renaissance sans avoir jamais abandonné la foi chrétienne. Cette foi s'est solidement enracinée dans le coeur du même peuple, comme le rôle de Savonarole à Florence le prouve. Quant à ses racines populaires et raciales elle restait proche du passé romain et c'est justement cela qui nous fournit une des explications des plus importantes et des plus essentielles de l'influence antique.

Pétrarque, dans la personne de qui nous croyons découvrir un grand génie initiateur, n'était pas considéré par les contemporains — sauf en Italie — comme l'auteur des Canzoni (Sonnets) et des Trionfi (Triumphes), mais comme moraliste et comme le Cicéron chrétien. Ses thèmes : De contemptu mundi (La méprise du monde), De otio religiosiorum (La tranquillité des religieux), De vita solitaria (La vie solitaire) sont vraiment les thèmes du moyen-âge ! Le phanatiquement bigot Jean de Varennes — si surprenant soit-il — se réfère à l'autorité de Petrarque à propos d'une question dogmatique.

Dans un domaine plus restreint, Boccace a exercé une influence semblable à celle de Pétrarque. Lui aussi, il était réputé pour être un philosophe de la morale. Il va sans dire qu'il a acquis cette réputation non point pour avoir écrit le Décaméron, mais plutôt grâce à ses ouvrages relatant le destin et les faits et gestes des hommes et des femmes illustres (De casibus virorum illustrium; De claris mulieribus). Ces ouvrages lui ont valu le titre honorifique du « docteur de la patience au milieu des revers de fortune ». Cent ans après les Bourguignons ne se sont pas trompés quand ils avaient découvert en Boccace l'esprit du moyen-âge.

Mais l'esprit médiéval décadent n'était pas non plus contraint de s'adresser à la littérature classique pour y découvrir le paganisme. Le Roman de la Rose est nettement plein d'esprit payen. Les dix-huit mille vers dont Jean de Meung a complété ce poème d'un style sobre et d'une grâce printanière de Guillaume de Lorris sont pleins de réminiscences érudites : il a adapté avant tout Ovide, mais il a aussi traduit beaucoup d'autres penseurs scolastiques nourris d'aristote, d'Abélard, d'Alain de Lille et de Guillaume de Saint-Amour. C'était une sorte de « somme », c'est-à-dire une encyclopédie destinée à satisfaire l'avidité de savoir de plus en plus marquée. Dans cet ouvrage l'auteur oppose déjà la vraie noblesse, la noblesse d'âme, la noblesse de coeur à la noblesse de naissance qui n'est que vanité.

Selon Jean de Meung, si quelqu'un prétendait — en se vantant de ses aïeux — que le fait d'être né noble lui doit conférer plus de considération qu'à un paysan, on devrait lui répondre, que personne n'est noble dont la noblesse n'est pas fondée sur la vertu. Dans un autre endroit de son poème il perisfle le mysticisme des frères mendiants sous l'apparence de Faux-Semblant et lutte pour un christianisme intellectuel et équilibré qui s'extériorise par l'intermédiaire des actions et qui ne se sépare pas du monde.

C'est déjà dans le Roman de la Rose qu'apparaît la pensée machiavélienne que Machiavel fait dire au Plébeien anonyme, à l'orateur de la révolte de Ciompi : « Dépouillez-vous de vos vêtements, et vous verrez que vous vous ressemblez tous. Prenons ceux des riches, et qu'ils prennent les nôtres; alors sans doute nous passerons pour des nobles, et eux pour des gens du bas peuple ».

Mais d'autres affinités peuvent aussi être relevées. L'esprit antimonal du Roman de la Rose peut être décelé à propos d'une petite mission dont Machiavel avait été chargé par la corporation des commerçants de laine de Florence. Il était notamment chargé de choisir un prédicateur du monastère des Franciscains de Carpi qui pourrait

prêcher pendant le Carême. Son ami, F. Guichardin, le gouverneur des États pontificaux, avec lequel il était en correspondance au sujet de cette mission, ayant appris la nouvelle ne pouvait s'empêcher de ne pas rire toute la journée. Quelle idée saugrenue — écrit-il — que d'envoyer précisément vous pour trouver un prédicateur !

La réponse de Machiavel est digne de ses sentiments anticléricaux. Il a mis en relief — avec un certain cynisme — dans sa lettre, qu'il avait toujours servi la République d'après sa meilleure conviction et le plus consciencieusement possible. Mais quant à cette mission particulière et étrange il n'était pas d'accord avec ses concitoyens. Ils voudraient un prédicateur qui leur montrât le chemin au paradis. Son intention était pourtant d'en choisir un qui leur montrât le chemin au diable. Il voudrait leur choisir un menteur, un hypocrite. Car le chemin conduisant au paradis impliquerait selon lui qu' on eût reconnu et évité le chemin conduisant à l'enfer.

Le trait d'esprit n'est pas prolongé pourtant parce que Machiavel avait peur que le prieur de Carpi, un homme plus rusé que trente mille diable, ne commençât à pénétrer le côté confidentiel de sa lettre.

En revenant au Roman de la Rose, il est surprenant que l'Église ne se soit pas opposée à la diffusion impunie de ce bréviaire de l'aristocratie, quoiqu'elle eût toujours opprimé avec rigueur toutes les déviations d'une nature spéculative s'écartant du dogme, si petites fussent-elles.

C'est cet ouvrage qui a ouvert une brèche préparée déjà depuis trois siècles, dans la conscience chrétienne. Ce processus a pris naissance d'une manière catholique comme d'ailleurs tout ce qui en Occident avait une importance quelconque. L'éloignement du fanatisme religieux a — pour ainsi dire — atteint son maximum, quand le pape de la Renaissance abandonne, lui aussi, les chrétiens, et devient grec en voulant qu'on le nomme « il Formoso » (bien fait). C'est une forme qu'a prise son évasion hors de la communauté, des liens économiques, du diocèse, du mal et du bien reçus en héritage, de la plèbe.

C'est sous Cosme Médicis que le changement devient manifeste à Florence. Cela commence avec Niccolo Niccoli qui a jeté la base de toutes les bibliothèques de l'Europe en profitant des trésors des trois parts de la terre. L'ère nouvelle commence aussi avec Pic de la Mirandole, — ami de Laurent —, qui dans son livre « La dignité de la personne humaine » exprime d'une manière magistrale la pensée suprême de l'époque: « homme, sois toi-même le créateur et le sculpteur de toi-même ! » On peut y ajouter aussi Marsile Ficin, qui se faisait l'écho des Harmonies de Platon pour l'Occident. La révolte spirituelle de ces élus peu nombreux a atteint son apogée sous le règne de Laurent de Médicis. De leur avis l'âme d'un homme, d'un homme libre pèse plus que n'importe quelle personne qui n'a pas pu arriver au sommet de la souveraineté de l'esprit. On s'approche déjà de la pensée antique : Odi profanum vulgus !

Laurent de Médicis est le bourgeois le plus puissant de Florence qui possède bien plus que deux mille kilos d'or pur. Il est le banquier le plus riche du monde qui a pu mettre fin aux guerres de Venise, de Milan et de Naples par un simple acte de retrait de crédit. Les Médicis étaient entourés de livres de comptabilité y compris ceux ayant trait à l'agriculture ou même aux dépenses familiales. Mais ils ne s'effrayaient pas d'être les instigateurs des révolutions même radicales. Les membres de cette famille ont conclu une alliance avec les quatorzes corporations subalternes. Ils ont été capables de soulever les peintres, les tailleurs, les menuisiers, les bûcherons, les polisseurs sur pierre, les savatiers pour qu'ils demandent justice et pour se venger. Ilst ont toléré que de vulgaires teinturiers sur laine, pieds nus, en loques, enfonçassent les portes du palais du pouvoir, dans leurs mains la bannière enlevée du gonfalonier, du chef de la ville.

Le « Cosimo di Medici, Figli e Nepoti » est une des plus riches maisons de banque de l'Europe. La puissante France choisira donc parmi les membres de cette famille deux de ses reines, ce qui témoigne du pouvoir exceptionnel que l'argent s'est acquis aux temps modernes. Ces élues sont Catherine de Médicis, le démon politique de la nuit de la Saint-Barthélemy et Marie de Médicis, la mère du Roi-Soleil. Outre les Médicis il y avaient aussi d'autres commerçants toscans et d'autres dynasties de banquiers en Florence. Mais les premiers les ont dépassé tous en cela qu'ils étaient capables de concilier le désir bourgeois de l'ordre légal avec le pouvoir de l'argent et la culture en expansion.

Les florentins, quand Cosme s'est emparé de la ville, disaient: voici le « Stato » nouveau. Le « Stato » n'était autre chose que l'ancien parti des Médicis.

Les tables des soixante-dix maisons de change de Florence se trouvaient sur la place du « Mercato Novo ». Quelques-unes de ces banques avaient même des palais en ville, mais d'après les traditions il était indispensable qu'elles aient aussi une représentation au Mercato Novo. Dans les livres de comptabilité du Mercato Novo on pouvait suivre les soucis et les inquiétudes du monde entier: les dettes des aristocrates et du haut clergé de Naples, de l'Angleterre, de la France, du Tyrol, de la Bohême et de la Dalmatie y étaient enregistrées.

Dans la guerre des papes, laquelle aboutit à l'emprisonnement du pape Jean XXIII à Heidelberg lors du concile de Constance, c'est l'argent de Cosme qui réussit à réaliser ce que les armes ne pouvaient pas obtenir. On a demandé 38,000 ducats pour la délivrance du pape Jean XXIII de la cellule du château fort de Heidelberg. Comme il s'est chargé de toute la rançon, la banque Médicis a payé les 38,000 ducats, ce qui était une propagande énorme pour les Médicis, et le prisonnier délivré, de sa part, s'est démenagé à Florence, chez son libérateur.

Cosme ne voulait s'emparer ouvertement du pouvoir. S'appuyant sur son autorité et son argent, il s'est contenté de tenir en main les ficelles dans les coulisses. C'est Cosme, qui a inventé l'apparence, cet instrument commode du règne, du pouvoir.

C'est l'argent qui monte en flèche de plus en plus vite en tant que mesure unique de valeurs de toutes les choses. Car ce n'est qu'après les avoir achetés qu'on entre en possession de choses telles que l'honneur, les charges, le salut de l'âme, les indulgences la gloire et les soldats, l'amour et les femmes, la solitude et l'indépendance. Celui qui possède l'or, devient le maître de tout ce qu'il désire. A l'aide de l'or on pourrait même faire parvenir les âmes au paradis.

Cosme, grâce à son opportunisme omnipotent, sans être couronné, en tant que primus inter pares a géré ses propres affaires et celle de Florence. Il procédait toujours avec une désinvolture qui va de soi aux marchandes, aux toutes sortes de négociations, aux « combinazione ». C'est avec cette méthode qu'il arrivait à tranquilliser un peuple qui était habitué à résoudre ses discordes par le moyen des armes et non par le moyen des mots et à résoudre les problèmes de la république non point par le moyen des lois mais par l'intermédiaire de l'exil et du supplice.

Il était le grand mécène de la culture. Après sa mort il a légué à la postérité la plus riche bibliothèque de l'Occident. La république avait des sous-comptoirs, des succursales de banque aux quatre coins du monde qui étaient tous chargés de découvrir et d'acheter des exemplaires pas encore faussés de Plutarque et d'Aristote, qui traînaient dans des monastères délaissés.

Aux environs de 1470 les Médicis ont mis en service 8 succursales dans les différentes villes de l'Italie et de l'Europe et dans celles-ci 57 employés travaillaient au total.

Même dans les maisons des « nobili », des notables, c'est la bibliothèque qui occupe la place la plus importante. Un membre de la famille des Strozzi p.e. a armé un navire pour faire apporter de Constantinople un premier exemplaire de la Politique d'Aristote. Médicis a pris prétexte de cet entreprise pour envoyer en exil son rival — par ailleurs trop favorisé par la fortune dans ses affaires commerciales.

Aux yeux de tous plus un homme paraissait plus cultivé, plus il était considéré comme un homme dans le vrai sens du mot. En Florence le pouvoir et le savoir sont devenus identiques. C'est un phénomène que le monde avait connu au quatrième siècle en Grèce avant notre ère. La richesse s'achète, se procure et se crée pour soi-même la civilisation.

Conformément au pouvoir qui a toujours son noyau, le « stato », la culture, elle aussi a son centre. La multitude des talents littéraires a rendu Florence le centre de la culture laïque. Ce sont eux qui ont formé les phrases prégnantes qui témoignent d'une nouvelle prise de conscience nouvelle de l'époque : « Cicéron et nous, Platon et nous ». Ils ont divisé le genre humain en deux parties profondément séparées l'une de l'autre : les connaisseurs de l'antiquité et les non-initiés. L'humanisme dont la capitale se trouvait sur les rives de l'Arno, ne pouvait être que cosmopolite.

Les gens de lettres n'étaient ni florentins, ni italiens mais latins. L'origine italienne était considérée jusqu' à la fin du règne de Laurent comme une marque distinctive des animaux.

Dante devait souffrir dans son propre enfer parce qu'il avait écrit La Divine Comédie en italien. Le Latin est devenu la patrie appropriée par leurs sentiments et par leur pensée.

Machiavel a choisi la langue toscane, la langue que les « moins infâmes » appellent toscane et « les plus infâmes » italienne ; cela veut dire qu'il était un admirateur et successeur de la langue de Dante et de Pétrarque, mais à son époque en tant que tel il doit être considéré comme novateur et précurseur.

Ils ont dédaigné, voire même méprisé le combat. Je ne me sens pas du tout obligé — écrit l'historien Valla — de mourir pour un ou deux ou même pour trois bourgeois de ma ville. Et il n'a pas le moins du monde le sentiment du devoir de mourir pour la totalité des bourgeois d'autant plus qu'il ne les connaît point et qui ne signifient rien pour lui.

Du point de vue des humanistes un homme de forte volonté, et brillant, et même un homme qui a au moins une lueur d'intelligence, qui veut mériter les dons et les talents dont la fortune l'a gratifié et celui qui jamais a pu comprendre une seule idée, doit mépriser la guerre.

Celui qui veut servir la collectivité — selon Alberti — ne sert personne ; plus quelque chose doit être considérée comme bien public ou propriété collective et moins il est divin.

L'humaniste ne lutte même pas contre le combat. Sa mentalité lui interdit tout désir de réforme. Il se replie plutôt sur soi-même, veut plutôt assurer sa tranquillité et il préfère cultiver le jardin de sa propre culture, et il abandonne le monde à ses instincts capricieux et autodestructifs.

L'individu, tant qu'il est en vie, a d'innombrables possibilités ; en revanche la lutte anéantit toutes les formes et toutes les beautés. Du point de vue de l'humaniste, l'homme n'est grand que parce qu'il vit et non parce qu'il meurt.

Les livres de comptabilité des financiers et les aspirations vers l'idéal des humanistes ont décidé de concert Florence de suivre dans sa politique extérieure la phrase prononcée par Léonard de Vinci : évitez la tempête ! Cette politique s'est avérée plus tard fatale pour la ville sur les bords de l'Arno.



2) La prospérité de l'Italie à l'aube de la Renaissance est due au commerce transitaire. La péninsule se projetant profondément dans la Méditerranée constitue un pont reliant les trois continents : l'Europe, l'Afrique, et l'Asie. Les manufactures de drap et de soie fournissent en abondance les marchandises. Le capitalisme ayant pris naissance dans le sein du moyen-âge a été conçu tout d'abord sur la terre italienne.

La route des navigateurs portugais pour les Indes qu'ils ont suivie en contournant l'Afrique, les découvertes espagnoles en Amérique, c'est-à-dire les grandes découvertes géographiques, ont abouti à la destruction du pouvoir d'un caractère financier de l'Italie. On a trouvé une note importante dans le journal de Girolamo Priuli, commerçant et banquier de Venise, qui annonce déjà la catastrophe qui attend le commerce et le transport italiens.

On apprend en outre d'une lettre parvenu en hâte au destinataire (juin 1506) que le 24 mars quatre caravelles sont arrivées au port de Lisbonne de retour de leur voyage aux Indes et qui avaient comme cargaison 25 mille cantaras de poivre et de bois de santal (Cantara : unité de poids, équivalent à la livre vénitienne « majeure » qui correspond environ à 72 kgs).

Dans une lettre arrivée à toute vitesse le 18 de ce même mois en provenance d'Anvers, ville des Flandres, on peut lire la même nouvelle... Dès maintenant il est aussi évident que le voyage du Portugal dans les Indes devient régulier. « Il senato veneziano doveva reconoscere che questa notizia era il piu grande male che poteva subire Venezia, oltre la perdita della liberta ». (Le sénat vénitien devait reconnaître que c'était le plus grand mal qui eût pu frapper Venise, outre la perte de la liberté.). Un malheur ne vient jamais seul. Les routes méditerranéennes traditionnellement utilisées dès l'antiquité dans le commerce du monde ont été remplacées par celles de l'Océan Atlantique. Ce changement signifiait la destruction du pouvoir financier italien, la décadence des marchés intérieurs également. Grâce à leurs sites géographiques heureux, le développement ultérieur du capitalisme contribue à l'enrichissement de la Hollande et de l'Angleterre. Ce changement important qui a enrichi certains États et a appauvri d'autres, a été nommé par Marx « la révolution du marché mondial ».

Mais la révolution économique a produit aussi d'autres conséquences. Apparaissent sur la scène de la politique européenne les grandes monarchies unifiées : La France et l'Espagne. La bourgeoisie, cette classe nouvelle, renforcée par le développement du capitalisme, s'ingère dans le pouvoir. Ses intérêts commerciaux la décident à l'attaquer et à déloger ses rivaux étrangers des marchés.

Déjà au début du cinquecento une lutte acharnée était en cours entre les États italiens plus importants pour les marchés européens. Quant aux États de moindre importance, la lutte se développait plutôt entre les classes et certaines personnalités avides de gloire.

C'était la révolution la plus progressive que l'humanité a vécue. C'était une époque qui avait besoin des géants et qui par conséquent a engendré des géants : des géants de la pensée, de la passion et du caractère, de l'étendu d'esprit et du savoir. Les hommes qui ont jeté les bases du pouvoir moderne de la bourgeoisie n'étaient pas du tout bornés à la manière bourgeoise. Les héros de cette époque n'étaient pas encore mis sous le joug de la division du travail dont l'influence nuisible a rendu l'esprit de leurs descendants borné et étroit. (Cf. Engels : La dialectique de la nature.)

Dans les ateliers des artisans sur les bords de l'Arno la personnalité des ouvriers n'était pas opprimée. Le travail manuel était considéré comme un art : « arte ». A propos de ces précurseurs d'une volonté titanique de la Renaissance Engels écrit : ce qui constitue l'essence même de leur caractère c'est qu'ils étaient presque tous plon-

gés dans le courant de l'époque et ils respiraient l'air de l'époque; ils prenaient part dans les luttes de tous les jours, et en découvrant sincèrement leur jeu ils combattaient ensemble avec les autres, les uns avec leurs paroles et avec leurs plumes, les autres avec leur épée, les autres avec les deux à la fois.

Le commerce transitaire ayant été transféré sur les bords de l'Océan Atlantique, un processus de décadence économique lent, mais irréversible commence dans la Péninsule Italienne. Certains États cependant, comme Venise entre autres, ont continué de conserver leur ancienne importance dans le commerce international.

La décadence a été précipitée par les incursions franco-espagnoles qui ont soumis et pillé l'Italie, la Réforme et la contre-réforme y contribuant également. Cette dernière apporte le servage intellectuel aux habitants de la péninsule et aux habitants de l'Europe où elle gagne le pouvoir. L'incapacité de résister à l'invasion n'était que la conséquence du morcellement de la péninsule et avant tout de l'existence des États pontificaux.

C'est cette constellation politique sans espoir qui contraint Machiavel à écrire ses ouvrages qui ne sont qu'une seule et unique et longue invitation à la création d'un État italien unifié. Le désir de réaliser l'unité nationale qui parut inaccessible, est si vif que même après des siècles qu'il s'imprime en caractères de flammes dans l'âme de Giosue Carducci, le poète du risorgimento quand le souvenir de Machiavelli s'éveille en lui. Il érige même un monument à la mémoire de Machiavelli dans une de ses poésies pour avoir rêvé l'unité italienne.

Qui ne l'aule del senato,  
Qui de'rei nel duro ostello,  
Doloroso Machiavello  
Maturava il pio desir;  
E a la forza ed al peccato,  
Che l'Italia egra tenea,  
Chiese aiuto a l'alta idea  
E de l'opera l'ardir

(Alla croce di Savoia)

3) L'Italie morcelée et du point de vue de son territoire et du point de vue politique, lors de la première invasion française (1494) ne pouvait encore prévoir ni la durée extrêmement longue (75 ans) de la guerre, ni les souffrances innombrables concomitantes, ni la crise économique subséquente non plus. Le duc de Milan, Ludovic dit le More a fait encore un accueil solennel à Charles VIII, le chevalier bossu. Le duc espérait non seulement conquérir avec l'aide de l'armée française toute la péninsule, mais aussi conserver son trône usurpé dont il avait éloigné les héritiers légitimes.

Pour d'autres raisons, mais les banquiers de Florence et le pape lui-même ont approuvé l'incursion (calata) française. On a considéré la calata comme un coup contre l'abus de pouvoir de Ferdinand de Naples. A Florence Savonarole tenait l'arrivée des Français pour un juste châtement de Dieu.

Pendant six décennies les Médicis jetaient les fondements solides de leur dictature. Ils n'ont négligé aucun des chefs de l'opposition qui pouvait entrer en ligne de compte. Ceux-ci étaient déjà morts ou mis en exil. La ville était du parti des Médicis parce qu'il n'y avait personne qui pût enlever la pouvoir à Pierre Médicis, le successeur indigne de Laurent le Magnifique.

Mais maintenant les rues et les églises de Florence sont pleines de retentissement implacable du discours enflammé de Girolamo Savonarole; dans ses sermons il

fulmine contre les biens terrestres, contre les papes et contre le faste et la corruption d'Alexandre Borgia ; il veut une république nouvelle dont Jésus Christ lui-même serait le chef. Ce qui est le plus tragique du point de vue de la dictature médicéenne c'est que cet homme possédé du démon du fanatisme religieux a été invité à Florence par Laurent le Magnifique lui-même. Le dominicain de Ferrare ayant accepté l'invitation rêvait de déclarer la guerre à la capitale de la Renaissance et du vice. C'est ce qu'on pourrait appeler une amère ironie de l'histoire!

Dès qu'il fut arrivé à Florence, dans cette Sodome ressuscitée de péché, il se mit à lutter contre ce jardin paisible des humanistes. « Je vois la colère de Dieu qui retombe en torrent de feu sur la ville du vice. Faites pénitence — prêche-t-il — parce que l'heure du châtement s'approche »

Le Magnifique, en raison d'une sorte de libéralisme mal entendu, laisse libre cours à la passion ardente du moine. Il était peut-être touché de la vue d'un état d'âme qui s'est manifesté au plein milieu du XV<sup>e</sup> siècle dans le moine, un état d'âme où l'incandescence sombre du haut moyen-âge et de l'Église primitive était ressuscitée. C'est que malgré l'incroyance réelle ou soupçonnée des humanistes la foi était encore fortement enracinée et à Florence et partout en Italie.

L'infection spirituelle s'est répandue comme la peste et a fini par arriver aussi à la conscience des intellectuels. Même Ficin, l'interprète de la parole platonicienne; Politien, le poète des grâces païennes; Botticelli, le peintre de la beauté et des délices élégants, fréquentent régulièrement les prédications de Fra Girolamo. « Des troupes de gens marchent par les rues, des troupes d'hommes et de femmes sombres qui pleurent et qui sanglotent, et qui remplissent l'air de leurs cris. Ils pleurent pour racheter leurs péchés en se flagellant. Les quelques rares cyniques comme Machiavel les appellent 'les geignards' ».

Pourtant Savonarole n'est plus content de prêcher de faire la pénitence. Tous ceux qui ne veulent pas assister de bon gré à ses prédications il les fait même y emmener de vive force. Il ne se conforme pas à l'exemple du bon Saint Bernard de Sienna qui un jour après avoir interrompu le cours de ses prédications a apostrophé une femme parmi les croyants en disant : « ...hé, mona Bianca, je ne vois pas ton mari ! Où est-il? Peut-être il est resté à la maison ? Va le chercher, amène-le ici tout de suite, parce que comme les autres, lui aussi a besoin de la parole de Dieu ».

Même Michel-Ange Bounarotti, le jeune sculpteur génial avait l'habitude d'assister aux sermons de Savonarole et en écoutant cette éloquence enflammée par la passion des visions apocalyptiques il rêvait de l'exprimer en marbre un jour.

C'est que la Renaissance a pris déjà virtuellement fin. C'est déjà l'aube de l'ère baroque, le retour à la dévotion religieuse, aux passions dramatiques, à la vision tragique du monde.

Savonarole considère l'arrivée des Français comme le juste châtement et la vengeance du ciel pour les péchés des chefs de l'Italie. Après l'expulsion des Médicis mille et mille mains lui offrent le pouvoir. Et qu'est-ce qu'il fait ? Il jette l'anathème sur Cosme Médicis, mort il y a déjà depuis longtemps ! Même si Cosme vous a dit — prêche-t-il — qu'on ne peut pas gouverner avec de patnôtres, vous ne devez pas tout de même oublier que ce n'étaient que les mots d'un tyran prononcés pour subjuger notre ville, pour la séparer de Dieu.

Tous les chroniqueurs et même tous les ennemis de Savonarole se trouvent d'accord sur l'opinion selon laquelle il lui aurait été extrêmement facile d'anéantir l'ancien régime. Lui, il était pourtant incapable de saisir et de conserver pour la durée le pouvoir que la situation politique lui avait offert.

Pour Nicolas Machiavel le comportement de Savonarole n'est autre chose qu'une grande surprise inattendue. Il se rend compte qu'en réalité cet orateur d'un élan enflammé ne s'y connaît pas en politique. Car celui qui lit la Bible faisant attention au sens verra que Moïse — pour qu'il puisse faire valoir ses lois et ses institutions pieuses — était contraint de faire mourir beaucoup d'hommes.

Savonarole n'a aucun trait caractéristique commun avec les anciens rois-prêtres qui étaient capables de conduire et de gouverner leurs peuples avec succès : comme Moïse, Cyrus, Thésée ou Romulus. Ceux-ci se sont rendu bien compte qu'ils ne sauraient longtemps réduire leurs peuples à l'obéissance, s'ils restaient désarmés. Savonarole ne s'en aperçoit pas que le temps ne se fait pas attendre, que la fortune est inconstante et qu'on ne concilie pas la méchanceté avec des bienfaits.

Beaucoup de chercheurs se sont déjà occupés de l'opposition Savonarole — Machiavel. Antoine Gramsci a consacré une étude complète à Machiavel, Dans cette étude il souligne que la différence entre les deux n'est pas l'opposition entre « ce qu'il y a » et « ce qui devrait y avoir », mais entre deux différents « ce qui devrait y avoir. » L'un, celui qui appartient à Savonarole est fumeux et abstrait ; l'autre, qui appartient à Machiavel est réaliste même au cas où il n'est pas devenu directement une réalité immédiate : c'est qu'on ne pourrait s'attendre à ce que certaines personnes ou certains livres puissent changer d'un coup la réalité, parce qu'ils ne peuvent que donner l'orientation possible de l'action.

Nous sommes d'avis que la présence, l'apparition de Savonarole n'étaient pas forcément nécessaires, et que le rôle qu'il avait joué, n'était pas forcément déterminé même par les circonstances historiques données. Nous considérons plutôt son rôle comme celui d'un fantôme, comme celui d'un revenant pathétique de l'homme médiéval, comme l'apparition du rayon crépusculaire de la nuit du passé.

Il attendait tout de la part du Dieu des chrétiens. L'humaniste Machiavel, un homme des réalités, attend en revanche tout de la part des hommes. Dans une de ses lettres datée le 9 mars 1498 écrite à son ami Riccardo Bechi, à propos des prédications de Savonarole dont le lyrisme enflammé ne pouvait pas le tromper, il parle des menteries du Frater, (le sue bugie). Le brouillon se trouve dans le carteggio (correspondance) de l'auteur.

A la fin du XV<sup>e</sup> siècle, à une époque où la Renaissance a parsemé de fleurs il y a déjà plus d'un siècle toute l'Italie et sa ville la plus belle, Florence, cette nouvelle Athènes florissante : les anathèmes d'ancienne alliance, évoquant le moyen-âge du sombre dominicain l'ont forcément exclu de la vie réelle, de la vie quotidienne des hommes. Au nom de l'ascétisme il a nié la vie, au nom du mysticisme contemplatif il a nié l'activité sans relâche ; tout cela paraît déjà hors de saison et inopportun à l'époque de l'épanouissement du capitalisme naissant !

Ô, Florence, — s'écrie-t-il — tu n'es autre chose qu'un morceau de chair qui est capable de voir. Les jours de tes chansons et de tes danses sont révolus à tout jamais. Il faut que tu laves tes rues, tes places dans le flot de tes larmes. Soient maudits les livres inutiles et vains, soit maudite la science fausse, soit maudite la progéniture de vos corps dépravés, soit maudite la joie, soient maudits tous ceux qui vivent de joie et dans la joie.

Deux fois ont jailli les flammes vers la coupole de Brunelleschi et le campanile de Giotto. Sur le premier bûcher ce sont les merveilleuses études de nu de Botticelli qui ont été réduite en cendres ensemble avec les poésies amoureuses de Pic de la Mirandole, des livres aux images en couleur, des boîtes aux parfums d'un ouvrage délicat, de rares et de précieux bibelots, les plus beaux que des artistes florentins aient jamais créés. Sous la cagoule de moine brillaient les yeux ardents d'un regard

perçant de Savonarole, qui a éveillé dans l'âme du peuple cette terrible colère, semblable à la sienne, la colère, la rage furibondes du puritanisme qui ne peut être calmé que par la destruction de toutes les beautés terrestres captivant l'âme humaine. Les enfants, appelés « piagnoni » (les geignards), les convertis préférés de Savonarole s'empressaient toujours autour de bûcher avec un zèle joyeux à jeter au feu les trésors d'une valeur inestimable. On ne peut se faire une idée de la valeur de ces trésors si ce n'est que d'en voir les restes. Mais rien que cette vue ne manque pas de nous mettre en colère.

Sur le deuxième bûcher c'était déjà Savonarole lui-même qui était réduit en cendres, parce qu'il a même osé attaquer le pape. Alexandre VI. ne tenait au début le dominicain que pour un fou médiocre. Mais à partir du moment où s'étant oublié des rapports de force du monde, il pestait contre la papauté comme suit : « dans la ville de Babylon, dans la ville des impies et des forcenés on voit un prêtre allié à l'esprit du mal », cela a dépassé toute mesure. Et les armes des papes n'attendaient pas longtemps pour entreprendre une vive riposte !

Le regard perçant de Machiavel a reconnu la grave erreur de Savonarole. Le frère a commis la même faute que les papes, eux aussi, avaient commis : d'avoir mêlé la politique avec la théologie. Dans *Le Prince* où il s'occupe du rôle du dominicain, il exprime son mépris pour les « novateurs » comme lui, des « profeti disarmati » (prophètes désarmés). Il en tire même les conséquences politiques nécessaires : « tous les prophètes armés ont vaincu et ceux qui étaient désarmés ont péri... ainsi qu'il est arrivé de notre temps à frère Girolamo Savonarole.

« Car il y a si loin de la sorte qu'on vit à celle selon laquelle on devrait vivre que, celui qui laissera ce qui se fait pour cela qui se devrait faire, il apprend plutôt à se perdre qu' à se conserver ; car qui veut faire entièrement profession d'homme de bien, il ne peut éviter sa perte parmi tant d'autres qui ne sont pas bons » (*Machiavel : Le Prince* ch. VI. et ch. XV.)

4) Les Français cependant ont vite fait de montrer leurs dents. Après avoir gagné des forces nouvelles par l'intermédiaire de 120 mille ducats d'or extorqués à Venise, ils ont mis au pillage le royaume de Naples. Et ce n'était que le début d'une série infinie des guerres d'invasion à propos desquelles Castiglione s'exprime comme suit : « Il n'y a aucune nation qui ne nous ait considéré comme une proie ; et quoiqu'il n'y ait presque rien à mettre au pillage, on continue tout de même de nous piller constamment. »

Puis Charles Quint, roi d'Espagne et en même temps l'empereur du Saint-Empire romain-germanique, lui aussi est entré en goût de s'accaparer les trésors énormes de la péninsule. Jules de Médicis, c'est-à-dire le pape Clément VII. fait des efforts pour empêcher l'invasion en négociant une alliance, l'an même de son élection, avec François I. roi de France contre l'empereur.

Pourtant en 1525, aux alentours de Pavie l'armée des chevaliers français subit une défaite terrible, le roi lui-même a été fait prisonnier et de sa captivité il sent contraindre d'écrire à sa mère : « tout est perdu hors l'honneur ! »

Cette victoire a rendu Charles V. le maître de la situation en Europe et par conséquent le maître de l'Italie. Le pape effrayé de la bataille désastreuse de Pavie, en rompant l'alliance conclue avec le roi de France contracte un nouveau traité avec l'empereur. Mais toujours en vacillant dans ses opinions a de nouveau viré de bord et s'est empressé de récupérer l'amitié de François et de concilier l'aide de l'Angleterre contre l'empereur. Il croyait que ces projets seraient facilités par le fait que le roi d'Angleterre était justement en train de divorcer avec sa femme apparantée à l'empereur.

Toutes ces hésitations ont abouti au « résultat » triste: le Sacco di Roma (pillage, mis à sac de Rome en 1527). Les lansquenets protestants pendant huit jours pillaient et saccageaient la Sainte Ville et y commettaient des actes de cruauté bestiale. Par ailleurs les mercenaires non-protestants prenaient également une part non négligeable aux actes de cruauté et de pillage en dépouillant tout le monde, en dérobant tout ce qu'ils pouvaient, il n'y avait qu'une seule exception : le palais : le palais de la succursale des Fugger qu'ils avaient strictement épargné.

Sa politique étant aboutie à un échec, le pape était contraint en 1528 à Boulogne de contracter un traité désastreux pour son indépendance. Naples est devenu une possession espagnole gouvernée par des vicerois. A Venise en 1529, au prix de sacrifices importants, au prix de la concession d'une partie de ses possessions se trouvant dans la péninsule, il a conservé son indépendance. Les États moindres, comme Ferrare et Modène, gagnent du terrain au détriment de leurs voisins plus faibles et se plongent dans la fange de la politique locale mesquine.

Milan, après la mort de Francesco Sforza, devient en 1535 la possession de Philippe II, fils de Charles-Quint.

Savonarole l'avait même prédit ayant un certain don de prophétie : « Ô, Italie, mille horreurs t'assailleront, non seulement des atrocités de la guerre, les pénuries et la cherté, mais aussi les horreurs de la peste. » La réalité cependant a dépassé toutes ces horreurs. Le pape trop hésitant n'ayant pas tiré la leçon du triste sort de Ludovic Sforza a été enfermé dans la prison sombre de Loches. Pendant neuf mois il fut prisonnier au château Saint-Ange et de son cachot il devait regarder de jour en jour de ses propres yeux comment les soldats souillaient les sanctuaires et commettaient des atrocités à l'égard des habitants. Pendant neuf mois Rome était aux mains des pillards et pour comble d'infortune la peste que Savonarole avait prédite, s'est de nouveau déclarée.

Le destin de Florence a été encore plus tragique, mais à la fois plus héroïque. C'est en août de l'an 1529 qu'on a signé le traité de paix de Cambrai (ou la célèbre Paix des Dames), négocié par Louise de Savoie, la mère de François prisonnier, et par sa soeur, Marguerite d'Angoulême, au nom de François I. Il a défait le traité conclu avec Angleterre, Venise, Ferrare et Florence et il a renoncé à toutes ses prétentions italiennes.

La paix n'a pas été offerte à Florence. Une des clauses a stipulé que Florence serait cédée aux Médicis qui passés sous l'autorité de l'empereur seraient reconnus par lui comme maître absolus de la ville. On a prêté au pape la même bande de mercenaires qui avait auparavant saccagé Rome.

Quand les florentins ont pris subitement conscience du piège horrible que le destin leur avait dressé, ils ont décidé de défendre leur ville à tout prix. Michelangelo, le grand artiste, lui aussi, ayant quitté son atelier se présentait parmi les défenseurs pour inventer quelque nouvelle méthode de la défense. C'était une lutte de vie et de mort. Le quartier de villas situé dans les environs charmants hors des enceintes de la ville, ensemble avec ses jardins magnifiques disposés en étages, a été complètement détruit de peur que l'agresseur ne le pût utiliser comme abri. Conformément aux traits caractéristiques des Florentins on n'a laissé subsister qu'un seul monastère dont un des murs était décoré de la Cène d'Andrea del Sarto.

Pendant dix longs mois les Florentins résistaient au siège. Ce n'est que par la trahison que la ville est tombée en fin de compte aux mains de l'empereur ou plutôt du pape. Dès que les armes furent déposées, le pape, manquant à sa parole a fait exécuter dix mille des habitants. Un moine ayant exhorté avec ses prédications ses concitoyens à la résistance, a été laissé mourir de faim dans le château Saint-Ange.

Et quelques mois plus tard le bâtard d'humble origine de Clément VII, Alexandre de Médicis a fait son entrée dans la ville humiliée cruellement.

Le traité de paix signé en 1559 au Cateau-Cambrésis a livré toute l'Italie à la merci du militarisme étranger.

Les hostilités d'une durée de soixante-quinze ans n'ont fait qu'aboutir à la décadence de l'économie et à la victoire de la réaction féodale. Les propriétaires des manufactures ont perdu leur pouvoir d'initiative qui constituait jusque-là leur force intrinsèque. Les investissements en abandonnant déjà l'industrie tournent vers l'agriculture. On commence à accaparer des richesses, qui au début étaient encore le fruit du travail assidu, en exploitant la paysannerie.

La paysannerie se trouve sans défense dans les villages où leur nombre a diminué de moitié. Ce sont eux qui ont souffert les misères et toutes les horreurs des guerres. La bourgeoisie après avoir jeté les bases de la floraison de la Renaissance, et étant refoulée de la sphère du commerce et de l'artisanat, commence à acheter des terres. Les paysans, eux, qui se sont déjà élevés de l'état des « *adscripti glebae* », c'est-à-dire de l'état des serfs et ont plutôt travaillé dans des ateliers et dans des manufactures, retournent maintenant en masse dans leurs villages. Là ils deviendront de nouveau des demi-serfs, qui seront exploités moyennant la « *mezzadria* » (une sorte de dîme) par les nouveaux suzerains-propriétaires terriens. Le retour en arrière aux formes féodales une fois déjà dépassées s'avère donc la résultante de tous les maux et de toutes les misères qui ont frappé l'Italie.

Les mots de l'historien vénitien Paolo Paruta se sont vérifiés : « *tolta la libertà, ogni altro bene è per nulla, anzi la stessa virtù si rimane oziosa e di poco pegio* » (une fois la liberté perdue, tout le reste ne vaut plus rien, même la vertu est inutile et sans valeur).

5) Il y a déjà deux siècles que les Machiavel ont servi la République. La famille a compté seize fois parmi ses membres le Gonfalonier et plus de cinquante Prieurs. Ils étaient toujours du côté des « *popolani* » rebelles. Ils étaient enclins par naissance à se mêler de politique. Le pouvoir ne pouvait donc leur cacher beaucoup de secrets. Pourtant la famille s'est appauvrie avec le temps. Ils n'avaient pas l'instinct de profiter de la « conjoncture ».

Le père, Bernardo Machiavelli n'était plus capable de vivre de son héritage. Les Médicis et parmi eux Laurent également s'est servi de Machiavel en tant que « *populano* » connu, parce que de tels noms ont contribué à légitimer leur voie vers l'autocratie. Il connaît exactement leur esprit de lucre, il n'ignore pas p.e. le fait que même les notaires étaient obligés de leur payer un pourcentage sur la recette provenant des contrats conclus, — mais il sait se taire. Il couvre plutôt d'invectives les prêtres. Le jeune Nicolas, que son père voulait destiner à la vocation ecclésiastique, savoure les écarts de langages du père aigri. La famille des Machiavel est une famille de seigneurs terriens d'origine ancienne, originaire de Montespertoli. Cette petite localité d'un caractère étrusque se trouve non loin de Florence sur la colline au confluent du Val d'Élsa et du Val du Pesa. Conformément à ce qui est arrivé à la famille de Dante Alighieri, la famille Machiavel a perdu aussi ses traits distinctifs nobiliaires et s'est installée en Florence dans des circonstances matérielles peu favorables.

La famille appartenait aux nombres des familles distinguées habitant le quartier au-delà de l'Arno. Mais en 1260, après la bataille de Montaperti, parce qu'étant des guelfs, ont été exilés de la ville par les gibelins. Ils n'étaient autorisés de retourner en Florence qu'après six ans d'exil. Après leur retour ils ont rempli des fonctions importantes dans l'administration de la ville. (13 gonfalonniers, 54 prieurs !)

La famille a conservé ses insignes nobiliaires, ses armoiries : une croix bleue dans un champ d'argent, dans les quatre angles de la croix quatre clefs (chiavelli) de couleur bleue symétriquement disposées. La signification du nom de la famille : clef mauve ; en italien : Machiavelli ou Malchiavelli.

Outre les traditions aristocratiques du passé la famille a conservé quelques morceaux de terre, parmi eux le domaine à San Casciano où plus tard Nicolas a été contraint de se retirer et où il a écrit les oeuvres lui assurant un nom immortel.

Bernardo Machiavelli (le père) en 1458 avait épousé Nelli Bartolomea (la veuve d'un certain Niccolo Benizzi), la descendante d'une famille patricienne florentine. La famille appauvrie de l'épouse appartient également aux « popolani ». De ce mariage quatre enfants sont nés : Toto, Niccolo et deux filles : Primerana (on écrit quelquesfois Primavera) qui a épousé Francesco Vernaccia, un commerçant de Constantinople [ces données sont connues de la correspondance de Machiavel] et Ginevra, la femme de Bernardo Minerbetti.

Nicolas est né dans la maison à trois étages dans la rue étroite appelée plus tard Via Guicciardini, maison ancestrale héritée par le père. Cette rue n'est pas éloignée de Ponte Vecchio. De son enfance on ne sait presque rien. Il est possible qu'il ait fréquenté une école dans le quartier au-delà de l'Arno. *A Florence qui comptait 90 mille habitants, déjà à l'époque de Dante Alighieri l'alphabet était enseigné environ à 8—10 mille enfants; dans six écoles 1000—1200 enfants apprenaient le calcul: et de plus environ à 600 élèves on donnait l'enseignement de la grammaire (latine) et de la logique.*

Nous ne savons presque rien ni de l'enfance, ni de l'adolescence de Nicolas Machiavel. L'auteur du Prince jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans reste un Florentin inconnu.

Dans les écoles grammaticales florentines enseignaient aussi des professeurs laïcs, dont l'influence allait en augmentant jusqu'à y donner le ton. On suppose que le jeune Machiavel ait suivi les cours de tels enseignants. Mais il ne s'intéressait pas tant aux bibliothèques qu'à la vie des rues, où il pouvait connaître la vie du peuple. Il s'assimile des jurons et des saillies salées en lisant les graphitis des murs des latrines.

Les enfants florentins comme un choeur psalmodiant accompagnent les événements de la République ; ils sont plus cruels, plus meurtriers, plus voleurs que les adultes. C'est d'une manière menaçante qu'ils demandent l'aumône aux jours du Carnaval, lors de la révolte Pazzi ils insultent aux cadavres, ce sont eux, qui constituent la brigade des moeurs sans merci de Savonarole et ce sont eux également qui au milieu des cris d'allégresse mettent le feu à son monastère.

Pendant quelques années même trois systèmes politiques se succèdent l'un à l'autre dans la vie de Machiavel. C'est d'abord l'autocratie au début si éclairée des Médicis qui fera place en 1494 à la théocratie terrible de Savonarole, qui veut déclarer Jésus-Christ lui-même chef de la ville des lys. C'est enfin la démocratie de la République du gonfalonier Sodérini. Machiavel avait neuf ans quand la conjuration Pazzi fut ourdi contre les Médicis; son adolescence coïncidait à la floraison de Florence, à l'époque où Laurent le Magnifique gouvernait la cité. Il a vingt-neuf ans quand Savonarole fut condamné au bûcher. Cinq jours plus tard, le 28 mai 1498 il entre au service de la République.

Des années de la jeunesse de Machiavel il ne nous reste en tout que deux documents : deux lettres. La première (le 2 décembre 1497) a été adressée par lui à un haut dignitaire ecclésiastique romain dans laquelle il demande la restitution de certaines prérogatives de la « familia Machiavellorum », que la famille Pazzi s'est appropriées dans l'église Santa Maria della Fagua de Mugello. L'autre, il l'a écrite à un de ses amis (le 8 mars 1498) laquelle témoigne de ses sentiments anti-savonaroliens.



Le journal du père (tenu de 1449 à 1487) de Bernardo Machiavel, retrouvé récemment peut donner encore une idée des lectures et de l'ambiance familiale où le jeune Nicolas a été élevé. Le journal nous informe aussi sur l'achat de quelques livres rares.

6) Avant de passer en revue les quatorze ans de Machiavel au service de la Chancellerie florentine — où il avait fait « *La lunga esperienza delle cose moderne* », c'est-à-dire « la longue expérience des choses modernes » — il vaut la peine de jeter un coup d'oeil sur l'Italie et les événements survenus à Florence.

Certains historiens considèrent cette époque comme décadente. Pour maintenir l'équilibre en Europe le chef de l'Église chrétienne conclue une alliance avec le sultan Bajazet contre les Français. La concubine pontificale est mise en peinture sous la figure de Santa Maria del Popolo, c'est-à-dire la Vierge Marie. Giovano Pontano, le politicien, humaniste et philosophe dénonce la vie de Lucrèce Borgia avec des mots ardents sculptés sur sa tombe supposée :

Hoc tumulo dormit Lucretia nomine, sed re

Thais, Alexandri filia, nupta, nurus.

Ci-gît Lucrèce, seulement de nom, mais en réalité elle est Thaïs, la fille, la femme, la belle-fille d'Alexandre. (Le rôle et le caractère de Lucrèce Borgia ont été justifiés, et les allégations absurdes répandues à son compte ont été réfutées par F. Gregorovius.)

Les accusations très graves portées contre Lucrèce proviennent du *Diarium* de Burckhardt : à notre époque sa mauvaise réputation d'archi-empoisonneuse est due avant tout au drame de Victor Hugo. Du point de vu historique ces inculpations fausses ne peuvent être considérées comme des histoires, mais comme des bavardages scandaleux.

Au début de l'automne de l'an 1494 Charles VIII, le roi de France à la tête d'une armée si redoutable qu'on n'avait jamais vue, après avoir quitté les frontières françaises a franchi les Alpes pour protéger ses droits prétendus à la couronne de Naples. Ce n'est que le commencement de la série des invasions étrangères qui achèvent de ruiner Florence et toute l'Italie. Le sommet de toutes ces calamités est atteint par le Sac de Rome en 1527, qui deviendra un événement des plus tristes de l'histoire.

Savonarole ayant une sorte d'intuition prophétique avait pressenti cette misère : « Le ciel et la terre, les anges bons et mauvais marcheront ensemble avec le Mal et Charles de France n'est que le premier de toute cette armée. Oh, épée, c'est toi qui de nouveau mettras ordre en toutes choses » — pousse-t-il des cris de désespoir,

La première conséquence de l'agression française était l'expulsion de Pierre Médicis, fils et successeur indigne de Laurent. Pendant quelques heures c'est un règne de soixante ans qui a été annulé. Le prince de Bologne, Bentivoglio écrit à Pierre émigré : « ...je n'aurais jamais quitté comme cela en toute hâte le pouvoir, mais armé à la main j'aurais voulu plutôt me faire écarteler. » Pourtant quelques années plus tard, lui aussi, il prit la fuite exactement comme son hôte à qui il avait prodigué ses bons conseils, en abandonnant Bologne à la hâte.

La gloire — dit Schopenhauer — n'est autre chose que la friandise de notre égoïsme.

Les princes méchants de l'Italie — prêche le moine — ont été armés contre nous comme châtement pour nos péchés. Nos palais et nos cours sont devenus l'asyle des malfaiteurs. Ce sont les maisons de toutes les horreurs où tous les désirs excessifs font une orgie. C'est là où habitent les impudiques, les suceurs de sang du peuple. C'est là où les philosophes flattent leurs maître en les qualifiant de sublimes, d'augustes et c'est là où les poètes inventent des tableaux généalogiques pour leurs seigneurs. Mais

ce qui est le pire : » dans la ville de Babylon, dans cette ville des forcenés et des impies, nous voyons un prêtre s'allier au Mal. Borgia, qui se fait appeler Alexandre VI., ce fantoche peint, cette putain impudique qui est pire qu'une bête », celui qui ayant acheté le siège de Saint Pierre pardonne maintenant moyennant l'argent.

Le dominicain proférant des malédictions en vain, commet sa première grave erreur : il confond la théologie avec la politique. Sa deuxième faute qui sera plus tard fatale pour lui, découle de la première : c'est qu'il ne compte que sur la foi.

« Moïse, Cyrus, Thésée et Romulus n'eussent jamais pu faire observer longtemps leurs constitutions s'ils eussent été désarmés, ainsi qu'il est arrivé de notre temps à frère Girolamo Savonarole, qui se perdit dans son nouvel ordre, aussitôt que la foule se trouva ébranlée dans sa foi, et qu'il n'avait pas les moyens pour faire persévérer dans leur croyance ceux qui avaient cru, ni pour faire croire aux incrédules ». (Machiavel : Le Prince, ch. VI.)

Le territoire de la République de Florence était un peu plus petit que celui de l'Autriche actuelle. Même le nombre des habitants de Florence ne dépasse pas 90 mille et le total des habitants du pays entier ne pouvait être au-dessus d'un demi million. Mais par rapport à son territoire exigu son poids politique et économique était beaucoup plus important. Ce dernier doit être attribué à sa vie économique développée et à ses finances en bon ordre, le premier est dû à sa situation géographique qui constituait pour lui une position-clé. Cela revient à dire que Florence doit être considérée sans doute comme le premier État moderne de l'époque.

Ses historiens, eux aussi, contribuent à édifier sa renommée. C'est l'année jubilaire de 1300 — où 200 mille pèlerins envahissent Rome — qui donne l'inspiration à Giovanni Villani pour écrire l'histoire de sa ville natale, Florence. Rome est en décadence, mais sa ville natale est en progrès et prête à accomplir de grandes actions. C'est justement pour cela que Villani veut dresser le bilan de tout son passé, et qu'il a l'intention de continuer son travail d'historien jusqu'à son époque pour arriver à raconter enfin même des événements vécus.

C'est aux deux Villani, Giovanni et Mattéo à qui doit être attribué la mise au point des bases de la statistique de Florence. Dans leur statistique les données relatives aux recettes et dépenses de l'État, peuvent être considérés comme les plus importantes. Les revenus de l'État s'élèvent à 300 mille florins d'or. Le dénombrement de la population a été encore fait selon des principes assez rudimentaires, notamment après les « bocche » (les bouches), c'est-à-dire d'après la consommation du pain. Dans le « battistero » (le baptistère, la chapelle des fonts baptismaux de Florence) on administre le baptême à 5800—6000 nouveau-nés par an. Le nombre des garçons est supérieur à celui des filles par 300—500.

Selon une note datée de 1422 la circulation monétaire des boutiques de change autour de Mercato Nuovo constitue 2 millions de florins d'or ! En aucun endroit du monde on ne pouvait se procurer des renseignements plus exacts et plus dignes de foi sur le marché financier qu'à Florence. Le commerce et l'industrie inaugurent à Florence la pensée politique (Burckhardt.)

C'est aussi dans cette année que Florence envoie sa première galère à Alexandrie.

Les notes et les statistiques de l'époque nous renseignent sur les biens et sur les affaires des premiers Médicis. De 1434 jusqu'à 1471 on a dépensé la somme de 663,755 de florins d'or pour couvrir les frais des aumônes, des édifices publics et des impôts. L'honneur du travail artisanal — considéré comme « arte », comme un art — ressort du fait que les pères mourants stipulent dans leurs testaments que l'État frappe d'une amende de 1000 florins d'or leurs fils qui n'exercent pas une profession régulière.

Cela dit, on ne peut pas s'étonner que Machiavel — qui était le premier des modernes même à propos de cela —, dans les *Storie Fiorentine* (jusqu'à 1492) considère sa ville natale tout à fait comme un être vivant, et son processus de développement comme individuel et déterminé par la nature.

Quoique dans ses *Histoires Florentines* il y ait beaucoup d'endroits sujets à caution, tout cela ne diminue point la valeur littéraire de l'ouvrage. Par rapport aux auteurs des gestes naïves et des chroniques arides écrites en Europe avant lui, sa supériorité en tant qu'un historiographe lui reste assurée pour toujours.

Machiavel en tant qu'historien est suivi par toute une série brillante des contemporains et continuateurs comme Jacopo Pitti, Francesco Guicciardini qui nous rappelle le réalisme de Machiavel, l'auteur sine ira et studio de la *Storia d'Italia* et l'ami de Nicolas, et en outre Segni, Varchi, Vettori, tous des noms magnifiques, immortels.

Le malheur de Florence — on est à même de le constater aujourd'hui — est la conséquence de deux choses. Elle s'est compromise dans des hostilités mortelles avec des adversaires autrefois très puissants comme Pise, Sienne, Lucques. On peut y ajouter « ses sympathies malheureuses de guelfe pour un prince étranger » et « les habitudes qui en découlaient ». Dans notre cœur — dit un florentin — fleurissent des lys.

Il y a encore une troisième cause qui pouvait contribuer à la chute de la ville, que ni les maîtres de la « *Combinazione* » politique, ni le génie le plus sage ne pouvait prévoir : le marché monétaire de Florence avait favorisé le développement de la monarchie centralisée française !

« Car pour les hommes il n'y a jamais eu d'institution aussi fatale que l'argent. C'est lui qui ronge les cités, c'est lui qui chasse les gens de leur demeure, c'est lui qui séduit, qui trouble les esprits vertueux des humains et leur fait commettre des actions honteuses ; de tout temps il leur apprend des vilénies et la pratique de toutes les impiétés » (Sophocle : *Antigone* 295—300).

Il faut d'abord mentionner le cas de Pise. Pendant les dix années de guerre permanente faite contre Pise, les florentins ne cessent de faire des efforts afin qu'ils puissent détourner l'Arno de Pise. Pise contracte des alliances avec tout le monde pour pouvoir se débarrasser de la domination florentine. Avec sa rébellion elle ne fait qu'affaiblir la défense des frontières ouvertes de la Toscane.

Il y a longtemps que les banquiers florentins avaient la coutume de prêter de l'argent aux rois de France et de l'Angleterre. Les Bardi ont même fait faillite pour en avoir donné. Ils ont accordé notamment trop de prêts au roi Edouard III, d'Angleterre sans avoir préalablement pris des garanties sûres. Le prêt a été fait par les maisons de banque Bardi et Peruzzi. Ils ont perdu finalement la somme énorme de 1,355,000 florins d'or (1338). Selon Burckhardt les deux banquiers se sont relevés de cette perte. Et maintenant Charles VIII, donne le droit aux Florentins de faire le commerce sous la protection des privilèges identiques à ceux des Français. Il n'est pas donc surprenant qu'à Florence tous bons républicains soient des francophiles.

C'est le 28 mai de l'an 1498 que Machiavel entre au service de la République. L'invasion de Charles de France a renversé l'équilibre maintenu par Milan, Venise, Naples et Florence. La tragédie a été même aggravée par le fait qu'ingérence française avait été favorisée par les Italiens eux-mêmes.

La chute de la puissance de Savonarole a mis aux mains de la Seigneurie les emplois administratifs les plus importants. Un chapitre délicat s'est fermé et voilà maintenant que de nouveaux horizons s'ouvrent. De toute façon c'est un des moments les plus dramatiques de l'histoire de Florence. Machiavel, curieux et bien préparé en esprit se lance dans la lutte pour servir sa patrie « qui'il aime plus que son âme ». (C'est

sur son lit de mort qu'il avait écrit ces mots à son ami Francesco Vettori, le politicien florentin et ambassadeur accrédité à Rome).

A Florence la Constitution de 1267 a définitivement exclu les nobles du pouvoir. Le droit de cité ne pouvait être octroyé qu'au cas où on travaillait et se faisait inscrire à l'une des corporations. Afin que les nobles n'aient aucune chance d'entrer dans les corps gouvernants, une ordonnance faite en 1293 stipule que l'exercice réel d'une profession doit être la condition de l'admission dans une corporation. Cela revient à dire que l'aristocratie devait d'abord abandonner la condition de noble et puis entrer dans les rangs du prolétariat.

Il y avait deux classes à Florence qui pratiquement ont exercé le pouvoir : la bourgeoisie appelée « popolo grosso » et le prolétariat surnommé « popolo minuto ». La constitution de 1282 a réglé d'une manière précise le fonctionnement du pouvoir démocratique. La domination sur la ville était aux mains des corporations. Des délégués des corporations s'est constituée la Signoria. En fin de compte la démocratie reste toujours, mais c'est une démocratie qui se manifeste sous des aspects différents : une démocratie bourgeoise, si c'est le « popolo grosso » ou démocratie populaire, si c'est le « popolo minuto » qui avait réuni la majorité des suffrages. Et ce n'est pas la même chose.

Quand les bourgeois avaient le pouvoir dans la Signoria, les ouvriers se plaignaient d'être exploités, mais au cas où les rapports de force s'étant renversés le pouvoir tombait aux mains des ouvriers, ce sont les bourgeois qui parlaient de corruption et de révolution.

Le prolétariat florentin et le capital luttait souvent l'un contre l'autre, mais ils étaient toujours en accord toutes les fois que le danger d'une attaque de la noblesse était imminent.

A peu d'années de distance Florence a subi tout de même deux dictatures. Celle des Médicis basée sur le pouvoir de l'argent et celle de Savonarole fondée sur l'enthousiasme religieux. Mais dès que la dictature était devenu un pouvoir personnel insupportable, le châtement inévitable : la chute déshonorante survenait toujours.

Le gouvernement florentin était basé sur le peuple entier représenté par des syndicats. Les deux corporations — celle représentant les bourgeois et l'autre représentant les ouvriers — étaient munis de droits et de privilèges égaux. C'était l'assemblée populaire qui constituait la source suprême du pouvoir qui a été transmis à la Signoria par l'intermédiaire des délégués. Les fonctionnaires publics étaient élus par les membres de la Signoria parmi un certain nombre de candidats. Le mandat de tous ces fonctionnaires était de très courte durée : le plus souvent ils n'étaient élus que pour une année ou même que pour une durée encore plus courte. Cet ordre des choses empêchait les fonctions de devenir perpétuelles, mais avait en même temps l'inconvénient de n'être pas très fructueux du point de vue du gouvernement à longue distance. Les Prieurs de la Liberté représentaient la Signoria. Le gonfalonier avait un pouvoir semblable à celui du chef de la Sûreté.

Lorsque Machiavel — parmi les quatre qui avaient posé leur candidature — fut élu au poste de secrétaire, les services d'administration publique étaient aux mains de la Seigneurie. Neuf seigneurs, c'est-à-dire Prieurs constituaient la Seigneurie, à la tête de la quelle était le Gonfalonier. Le mandat des Prieurs expirait après deux mois. Un corps spécial nommé « I dieci della libertà » était chargé des affaires étrangères et militaires. Un autre corps constitué de huit magistrats s'occupait des affaires criminelles.

Un comité ayant quatre-vingt membres élu pour six mois parmi les membres

du Grand Conseil fonctionnait comme conseiller opérationnel des magistrats de l'administration publique.

Le mécanisme administratif des deux chancelleries était chargé de régler toutes sortes d'affaires. C'est au poste de premier secrétaire de la Seigneurie que Machiavel avait posé sa candidature. Le 19 juin 1489 le Grand Conseil confirme son élection et le charge des fonctions du premier secrétaire de la deuxième Chancellerie dans la compétence de laquelle entraient avant tous les affaires intérieures. Mais le 14 juillet de cette même année il sera aussi le secrétaire du corps « I dieci di libertà et di pace » et reste dans ces fonctions jusqu'à 1512. La dénomination « il Segretario », le Secrétaire Florentin donné à lui par la postérité vient de l'exercice de ces fonctions, dénomination qui se joindra à son immortalité. Sa place de secrétaire ne lui rapportait que la somme modeste de 100 florins par an.

Ce poste important correspondrait peut-être aujourd'hui aux fonctions d'un secrétaire général. Il s'était adonné avec toute la force de son âme, dans un total désintéressement même en s'imposant souvent de grandes privations au service de sa patrie qu'il « aimait plus que son âme. » Il exerçait ses fonctions moyennant la force de son génie exceptionnel dans les domaines les plus différents comme dans les rapports extérieurs de Florence avec les États italiens et européens, dans l'administration des territoires florentins, dans les affaires de la défense etc.

Dès le moment de la confirmation de sa nomination commence « *la longue expérience des choses modernes* ». Des milliers de lettres, de documents et de rapports résumant les événements qu'il a le plus souvent écrits de sa main, témoignent de son activité multiple. Nous allons plus tard fournir encore plus de précisions sur trois de ces rapports.

Quant aux choses qui touchent à sa vie personnelle : l'an 1500, c'est l'année de la mort de son père. Au mois d'août de l'an 1501 il épouse Mariette Corsini, une femme intelligente, patiente de son naturel et de toute probité, dont il aura quatre fils : Bernardino, Lodovico (Toto), Piero et Guido et une fille : Bartolomea qui sera la femme de Giovanni Ricci.

Son poste dépendait de la première Chancellerie. La première Chancellerie était tenue par son ami Marcello Virgilio Adriani, le premier secrétaire, un humaniste qui avait traduit du grec en latin l'ouvrage médical de Dioscorides. Il est aimé par ses supérieurs. Ses collègues apprécient son assiduité au travail peu commune, son désintéressement et son talent.

Ses sobres conseils et ses lumières exceptionnelles lui assurent très vite la bienveillance et l'entière confiance du gonfalonier Sodérini. Il restera le collaborateur de Sodérini élu gonfalonier à perpétuité en 1502 jusqu'à la chute de ce dernier. Il serait difficile de s'imaginer deux hommes de caractère si différent, l'un était le protagoniste de la « virtù » et de l'homme capable « de suprêmes efforts », l'autre un homme de naturel humanitaire, respectueux de la loi et qui fait des châteaux en Espagne.

Lors de la mort de Sodérini survenue en 1525 Machiavel (à ce qu'on dit) a écrit un épigramme, à cause duquel il a été accusé plus tard d'ingratitude :

La notte che morì Pier Soderini,  
L'alma n'ando dell'Inferno alla bocca;  
Ma Pluto, le grido: Anima sciocca,  
Che inferno! va nel Limbo dei bambini!

(La nuit où Pierre Sodérini est mort, son âme s'est présentée aux portes de l'Enfer, mais Pluton l'interpella vivement en lui criant : qu' est-ce que tu veux ici, toi, âme stupide, sors d'ici ! va plutôt dans les Limbes des Enfants !)

Le propre de la Constitution florentine était de ne pas donner de pouvoirs réels aux mains des bureaucrates affectés à des postes qu'avaient Adriani ou Machiavel. Adriani — qui dans ses heures de loisir remplissait les fonctions de professeur des littératures latine et grecque — se contenait de la distinction honorifique inhérente à ses occupations professionnelles, alors que Machiavel lit acte et dossier l'un après l'autre ou plutôt les dévore avec avidité et même les menus détails des rapports ne lui échappent jamais. D'où vient cet intérêt insolite pour les affaires publiques ?

Il écrit à un de ses amis qu'il faut faire attention aux circonstances les plus insignifiantes, parce que ce sont les menus faits qui engendrent les événements les plus importants, parce qu'on peut reconnaître les humains à des bagatelles.

Les supérieurs de Machiavel « Les dix de la Liberté » dans la deuxième Chancellerie s'occupent justement de ces affaires apparemment mesquines, mais dans leur totalité tout de même importantes. Ils font le tri des rapports des ambassadeurs en répondant à leurs questions, ils entrent en pourparlers avec des condottieri, ils contrôlent et vérifient les factures présentées à la cité, ils achètent du salpêtre etc.

Le poste de Machiavel est semblable à celui du bon fonctionnaire, chef des services, qui reste dans ses fonctions, par contre la situation de ses supérieurs peut être rapprochée à celle des ministres de nos jours qui changent sans cesse. Ses supérieurs hiérarchiques ne sont élus que pour une très courte durée, lui, il reste quatorze ans à la même place. Il fait la copie des rapports pour la Signoria sans prétendre arriver aux sphères supérieures du pouvoir. C'est aux rapports internes des choses, à la recherche de l'essence du pouvoir qu'il s'intéresse. Le pouvoir signifie pour lui la même sphère d'intérêt que la rhétorique pour Adriani. C'est ce qui explique qu'au début de sa carrière et plus tard aussi, il reste toujours dans l'arrière-plan.

Quant à son intérêt qu'il porte aux actes et documents il a un collaborateur et administrateur fidèle dans la personne Blazius Bonacorsi, son rédacteur qui, pour lui complaire, écoute aux portes, rompt le cachet des lettres d'autrui et qu'en l'absence de Machiavel pénètre les intrigues qui s'ourdissent. Mais quand Blazius ne donne pas de comptes-rendus exacts des séances de la Signoria, Machiavel s'aperçoit tout de suite d'un regard pénétrant de la négligence et met une note en grosses lettres en marge du rapport : « *Blazius, tu mens !* »

Dans la Chancellerie il se trouve au milieu de l'animation de la vie italienne : des événements inattendus, des scandales se chassent les uns les autres. C'est lui peut-être le seul qui en lisant les rapports qui lui avaient été présentés sur les intrigues amoureuses entremêlées de manoeuvres politiques de Cathérine de Sforza, comtesse de Forli et d'Imola, y découvrit non pas le scandale mais la lutte pour le pouvoir. C'est dans ce bureau à l'époque où il n'était qu'un clerc que Machiavel rencontre pour la première fois les « individus machiavéliens » qui lui serviront plus tard de modèles pour ses oeuvres politiques.

Il est curieux de savoir comment ce noeud, cet entrelacement de félonie, de débauche et de cynisme sans scrupules se résout en des activités diverses au service du pouvoir. La question est de savoir si c'est Cathérine qui fera assassiner son amant ou bien inversement ce sera l'amant qui fera assassiner Cathérine et son fils aîné, ou bien ce sera le fils qui par ailleurs a déjà fait preuve d'audace, fera assassiner sa mère et l'amant.

Cette maîtresse femme intrigante de la Renaissance douée de force d'âme, de

courage ayant surmonté les difficultés, *répond, selon Machiavel aux exigences prescrites par la première loi du règne: il faut maintenir le pouvoir.*

A cause de la tournure qu'ont pris les événements, Machiavel a eu comme une de ses premières tâches à accomplir: on l'a chargé d'aller chez la contesse rusée de Forli. Il s'est agi d'acheter du salpêtre, d'engager des mercenaires, mais avant tout de chercher à savoir si Cathérine approuve ou non la politique francophile de Florence

La contesse — écrit-il à la Seigneurie — dit « *qu'elle était toujours contente des mots que Vos Grands lui avaient dits, mais les faits étaient sans cesse déplaisants* ». Il semble quoiqu'à un prix cher comme poivre ils aient abouti enfin à un accommodement, quand la contesse la dernière nuit rompt le contrat conclu. Elle formule de nouvelles conditions, elle voudrait notamment que Florence garantisse l'intégrité territoriale de Forli. Cela vous étonne? — dit-elle à Machiavel en colère et stupéfait, plus on analyse les choses, plus on arrive à les comprendre. Puis le nouveau ambassadeur continue à écrire « *Quand j'avais entendu ce changement d'avis, je ne pouvais m'empêcher de donner des signes extérieurs de mon désillusion... mais c'est tout ce que je pouvais obtenir de Sa Grandeur.* »

Jamais de sa vie Machiavel n'avait rencontré un individu qui fût si impénétrable et qui ne prononçât jamais un mot superflu.

Sa première mission diplomatique: "la recherche de la vérité effective" auprès de la maîtresse de Forli a donc abouti à un échec. La conclusion que Machiavel en a retiré était la suivante: dans les affaires publiques la vérité et la vertu n'ont pas à jouer un grand rôle; parfois l'infamie et l'escroquerie sont nécessaires au salut et à la floraison des nations. C'est avant tout les expériences vécues auprès de César Borgia qui lui le confirment définitivement dans cette opinion.

Au retour de Machiavel de Forli toute la Florence fait fête à Louis XII, le nouveau monarque de la France de ses succès en Italie du Nord. Cette branche de la dynastie s'appuyant sur ses relations avec les Visconti déjà dès le début du XV<sup>e</sup> siècle prétendait à avoir des droits sur Milan. Le duc de Milan, Lodovico, surnommé le Moro a été délaissé de tout le monde, son pays tombe entre les mains des Français (le 13 août 1499).

Parmi tous ceux qui ont accueilli en ovationnant en extase les Français c'est Machiavel tout seul qui pût conserver sa sobriété, sa froideur et son calme si indispensables aux calculs politiques: « *Notre situation est telle que la fortune des Français en Italie puisse nous enlever la moitié de notre territoire, leur malheur pourtant puisse être la cause de notre anéantissement total.* » Ce sont vraiment de sages pronostics! Parce que l'attachement unilatéral de Florence à l'alliance avec les Français sera en fin de compte la cause suprême de son sort tragique. A ce moment-là même on peut très bien s'en apercevoir qu'une alliance conclue entre le plus fort et le faible n'est autre chose qu'une forme de dépendance de ce dernier.

Pour Florence aussi la politique d'Alexandre VI, réalisée dans les États Pontificaux aurait été meilleure. Nous — s'exprime le pape — sommes du côté des Français et continuons notre lutte ensemble avec la France contre l'Espagne. Mais au cas où la situation militaire de la France serait incertaine, il sera de notre devoir de penser à nos domaines. Si Dieu permet que les Espagnols deviennent les plus forts, ce serait un crime que de vouloir quelque chose d'autre que Dieu lui-même.

On envoie Machiavel en juin de l'an 1500 sous les murs de Pise, autrefois si puissante, parce que cette ville s'est révoltée contre la domination florentine. Pise est assiégée par les auxiliaires français dont la solde et les frais d'alimentation sont payés par Florence. Mais Pise gagne les mercenaires à prix d'argent: par conséquent le siège reste stagnant et sans succès tout en entraînant de lourdes charges.

Mais quand les deux commissaires arrivés sur les lieux ensemble avec Machiavel exigent une lutte plus efficace, les Français se révoltent.

Cette situation aboutit à une crise intérieure à Florence. Les « Dix de la Liberté » dans les rues et les places ne sont plus appelés désormais que les « Dix de la dilapidation ». Et après l'expiration de leur mandat on n'élit pas de nouveaux »Dix». Tous ces troubles sont devenus même plus graves à cause du comportement du roi Louis. Il prend notamment la défense de ses troupes fainéantes qui se trouvent devant les remparts de Pise en prétendant que Florence n'a payé ni la solde ni les frais d'alimentation de ses troupes.

La Signoria envoie donc della Casa et Machiavel, les témoins de la révolte en France pour faire entendre raison au roi. Dans ce moment historique Louis s'érige en arbitre de l'Italie (ou comme César Borgia s'exprime dans l'intimité de ses amis : « le maître de la boutique italienne »). Tout le monde la flatte, au moins tout ce qui a quelque chose à obtenir. C'est de lui que Venise demande de l'aide contre les Turcs, Ferrare et Bologne contre le pape. Le pape donne carte blanche pour l'annexion de Florence, de Ferrare et de Bologne. Environ un tiers de la suite du roi Louis se compose d'Italiens parmi lesquels il y a beaucoup d'émigrés influents.

Machiavel et son compagnon sont dans une situation difficile — et de plus ils ont toujours des ennuis d'argent — dans la jungle entrelacé d'intrigue de la cour royale qui se déplace éternellement. Il écrit dans son rapport adressé à la Seigneurie que les Français n'apprécient que celui qui a des armes à la main ou bien celui qui est disposé à payer. *Ils méprisent Vos Grandeurs, en tant que les maîtres de rien.* Par surcroît della Casa tombe malade et Machiavel reste seul.

Enfin très habilement il parvient à surmonter la difficulté en trouvant une solution par l'intermédiaire du cardinal d'Amboise, le ministre ambitieux du roi.

Dans une entrevue secrète — loin des intrigues de la cour — il explique au cardinal que c'est la ville de Florence « populano » qui est la meilleure alliée des Français. Et la crainte des Médicis et l'intérêt commercial la tiennent enchaînée à la France. Ce sont les assurances les plus sûrs de la fidélité parce qu'elle découle de son instinct de conservation. Mais si les Français donnaient une aide militaire aux ennemis de Florence, Venise ou Rome, ils contribueraient du même coup à rendre plus fort leurs propres ennemis futurs et eux, ils profiteraient de la possibilité pour dévorer tout.

Il réussit à se renseigner auprès du cardinal (qui lui-même aspire au trône pontifical) sur les intentions des Français : ils fermeraient les yeux sur les conquêtes de César Borgia pour le Saint Siège en Romagne, mais elles ne devraient pas dépasser les frontières de Florence. Florence devrait pourtant payer aux Français pour leur bienveillance, mais son indépendance serait assurée.

Les rapports adressés par lui à la Signoria sont exemplaires. Tous les bavardages et tous les colportages de nouvelles de la cour parviennent à ses oreilles. Pourtant pendant ces veilles prolongées il en fait le tri avec soin et souvent ce n'est qu'une seule phrase qui échappe à l'autocensure sévère, mais qui ait son importance particulière.

Ses missions sont donc toujours à considérer comme la haute école de la réalité et de la vérité. Son devoir consiste en cela qu'il est tenu de communiquer les faits « simplement et crûment » à ses mandants tout en laissant l'appréciation à la sagesse de la Seigneurie. Mais au cas où il exprime tout de même son opinion — par ailleurs il le fait rarement — il s'empresse de se déclarer imbécile. Plus souvent il emploie son stratagème habile de faire dire ses conseils à des personnages reconnus, importants pour les faire accepter. C'est cette méthode qu'il emploie en écrivant à Florence qu'il s'est laissé convaincre par *un personnage très influent* que Florence *soit comme ami, soit comme ennemi doit sans doute payer.*



A l'arrivée de l'ambassadeur attendu déjà depuis longtemps prend fin la première mission de Machiavel en France où il a tant vu et a appris même davantage. A la maison c'est la grande aventure qui l'attend auprès de César Borgia, l'homme qui tend de nouveaux pièges à toutes les villes, à tous les tyrans en les trompant habilement toujours d'une autre façon adaptant son stratagème à la personnalité en question. Plus tard en se rappelant la personne de César montant comme une comète au firmament politique, il le considérera comme le modèle de son oeuvre future immortelle dans laquelle il résumera les règles recueillies par lui de la prise et du maintien du pouvoir : Il Principe.

## II.

1) « Sein Name ist zum Symbol geworden für Ränkespiel und Zynismus, in Wirklichkeit aber war dieser Mann einer der bedeutendsten Patrioten und politischen Analytiker der Geschichte ».

„Thomas Jefferson setzte Machiavellis Namen mit gemeiner, niederträchtiger und feiger Schlauheit, gleich“.

„In England glaubte man lange, dass Machiavellis Vorname Niccolo oder Nicholas dem Ausdruck „Old Nick“ — womit der Teufel gemeint war — zugrunde liege.“

« Le nom de Machiavel est devenu le symbole de la cabale et du cynisme, quoiqu'en réalité cet homme fut un des plus importants patriotes et critiques des idées politiques de l'histoire »

« Selon Thomas Jefferson le nom Machiavel est identique à la ruse effrontée et lâche ».

« En Angleterre on croyait longtemps qu'il y avait quelque rapport entre « Old Nick », c'est-à-dire le diable et Niccolo, le prénom de Machiavel. »

Pourtant Machiavel n'était pas ébloui ni par l'amour du faste ou par l'orgueil de noble, ni par la souplesse des bonnes manières, ni par le luxe de la vie des cours princières. Il n'était pas lâche non plus : comme gamin ce sont les coups de poing et les caresses de la rue qui l'ont mûri, ce sont les graffiti décorant les murs des maisons et des latrines qui lui ont appris à jouer, ce sont les violences des hallebardiers et des hommes d'armes qui lui ont appris à montrer le poing, à cracher : il s'est fait à l'expérience qui lui avait démontré qu'on ne donnait pas même un morceau de pain pour rien et que c'était une bêtise que d'avoir confiance en un adversaire méchant. Dans les années de son adolescence on aurait pu voir chaque jour notre auteur en observant la grande comédie humaine.

L'adolescence muette et obscure de Machiavel s'écoule dans l'observation de la grande comédie de la vie et de l'art dont le spectacle lui a été fourni par le règne glorieux de Laurent de Médicis dans la Florence de l'époque. C'est ici qu'on a écrit la chronique du monde.

Il est vraisemblable que c'est de là que vient cette intuition pure dont il témoigne toujours par rapport à la réalité objective, que c'est de là que découle son équilibre politique et la sérénité de sa personnalité harmonique.

Il est vrai pourtant qu'il a une mauvaise opinion sur les humains. Ni l'expérience de leurs ancêtres, ni la raison ne peuvent les empêcher de se ruiner : c'est qu'ils sont paresseux, qu'ils végètent d'un jour à l'autre, et qu'ils ne croient jamais qu'une chose puisse avoir lieu qui jusque-là n'est pas encore jamais arrivée. Ils suivent pres-

que toujours les mêmes chemins que d'autres se sont déjà ouverts, toutes leurs activités, tous leurs comportements ne sont autre chose qu'une imitation.

« Leur méchanceté ne peut être vaincue ni par le temps, ni atténuée par les bonnes oeuvres ».

Aux yeux de Machiavel le mal est une réalité effective qui ne peut être changée, de même que la mortalité des hommes, ou la mer ou bien les quatre saisons.

Si quelque disposition vicieuse, si quelque méchanceté demeurent cachées pour un temps, il faut l'attribuer à quelque raison qu'on ne connaît point — écrit-il — et croire qu'elle n'a pas eu l'occasion de se montrer ; mais le temps qui est le père de toute vérité, met toute sorte de méchanceté au plus grand jour ».

Machiavel est un écrivain d'esprit matérialiste. Dans ses oeuvres il part de la réalité politique de Florence et de l'Italie de l'époque. Il pense, il se plonge dans ses méditations à l'échelle du peuple, de la ville, à l'échelle de l'homme conformément à ce qui lui a fourni ce conglomérat bariolé de cités et d'États de l'Italie du XV<sup>e</sup> siècle.

Ce n'est pas l'intérêt mesquin des cités ou des États minuscules qui l'enthousiasme, c'est le rêve de la réalisation d'une Italie unifiée qu'il poursuit. Il sait très bien que c'est la seule voie possible du relèvement du peuple italien. En cela il se montre successeur de Dante et de Pétrarque.

D'où la contradiction apparente entre le sujet et l'esprit de ses deux ouvrages principaux : Le Prince et les Discours. Dans Le Prince c'est l'autocratie, dans les Discours c'est la république qu'il considère comme formes de gouvernement convenable pour sauver son Italie tant aimée. C'est qu'il a été contraint à cette volte-face par les circonstances historiques et tournants politiques en changements continuels. Mais il traduit toujours ses conseils en paroles pour contribuer à ce but final.

Même après des décennies de sa parution c'est Le Prince qui sera son ouvrage le plus contesté. Et il le reste jusqu'à nos jours. Les attaques lancées des directions les plus différentes et à plus d'un titre ont toutes un arrière-plan commun. Elles passent toutes sous silence la pensée directrice constituant l'arrière-plan de l'oeuvre machiavélique entière : l'importance de l'Italie unifiée. C'est « la vitalité intrinsèque de la vie même qui est arrachée aux oeuvres de Machiavel ».

Le fait que les lois des « catégories morales absolues » régissent l'optique de ceux qui soumettent à une critique soit l'esprit de l'ouvrage entier, soit certaines phrases citées d'une manière ostentative, contribue à l'obscurcissement de l'arrière-plan historique.

C'est ce qui explique que dès le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle le nom de Machiavel ou plus précisément le machiavélisme sont employés d'habitude à désigner la malhonnêteté sans scrupules.

Pour en donner des exemples littéraires :

« Français et Italiens ont vécu ensemble cette vie de guerre, de villes occupées et évacuées, de conflits sans cesse rebondissants, dans une Italie dont les princes sont tous de petits Machiavels » — écrit Robert Mandrou.

« Les créations scientifiques et artistiques comme des fleurs magnifiques ont poussé sur le sol de l'État de la Renaissance, qui s'est définitivement séparé de l'État chrétien unique et universel de moyen-âge et conformément à ses théories machiavéliques élaborées plus tard dès le XV<sup>e</sup> siècle considérait sa propre existence, le maintien de soi-même comme sa seule maxime morale ». (Hóman-Szekfü : L'histoire de Hongrie)

Depuis Marx c'est un fait évident aux yeux de tous que « Dans l'histoire réelle ce sont la conquête, l'oppression, l'assassinat et vol, en un mot : la violence qui joue le rôle. Par contre dans l'économie politique rendue plus docile dès le début c'est le

règne de l'idylle. Dès le début on considère le droit et le « travail » comme les moyens uniques de l'enrichissement — mais « cette année » faisant naturellement toujours exception. En effet les méthodes de l'accumulation primitive du capital peuvent être nommées n'importe quoi, sauf une idylle. » (K. Marx : Le Capital)

D'un côté c'était l'expropriation des moyens de production des petits producteurs marchands (paysans et artisans affiliés aux corporations), de l'autre côté : l'accumulation dans une quantité jamais vue jusqu'ici des instruments de production et de l'argent, c'est-à-dire c'est le processus de l'accumulation primitive du capital qui met en jeu les phénomènes historiques du XV<sup>e</sup> siècle et des siècles ultérieurs.

Quand la première fois l'occasion s'est présentée pour l'individu de briser les limites étroites de sa propre situation sociale, fût-ce le résultat d'une sage pondération ou d'une combine astucieuse, Machiavel, en vrai enfant sans fard de la Renaissance se fiait à la mission quasi prophétique d'un prince qui pourrait gouverner d'une main de fer.

Le prince, comme l'a fait César, en s'appuyant sur les bourgeois, extirpe les petits tyrans égoïstes et en prenant la tête d'une nation unifiée réalise l'« Italia unita ».

„Seine denkwürdigste Mission brachte ihn einen Winter lang mit dem Herzog Cesare Borgia zusammen, jenem blutfleckten, prahlerischen Abenteurer, dessen Ehrgeiz es war, in Mittelitalien einen Staat zu bilden, und der später Machiavellis Modell für sein Werk der Fürst wurde.“

« Lors de sa mission auprès de César Borgia — devenu célèbre à cause de ses aventures imposantes et tâchées de sang — il a passé un hiver entier chez ce duc qui voulait fonder un État en Italie centrale et qui a servi de modèle pour son ouvrage : « Le Prince ». (Hauser : Besser als sein Ruf : Machiavelli)

Cette prise de position peut être considérée comme naturelle de sa part, parce que ce que le monde ultérieur peut observer dans sa totalité, les témoins contemporains des événements ne peuvent apercevoir que dans leurs détails, ne peuvent connaître que par fragment.

”Im Hinblick auf sein bewegtes Leben und sein umfangreiches literarisches Werk versuchen die Historiker heute nicht mehr, ihn zu verdammen oder reinzuwaschen. Sie sehen in ihm eine der eindruckvollsten Gestalten seines Zeitalters, der Mann, der als erster den Gesetzen neuzeitlicher Staatskunst auf den Grund gegangen ist und das Spiel der Machtpolitik, wie es geringen Abweichungen noch heute vor sich geht, glänzend geschildert hat.“ (Hauser, op. cit.)

Après avoir parcouru sa vie mouvementée et son oeuvre littéraire volumineuse, les historiens d'aujourd'hui ne s'essayent plus ni à jeter l'anathème sur lui, ni à le blanchir. Ils voient en lui une des personnalités les plus importantes de son époque, l'homme, qui le premier reconnaît avec précision les lois inhérentes à l'État considérée comme une oeuvre d'art, et qui réussit à décrire si brillamment les jeux et manoeuvres politiques du pouvoir que même aujourd'hui, sauf quelques moindres modifications, on joue le même jeu.

Une anecdote sur le duc de Visconti expulsé de Milan, raconté par Pétrarque, évoque avec animation que le soi-disant « Morale » compte pour rien dans la politique. Le duc est en train de pêcher dans le lac de Garda, lorsque le messenger de son adversaire lui pose la question : quand voudrait-il retourner à Milan ? « Pas avant — répond le duc — que les crimes commis par lui ne surpassent mes péchés ».

Machiavel, lui aussi, dit toujours franchement la vérité : « Les reproches de votre conscience ne doivent point vous effrayer. Vous devez être inaccessibles à la honte ; il n'en est point pour les vainqueurs ; de quelque manière qu'ils obtiennent la victoire, la voix de la conscience ne doit point les arrêter. Les craintes de l'enfer ne peuvent

ni ne doivent trouver de prise sur des gens tels que nous, qui sommes pressés par celles des emprisonnements et de la famine. » (Histoires florentines-III.)

J. Ferrari est un des personnages les plus caractéristiques qui condamnent Machiavel. Selon lui le prince n'est autre que le « nouveau titan » à qui Machiavel conseille de détronner Dieu et de le remplacer dans le gouvernement par le diable.

D'après lui Machiavel immédiatement après la chute de Savonarole écarte d'un coup de main la morale et l'insuccès qui en découle regardant presque avec joie la victoire du mal : il va jusqu'à en attendre déjà hardiment le salut de la nation.

D'après l'opinion de certains antimachiavéliens des époques différentes Nicolas justifie les massacres du prince en écrivant comme suit : le prince après avoir ordonné l'exécution exemplaire de quelques personnes serait considéré tout de même plus miséricordieux et clément que ceux qui par pure miséricorde laissent libre cours au désordre ce qui donne lieu à des massacres et à des actes de brigandages. C'est que le désordre met en péril toute la communauté, par contre les exécutions ordonnées par le prince ne sont dirigés que contre quelques individus.

« Le Prince, donc, ne doit point se préoccuper du reproche de la cruauté pour tenir tous ses sujets en union et obéissance ; car en faisant un petit nombre d'exemples il sera plus pitoyable que ceux qui, par trop d'indulgence, laissent surgir des désordres, desquels naissent meurtres et rapines et par conséquent ce sont eux-mêmes qui seront contraints d'attaquer toute une multitude tandis que les princes cruels n'offensent que quelques particuliers ». (Le Prince XVII.)

Pour faire ressortir le ridicule de ceux qui font la grimace en lisant de tels passages, il suffit que nous rappelions ce qu'en dit Thomas Morus dans son Utopie.

Thomas Morus fut un grand écrivain et un fonctionnaire public éminent. Son livre intitulé Utopie (le mot qui a été inventé par lui, comme par Renouvier le mot Uchronie, signifie : un lieu qui n'existe nulle part) est la meilleure création littéraire de l'époque. Cela vaut la peine que de connaître un peu de plus près sa personnalité, parce que ce Wells du XV<sup>e</sup> siècle était un homme particulièrement intéressant.

Lui-même, qui dans son Utopie condamne l'ascèse, dans sa vie séculière porte un cilice sous ses vêtements ! Il méprise la gloire militaire et il considère comme désirable le dépérissement de l'esprit chevaleresque. En outre il a même propagé des principes communistes. Il méprise l'argent, il déclare que tout le monde est tenu de travailler, mais seulement six heures. Il croyait à la perfection de la nature humaine. D'après l'Utopie toutes les religions sont également bonnes y compris la religion chrétienne, qui d'ailleurs n'est pas supérieure aux autres. (Utopie) Morus, en parlant de la méthode de combat de l'île Utopie nous raconte que les insulaires dressent un piège à l'ennemi. « Dès qu'ils ont déclaré la guerre, en secret et à des endroits voyants du territoire ennemi, ils placent des placards munis de leurs sceaux officiels qui *promettent à celui une récompense énorme qui tuerait le monarque ennemi ! et une autre récompense moindre mais tout de même assez considérable pour la tête de l'instigateur également* ».

Dans d'autres parties du monde on considère comme un crime infâme d'une âme dégénérée le commerce, la vente aux enchères de la morale de l'ennemi ; eux, par contre ils parlent d'une gloire extraordinaire au cas où ils pouvaient faire la guerre sans batailles : de plus *c'est la miséricorde et l'humanisme même si au prix de la mort de quelques criminels la vie de beaucoup de gens innocents peut être sauvée !* (Morus : Utopie).

Morus, l'humaniste et ce « suppôt de Satan », Machiavel, se sont mis en accord sur ce point : l'intérêt de la majorité, de la multitude précède celui de la minorité.

Dans les Discours il explique clairement son opinion sur la morale et sur l'éti- que. Manquer à sa parole dans l'intérêt de la communauté peut être considéré comme immoral, mais de toute façon il conserve son caractère éthique positif.

Lorsque les Samnites ont imposé une paix honteuse au premier consul Spurius Postumius à Caudium (en 321 av. notre ère) et l'armée romaine était obligée de passer sous le joug symbolique, Tite Live nous explique que l'intérêt de la raison d'État doit l'emporter sur les conditions de paix les plus honteuses, parce que pour défendre la patrie, tous les moyens sont bons.

« Le salut et toute l'espérance de Rome repose sur cette armée : on doit donc la sauver à tout prix et si l'armée est sauvée, la patrie est sauvée, par contre si l'armée périssait, nous trahirions la patrie elle-même. En effet : se rendre à l'ennemie est une chose déshonorante et honteuse. Mais c'est justement l'amour de la patrie qui nous oblige à accepter la honte ou même la mort si cela s'avère nécessaire pour sauver la patrie. » (Tite Live).

Cette prise de position constitue donc à la fois un prétexte de rompre un traité de paix conclu sous la menace. T. Live exprime clairement cette opinion : « Je mets en doute que sans l'approbation du peuple on pourrait sanctionner quoi que ce soit en le considérant comme obligatoire aussi pour le peuple. »

Machiavel, en unissant les deux pensées, souligne que l'intérêt individuel doit être toujours soumis à l'intérêt de la communauté. Éluder une promesse peut aussi être un acte éthique positif, au cas où le manque de foi rompt une obligation anti-peuple ou consentie sous la menace.

« S' il sagit du bien public, le prince ne doit pas tenir ses promesses arrachées sous la menace dès que la contrainte disparaît et il est sûr que son manque de foi ne tournera pas à sa honte. » (Discours III.)

Si l'on rapproche les prises de position théoriques de Morus de sa vie pratique séculaire et laïque, on est surpris de constater que ce prophète de la tolérance ait été en réalité un chancelier intolérant qui finit par mourir martyr. « Mais créer un pays imaginaire et administrer un pays réel sont deux choses sans rapports entre elles et les nécessités de l'action ne sont pas celle de la pensée libre » (André Mourois: Histoire d'Angleterre)

A cette époque-là d'autres personnes avaient aussi les mêmes idées que le cynique Machiavel ou que Thomas More, auteur de réflexions éthiques.

On pourrait nommer entre autres Francesco Pétrarque le chanoine de Lombes, le père de l'humanisme, le modèle de Machiavel dans le désir de l'unité italienne. Il écrit quand il s'agit de l'existence ou de la non-existence du peuple, l'homme d'État ne peut se permettre d'être magnanime pour les puissances vaincues, mais il doit anéantir les ennemis du peuple et de la liberté. Il a reproché à Cola di Rienzo qu'après avoir vaincu l'aristocratie romaine, il a omis de le faire. Au moins il aurait pu détruire leur tours!

Il n'est pas surprenant de constater que pour Machiavel c'est César qui est le chef idéal, parce qu'il est capable de réaliser tout ce que Cola di Rienzo avait oublié de faire.

Ayant exterminé les chefs et décimé leurs partisans le duc avait jeté les fondements solides de sa puissance... Parce qu'un prince ayant un grand courage et de grands desseins, ne peut pas gouverner autrement... C'est pour cela que le prince qui à l'intérieur de son pays juge nécessaire de s'assurer de ses ennemis et de se faire des amis, doit vaincre par la force ou par la ruse. Et celui-là ne saurait trouver des exemples plus récents que les actions de César (Cf. : Machiavel : Le Prince VII.)

La figure du prince est considérée par Machiavel comme une personnalité qui donne une forme nouvelle à la société, à cette matière spécifique et son activité n'est autre chose qu'une forme vulgarisée de certaines thèses de la philosophie aristotélicienne, une philosophie qui était largement répandue dans la théorie de l'art de la Renaissance.

Le fruit de cette mentalité est le sonnet célèbre de Michel-Ange dans lequel il explique que dans le bloc de marbre informe se cache déjà la forme de la statue et la main du sculpteur ne fait autre chose qu'enlever la matière étrangère à la forme pure.

Selon Nicholas dans la société il existe deux humeurs « due umori », c'est-à-dire deux tendances. La plus grave objection qu'il oppose au christianisme c'est précisément qu'il accoutume les hommes à la lâcheté et à la passivité.

C'est l'absence de l'activité qu'il objecte aussi à Sodérini, qui n'avait pas le courage de gouverner le navire de l'État en s'emparant des affaires en toute liberté, sans scrupules, et qui à tort prenait même ses ennemis en considération.

Dans une de ses lettres, écrite à une femme noble, dans laquelle il raconte la chute de Sodérini, il écrit : « Sodérini est le dernier des républicains et le premier des ânes. » (septembre 1512 ; Giorgio Barberi Squarotti, Machiavel).

Selon Antoine Gramsci les prises de position de Machiavel étaient limitées par le fait même qu'il était un écrivain, c'est-à-dire un homme privé et non point un chef d'État ou un chef d'armée. Tout au moins c'est l'armée des mots qui obéissait à ses ordres. L'opinion de Carlo Salinari est aujourd'hui généralement reçue : La grandeur de Machiavel ne consiste pas de tout dans le fait qu'il a découvert que la catégorie de l'utilité est tout autre chose que celle de la morale et elle en diffère complètement (C'est ce que la critique de Croce ne faisait que répéter pendant quelques décennies), mais dans ce que le secrétaire florentin contemplait consciemment le drame italien et la ligne de développement de l'histoire européenne.

Mais la question de savoir quelle forme de gouvernement serait la plus utile pour l'Italie morcelée et dépouillée, à l'époque, ne pouvait être tranchée ni par Machiavel ni par les autres.

Les hôtes cultivés et distingués du duc d'Urbino toute une nuit disputaient entre eux si la république ou l'autocratie serait la forme de gouvernement convenable — mais sans résultat.

Baltazar Castiglione, le diplomate cultivé, l'ambassadeur des rois et du pape ne fait qu'espérer qu'il y aura une fois un bon prince qui délivrera l'Italie du mal, « quoique le ciel soit avare quand il s'agit de créer de bons monarques, car beaucoup de siècles seront révolus lorsqu'un bon prince naîtra ; tout de même plutôt à Dieu que cette chance fût donné justement à nous ! » Il est manifeste que la notion du « machiavélisme » s'est cristallisée dans l'Angleterre et dans la France du XVI<sup>e</sup> siècle. Les différences du développement composite de la société qui sont toujours en dépendance de la diversité du développement économique, y ont contribué.

Le Prince n'a été publié en anglais qu'assez tard, en 1640. La publication des deux autres ouvrages est de beaucoup antérieure : L'art de la guerre en 1560, Les histoires florentines en 1593. Cela veut dire que la parution de ces deux ouvrages a considérablement devancé celle de *Il Principe*.

La Renaissance italienne ayant parvenu jusqu'aux Îles Britanniques, on commence à vendre des livres italiens dans toutes les librairies londoniennes. S'initier à la langue italienne était de mode. On se met à traduire en anglais à la douzaine les livres italiens pour ceux qui ne comprennent pas l'italien. Les œuvres de Boccaccio et de Bandello appartiennent aux lectures préférées du bourgeois anglais.

Déjà dans la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle le nombre de ceux augmente de plus en plus qui écrivent sur Machiavel et sur ses idées. Ces idées pourtant, vu la situation politico-sociale donnée du pays insulaire, ne représentent plus la pensée progressiste comme en Italie, mais la réaction.

En Italie, les bandits, les voleurs de grand chemin fuyant devant la pauvreté, se révoltant à cause de leur extrême misère — qui par ailleurs n'étaient pas les favoris même de Machiavel — forcément contribuent au développement de la conscience collective des bourgeois soupirant après la stabilité de l'ordre. Tous ceux-là donc, sans le vouloir, contribuent à la réalisation d'un changement pris en bonne part, dans cette Italie qui perd le sang par mille blessures.

Quant aux brigands, aux voleurs de grands chemin, même aux pirates, il y en a en nombre superflu en Angleterre. Mais la situation en est tout à fait différente. Tous ces gens-là ne font ici que désorganiser la stabilité de l'ordre déjà existante; ils représentent donc l'anarchie redoutée également et par les bourgeois craignant pour leurs richesses et par les nobles jaloux de conserver leur pouvoir. Ceux-là considèrent les désordres comme une guerre civile, qui causera la ruine d'une Angleterre gouvernée d'une manière centrale,

Il était permis d'exercer la piraterie, cette occupation lucrative, à condition de la faire au profit du pouvoir central. Francis Drake, « le diable de la mer » paie quatre mille sept cents p.100 de l'argent qu'il a reçu des capitalistes finançant ses entreprises. La reine Elisabeth, elle-même eut une belle part du butin.

Un des plus importants penseurs de l'ère élisabéthaine fut Francis Bacon, cet opposant des actes inconsidérés. Dans les Essais il donne des conseils utiles au souverain, tout comme le fait Machiavel dans *Le Prince*, mais des conseils munis d'un signe contraire. Machiavel parle toujours de ce que le prince doit faire, par contre Bacon dit ce qu'il ne doit point faire.

Machiavel se propose de changer les conditions existantes : « Il faut donc profiter de l'occasion afin que l'Italie après tant de temps révolus trouve enfin son libérateur. »

Il est plus honnête de servir les buts du peuple — écrit-il — que ceux des grands, c'est que ces derniers veulent opprimer le peuple et celui-ci veut lutter contre cette oppression. (Cf. Machiavel : *Le Prince IX.*)

Bien entendu, Bacon représente une prise de position contraire : comme on ne doit tirer l'épée de ce monde dans des affaires religieuses qu'après avoir sérieusement réfléchi, de même il est horrible de la mettre aux mains de la plèbe » (Cf. Bacon : *Essais III.*)

Bacon méprise le peuple dont les intérêts ne comptent pas du point de vue du monarque. D'après lui le peuple est incapable d'agir au point de vue politique. « Si les biens du serviteur étaient plus considérables que ceux de son maître : cela constituerait déjà en lui-même une disproportion, mais il est de beaucoup plus révoltant si à cause des intérêts mesquins du serviteur les intérêts hors série du maître étaient relégués à l'arrière-plan. » (Cf. *Essais : XXIII.*)

L'opinion de Machiavel en diffère tout-à-fait « En guise d'une conclusion finale je voudrais tout de même remarquer qu'un prince a besoin de l'affection du peuple, faute de quoi il n'a point de ressource dans l'adversité. » (*Le Prince IX.*)

Selon Bacon il appartient au prince de sauvegarder la paix et le calme du pays. « Il est erroné de se servir du mécanisme de l'État pour les fins d'une expérience sauf le cas d'une nécessité urgente ou d'un bénéfice évident, et il faut très attentivement veiller à ce que ce soit la réforme qui engendre le changement et à ce que ce ne soit pas la réalisation de la réforme qui serve de prétexte au changement. (Cf. *Essais XXIV.*)

Tous les deux donnent des conseils de plus en plus sages au souverain parcé qu'ils souhaitent la floraison de leur patrie. Les situations politico-économiques différentes expliquent leur points de vue divergents. Elisabeth se comportait comme une femme de sens dans un univers de violents maniaques, entre des forces adverses d'une terrible intensité : nationalismes rivaux de la France et de l'Espagne, religions rivales de Rome et de Calvin ; et elle ne dut le salut qu'à sa science d'opposer aux extrêmes qui l'entouraient ce qui chez elle était également extrême : l'astuce et l'art des faux fuyants (Cf. A. Maurois).

Il n'est pas étonnant si ses sujets étaient très attachés à elle, c'est qu'il s'agissait d'une époque où presque tous les pays d'Europe étaient déchirés par des querelles religieuses ou domptés par la terreur.

La patrie de Bacon, l'Angleterre, pendant le long règne d'Élisabeth s'engageant dans la voie de la transformation bourgeoise, exige la stabilité de l'ordre existant, nécessaire pour son développement. En revanche l'Italie du cinquecento sombrée déjà presque dans l'anarchie, souhaite le changement dans l'intérêt de l'ordre tant désiré. C'est de ce fait que découle l'orientation opposée de la façon de penser de Machiavel et celle de Bacon.

Elle aimait montrer volontiers aux ambassadeurs étrangers qu'elle n'avait aucune raison d'avoir peur de ses sujets.

En 1588 à la nouvelle de la défaite de l'Armada par les Anglais, l'exultation du peuple fut générale, et la victoire gonfla d'un orgueil patriotique le coeur des bourgeois. Cet état d'âme est attesté également dans les drames historiques de Shakespeare. Cependant dans les dernières années du règne d'Élisabeth lorsqu'une armée anglaise eut été vaincue par les rebelles irlandais et que les Espagnols occupèrent les ports de la Manche, un pessimisme profond s'empara des âmes. Ainsi les drames de Shakespeare reflétèrent avec fidélité les sentiments des spectateurs. La mélancolie du Hamlet fut, à la fin du seizième siècle, un sentiment plus commun qu'on n'a coutume de le croire.

La cour et des esprits cultivés de la bonne société goûtent avec délices les oeuvres de Sir Philip Sydney, de Sir Thomas Wyatt, de Spenser, de Marlow et les sonnets de Shakespeare, mais sous la surface c'est encore le courant de l'esprit puritain qui continue de courir.

Le catalogue de Lady Hoby conservé jusqu'à nos jours témoigne du fait que sa bibliothèque se composait surtout de livres de piété. La Bible et le Livre des Martyrs de Foxe en constituaient le centre solide. L'auteur le plus lu au temps de Shakespeare était le Révérend Henry Smith.

Les écrivains élisabéthains, plutôt que de la vente de leurs livres, vivaient des dons des protecteurs auxquels ils dédiaient leurs oeuvres. Une pièce de théâtre était payé à son auteur de six à dix livres, et un dramaturge un peu actif en écrivait de dix à douze par an.

On s'intéressait beaucoup à Londres aux ouvrages traduits de l'italien et du français, tels que les Contes de Boccace ou les Essais de Montaigne. Et ce sont justement ces auteurs étrangers dans les oeuvres desquels Spenser et Shakespeare trouvèrent leurs thèmes auxquels ils mêlèrent, pour leur donner un charme proprement anglais, la gravité mélancolique de leur nation, sa poésie agreste, sa philosophie intime et sérieuse.

Les historiens littéraires s'étonnèrent jadis des connaissances de Shakespeare, acteur de condition modeste. Mais ces connaissances étaient alors celles d'un public étendu, en particulier à Londres. Et on doit reconnaître que, si les méthodes scientifiques sont aujourd'hui plus efficaces qu'au temps des Elisabéthains, l'intelligence et



le goût de ceux-ci étaient supérieurs à ceux que possèdent, en notre temps, des personnes de même classe.

Ami des hommes de cour, associé à leur vie pendant la fin du règne d'Elisabeth, Shakespeare savait, aussi bien que les passions de l'amour, décrire celles de l'ambition et les tourments du pouvoir. La sagesse des peuples est faite de vérités communes exprimées par la voix de grands écrivains (Cf. A. Maurois, Histoire d'Angleterre, pp. 373—380 passim).

Quelle était la contribution de l'activité littéraire de Shakespeare à la mauvaise réputation du « machiavélisme ». Richard Plantagenet, appelé « mis-shapen Dick » par ses ennemis, est un homme au corps contrefait. Mais il est un guerrier acharné dans les combats; une fois il réussit le sabre à la main dégager son père trois fois de l'encercllement de l'ennemi. Par ailleurs sa déformité est accompagnée de grandes forces spirituelles, ce que — selon Bacon — constitue en réalité un avantage dans l'ascension. Le seul but de sa vie : parvenir au trône. Cependant entre lui et la couronne il y a encore beaucoup de vies humaines, mais elles doivent être toutes anéanties afin qu'il puisse être le seul héritier de la couronne.

Il détruit dans un ordre rigoureux tous ceux qui croisent son chemin ; les techniques sont celles de Machiavel, dit Shakespeare :

I can add colours to the chameleon,  
Change shapes with Proteus for advantages,  
And set the murd'rous Machiavel to school.  
Can I do this, and cannot get a crown?

(Shakespeare: King Henry VI. III. Part.  
Act. III. Sc. II.)

Selon Bacon ce ne sont que les hommes politiques médiocres qui se sentent contraint de feindre, parce que celui qui est réellement « un homme », est capable de prendre résolument ses décisions. La feinte l'empêche plutôt qu'elle ne l'aide. (Bacon) Essais VI.)

Machiavel nous raconte le grand acte de trahison d'Oliverotto da Fermo qui au cours d'un festin fait assassiner son oncle qui l'a élevé pour s'emparer de Fermo ou Giovanni Fogliani régnait d'une manière humanitaire.

Il a ôté la vie à tous ceux qui, étant mécontent, lui pouvaient nuire. Après une année de règne il gouvernait non seulement en sûreté sa ville, mais même il devenait redoutable à ses voisins. (Cf. Prince VIII.)

Shakespeare, lorsqu'il décrit les actes insidieux du coup d'État de Richard, lorsqu'il a créé la figure d'un Richard ne reculant ni devant les moyens astucieux, ni les aspirations déloyales, ni la trahison, ni le guet-apens, ou même l'assassinat, n'a fait autre chose que de puiser un exemple dans Machiavel. Il a dramatisé un chapitre du Prince.

Richard III. se compare à Machiavel, et il est en réalité un prince. En tout cas il est un prince qui a lu Le Prince. Selon Richard la politique est une pure pratique, un art dont le but est le règne.

Tout comme César Borgia, Richard III., lui aussi, est un grand hypocrite, un vrai tartuffe. Les yeux mouillés de larmes il console le prince Clarence, il lui offre ses bons offices en l'embrassant fraternellement, mais s'empresse d'embaucher des assassins à gage pour se débarrasser de son frère qui se trouve sur sa route.

La feinte est un instrument aux mains du bon politicien ! En jetant la pierre à Machiavel ses critiques oublient qu'il mentionne Oliverotto en tant qu'un exemple négatif qui a détruit l'ordre des justes. Ce sont les hommes de bonne volonté qui sont égorgés pour que les méchants puissent arriver au pouvoir.

C'est sous cette perspective également que s'accomplit le destin d'Oliverotto. Sa félonie « l'art pour l'art » l'incita à s'associer à la conjuration contre César qui le fit plus tard étrangler avec Vitelezso qui avait été son maître de prouesse et de scélératesse.

C'est cette explication sommaire, résultat de l'absence d'une étude sérieuse de Machiavel qui sera plus tard utilisée par Mussolini pour justifier sa propre, sombre dictature.

« Je soutiens — écrit le Duce dans le numéro d'avril de 1924 de la revue politique *Gerarchia* — que l'enseignement de Machiavel est aujourd'hui plus vivant qu'avant quatre cents ans, parce que même si les aspects extérieurs de notre vie ont sensiblement changé, dans l'esprit des individus et du peuple ne se sont produit de profonds changements. »

Il est de notoriété publique que le peuple joue un rôle décisif dans les oeuvres de Machiavel. Mussolini nie cela. « Ce n'est qu'une illusion et une fiction. Par ailleurs le concept du peuple n'était jamais circonscrit. Pris en lui-même ce concept, en tant qu'un facteur politique n'est qu'une abstraction... Le mot Prince doit être interprété dans le sens de l'État. Dans l'oeuvre de Machiavel le Prince est l'État lui-même. « Cela veut dire que Mussolini voulait justifier moralement de cette façon sa politique machiavélique, en réalité étrangère à Machiavel !

Le fait que ses oeuvres étaient utilisées en guise de sources pour justifier tout cela, constitue la tragédie de Machiavel : son rêve d'humaniste s'avilissait au niveau de la malhonnêteté politique aux mains des successeurs méchants.

Il n'avait pas encore trente ans quand dans une taverne aux environs de Londres Christopher Marlowe a été poignardé au cours d'une rixe. Il est mort, son arme à la main, ses lèvres râlant le nom d'une putain ébouriffée. Même aujourd'hui on ne sait pas exactement la véritable cause de sa mort.

Il dévorait la vie : la joie, la tristesse, le charme méchant des filles publiques, les oeillades dépravées des dames de la bonne société, la science, le théâtre, la protection des grands seigneurs, la rixe de cabaret, l'argent, la misère, la fureur : il voulait avoir tout et cela même à la fois, comme les héros pleins de passions de ses drames.

A Cambridge on décroche son portrait du mur, on le tourne vers la terre et on l'enfouit même sous le plancher. Il s'y reposera enterré pendant trois cents ans.

Pendant la cour et la bonne société savourait ses oeuvres de même que les sonnets de Shakespeare.

Marlowe connaissait Machiavel, et de même que lui, il haïssait le pouvoir temporel des prêtres, l'ergoterie des imbéciles, le règne énervé des rois méchants.

Un de ses drames est intitulé : *Le juif de Malte*. Le personnage principal de sa pièce se nomme Barrabas qui, au cas où ses richesses sont en danger, se moque de l'intérêt public, se moque de tout. Pour sauver sa fortune il excite les prétendants de sa fille les uns contre les autres, il fait massacrer des religieuses : il feint, il trompe, il ment, il vend sa patrie aux Turcs, et les Turcs aux puissants de sa patrie. Sa devise : « Making a profit of my policy » — il faut que ma politique augmente mon profit.

Le gouverneur et ses compagnons qui réussissent en fin de compte à accaparer l'immense fortune de Barrabas, eux aussi, ne sont pas meilleurs que lui. Le bien public n'est qu'un slogan politique. On s'empresse de sauver ses trésors et ses vies pendant que le peuple souffre des cruautés des mercenaires.

Une mentalité orientée vers le changement : c'est ce qui constitue le trait caractéristique commun de Machiavel et de Marlowe. Thomas More qui appartient à la génération précédente préfère plutôt être honnête que sage. Le Barrabas de Marlowe veut plutôt porter la marque de la canaillerie que celle de la stupidité.

C'est Machiavel qui dit le prologue du Juif de Malte. La partie du prologue présentant Machiavel manque de l'unique traduction hongroise. Cette partie souligne expressément l'identité des méthodes employées par Barrabas et par Machiavel.

Dans ce prologue Marlowe dessine la figure de Machiavel telle que vit son portrait superficiel dans l'opinion publique d'aujourd'hui : un homme intelligent, cynique, avide de pouvoir qui donne des conseils utiles à tous ceux qui poursuivent le pouvoir et les richesses. Il dénie le droit fondé sur l'hérédité du règne, la légitimité étant un droit féodal. Il proclame que la religion n'est qu'un jeu d'enfant qui sert à mettre un frein aux imbéciles. La seule chose qu'il considère comme un vice est l'ignorance.

Le spectateur mal informé qui ne connaît pas du tout Machiavel ou au plus il ne le connaît presque pas : avant de connaître Barrabas il sait qu'il est un archifripou parce qu'il est le disciple et le partisan de ce scélérat de Machiavel.

En revanche Machiavel « est en réalité un homme politique engagé plein de passions qui veut créer de nouveaux rapports de force ; par conséquent il est préoccupé de « ce qui doit être » mais bien entendu préoccupé non dans le sens moral du terme. » (Antonio Gramsci : *Previsione et prospettiva*)

Si Shakespeare qui défend la légitimité dynastique, veut donner à entendre aux spectateurs qu'il s'agit d'une canaille, il ne dit que les mots : « C'est Machiavel malfamé. »

Dans les bocages des poètes élisabéthains réclamant l'ordre et le silence le payen Machiavel au visage de vautour, cette mouette ayant le masque d'une alouette, n'a rien à faire. Les gardiens bien organisés de l'illusion de l'ordre légal, se trompant sur son rôle historique, ont rangé le florentin raisonnable parmi les représentants des courants destructifs, et en cette qualité il est autorisé de donner des conseils destructifs ou ahurissant à ceux qui en ont besoin : à Barrabas de Marlowe, au docteur Faustus, à Richard III. de Shakespeare.

Les Essais constituent l'oeuvre unique de Montaigne. La valeur intrinsèque de cette oeuvre consiste non seulement dans l'appréciation ingénieuse des situations mais aussi en cela que son message à nous défie le temps.

Selon Montaigne le bon lecteur trouve souvent dans un livre des perfections non soupçonnées même par l'auteur et en peut dégager d'autres représentations plus riches et plus fructueuses.

C'est Montaigne qui fait un tableau des plus révoltants et des plus réalistes du pillage du Nouveau Monde, ce qui s'avère par le fait que son « message » continue de défier le temps jusqu'à nos jours :

« Quelle réparation eust-ce esté, et quel amendement à toute cette machine, que les premiers exemples et deportemens nostres qui se sont présentés par delà eussent appellé ces peuples à l'admiration et imitation de la vertu et eussent dressé entre eux et nous une fraternele société et intelligence ! Combien il eust esté aisé de faire son profit d'ames si neuves, si affamées d'apprentissage, ayant pour la plus part de si beaux commencemens naturels ! Au rebours, nous nous sommes servis de leur ignorance et inexpérience à les plier plus facilement vers trahison, luxure, avarice et vers toute sorte d'inhumanité et de cruauté, à l'exemple et patron de nos moeurs. Qui mit jamais à tel pris le service de la mercadence et de la trafique ? Tant de villes rasées, tant de nations exterminées, tant de millions de peuples passez au fil de l'espee, et la plus riche et belle patrie du monde bouleversée pour la négociation

des perles et du poivre ! mécaniques victoires ! Jamais l'ambition, jamais les inimitiés publiques ne pousseront les hommes les uns contre les autres à si horribles hostilités et calamitez si misérables. » (Essais III. 6.)

Selon André Gide à notre époque ce sont les esprits constructifs qui sont appréciés avant tout de par le monde ; un écrivain est mis à la mode au cas où il peut offrir un système forgé, une méthode quelconque pour la solution des questions politiques, sociales et morales qui nous accablent.

Mais Montaigne ne nous conseille aucune méthode ; en revanche comme le fait aussi Machiavel, il démasque les personnages habituels de l'humanité qui dans toutes les époques de l'histoire s'empressent à empêcher que nous ne voyions l'essence des choses.

Ses efforts, grâce à sa persévérance, à sa perspicacité sont couronnés de succès : il s'oppose aux conventions, à la croyance générale, au conformisme ; son esprit est toujours en éveil et prêt à critiquer (ce qui constitue une hardiesse même de nos jours !), souple et opiniâtre, joueur, souriant, patient, mais non partial parce que ce qu'il se propose comme but c'est la connaissance et non pas la censure des moeurs. Ce sont les traits caractéristiques de l'écrivain français génial qui s'apparentent tellement à ceux de Machiavel.

Les « Discorsi » de Machiavel — comme nous l'avons signalé plus haut — ne se laisse pas lire facilement parce que sa structure manque d'un ordre rigoureux. Les pensées de Montaigne se suivent également en désordre : il ne veut pas les mener en laisse et il veut qu'elles cherchent librement l'aventure.

Montaigne avait toujours beaucoup de sympathie pour les petites gens, les humbles et les déçus, c'est une forte compassion naturelle qui le portait vers ceux-ci.

Machiavel, lui aussi, prend parti pour ceux qui sont toujours opprimés par la servitude et par la pauvreté parce que le peuple étant plus raisonnable que le prince, commet moins de fautes, par conséquent on doit avoir plus de confiance dans le peuple que dans le prince.

Il est intéressant de comparer leurs rapports à la religion. Leur manière d'aborder la religion peut être comparée à celle qui caractérise Julien l'Apostat dans les Essais de Montaigne :

« En matière de religion, il estoit vicieux par tout ; on l'a surnommé apostat pour avoir abandonné la nostre ; toutesfois cette opinion me semble plus vray-semblable, qu'il ne l'avoit jamais eue a coeur, mais que, pour l'obéissance des loix, il s'estoit feint... » Puis Montaigne cite Ammien Marcellin : « il couvoit de long temps en son coeur le paganisme ; mais, par ce que toute son armée estoit de Chrestiens, il ne l'osoit découvrir. » (Essais II. 19.)

Montaigne admire l'ordre et la tradition dans la chrétienté. Toutes les fois qu'il parle du christianisme c'est toujours une sorte d'impertinence étrange, ironique qui se manifeste dans ses paroles. C'est avec de l'à-propos que s'exprime Sainte-Beuve en parlant de lui : il se peut qu'il fût bon catholique, mais chrétien jamais. André Gide écrit que la religion préoccupait souvent Montaigne, mais le Christ jamais. Il ne cite jamais ses paroles.

Machiavel, lui aussi, considère la religion comme un facteur de la politique. En fin de compte la religion que Numa a institué à Rome — dit-il — constituait une des causes principales du bonheur de la ville parce qu'elle y a établi un ordre solide. Le respect du culte rendu à la Divinité est la cause de la grandeur des républiques et où ce respect fait défaut l'État doit être maintenu par la crainte du prince même. Aux yeux de Machiavel le plus grand crime de la papauté consiste en cela qu'elle empêche l'unification de l'Italie ; quant à Montaigne, il haït les huguenots parce qu'ils

divisent le pays et de ce fait ils mettent en danger l'unité de la France : « En ce débat par lequel la France est à présent agité de guerres civiles, le meilleur et le plus sain party est sans doute celui qui maintient et la religion et la police ancienne du pays. » (Essais II. 19.)

La religion des ancêtres, la religion catholique est bonne telle qu'elle est. Ce n'est pas qu'il la considère comme étant la seule et l'unique vraie religion mais qu'il ait horreur de toute sorte de changements.

Par ailleurs ce qui caractérise la vie et l'oeuvre de Montaigne c'est l'amour fidèle de l'ordre, de la mesure et de l'intérêt public (tout comme chez Machiavel !) qui pousse l'intérêt individuel à l'arrière-plan : « Platon de mesme ne consent pas, qu'on face violence au repos de son pays pour le guérir, et n'accepte pas l'amendement qui couste le sang et ruine des citoyens, établissant l'office d'un homme de bien, en ce cas, de laisser tout là... J'estois Platonicien de ce costé là, avant que je sçeusse qu'il y eust de Platon au monde » (Essais III. 12.)

Comme son message relatif aux lois est à prendre en considération, étant donné le jungle des ordonnances et des règles de droit de nos jours !

« Il y a peu de relation de nos actions, qui sont en perpetuelle mutation, avec les lois fixes et immobiles. Les plus désirables, ce sont les plus rares, plus simples et plus générales; et encore crois-je qu'il vaudroit mieux n'en avoir point du tout que de les avoir en tel nombre que nous avons. » (Essais III. 13.)

Depuis que dans notre époque « moderne » tout est envahi à la manière du débordement de L'Amazone par le flux de papiers des lois, des ordonnances, des arrêts et des explications de ceux-ci, on appréciera la sagesse de Montaigne !

François I., roi de la France s'est vanté de sa trésorerie en disant à Benvenuto Cellini : « Je me noie dans mon or ! » Quant à nous c'est sous le poids des papiers que nous sommes étouffés ! »

Montaigne est d'avis que la nature donne toujours des lois plus heureuses que ne sont celles que nous nous donnons.

« J'ay pris, comme j'ay dit ailleurs, bien simplement et crument pour mon regard ce precepte ancien : que nous ne sçaurions faillir à suivre la nature, que le souverain précepte c'est de se conformer à elle. » (Essais III. 12.)

Selon lui la plus importante de toutes les sciences c'est l'art de bien vivre et l'épidémie la plus contagieuse c'est la haine et le mépris de la vie. Nous n'avons pas de devoir plus beau et plus juste que celui d'être tout simplement un homme.

La nature tout en nous menant tendrement reste tout de même sage et juste. Il voulait donc toujours suivre les chemins anciens de la nature pour la retrouver en abandonnant les chemins artificiels des hommes. Quelle horrible erreur que de flétrir certaines fonctions naturelles tout simplement parce qu'elles sont nécessaires. Toutes ces prises de positions auraient pu être signées par Machiavel également ! En Italie, en Espagne, mais plus particulièrement en Angleterre on apprécie beaucoup plus Montaigne que dans sa patrie où il est disgracié ou à demi favorisé. Nous savons que l'influence des Essais a laissés des traces indéniables sur les oeuvres de Bacon et de Shakespeare. (A. Gide)

Il l'a reconnu lui-même qu'il n'était pas né politicien : « Le bien public requiert qu'on trahisse et qu'on mente et qu'on massacre ; resignons cette commission à gens plus obéissans et plus souples. » (Essais III. 1.)

Sa confession relative à la vie pourrait être celle de Machiavel « Si j'avois à revivre, je revivrais comme j'ay vescu ; ny je ne plains le passé, ny je ne crains l'advenir. »

Machiavel a été interprété tout autrement en France qu'en Angleterre.

En Angleterre Machiavel est considéré avant tout comme un rebelle individualiste qui, possédé du démon, défend les forfaits d'intérêt personnel.

En France on découvre l'efficacité sociale directe de l'oeuvre de Machiavel c'est-à-dire le fait que ses pensées puissent devenir la base idéologique d'une révolution sociale, laquelle aurait pu détruire cette bonne entente et cette harmonie — se manifestant sous la forme d'un état d'équilibre à l'échelle de toute la société — si désirable et si conforme aux rapports de force du Tiers État de l'époque.

Ce qui veut dire qu'en France Machiavel aurait pu servir même la réaction justifiant par cela l'expression de Bertrando Spaventa : l'humanité ne sortira jamais du « berceau. »

Par conséquent on avait besoin d'un « antimachiavélisme polémique » qui « servirait à la fois d'explication de l'ensemble du machiavélisme, n'importe qu'il s'agisse de celui des jésuites ou bien de celui du piétiste Pasquale Villari » (A. Gramsci : Notes sur la politique de Machiavel.)

Frédéric le Grand, roi de Prusse, était encore l'héritier du trône quand il avait écrit son « Antimachiavel ». Voltaire s'est chargé de faire imprimer l'ouvrage. Son contenu : réflexions édifiantes dénonçant le pillage, la méchanceté, la tyrannie, les guerres injustes, en un mot, tout ce que le monde reproche à notre auteur illustre.

Frédéric le Grand est peut-être le machiavélien le plus typique de l'histoire européenne jusqu'à son époque, dont la personnalité s'est complètement confondue avec les intérêts de son pays.

Dans ses campagnes il est partisan d'une stratégie qui consiste à fatiguer l'ennemi, cette méthode peut être ramenée à l'art de la guerre conçu par Machiavel. Mettant au profit impitoyablement les ressources des provinces, il réussit à gagner l'argent et le temps nécessaires pour continuer ses opérations militaires.

Beaucoup plus tard quand Frédéric et Voltaire se querellent déjà d'une vilaine façon, le roi décide de diminuer la ration journalière de café, de chocolat et de sucre de son hôte. Et Voltaire à titre d'indemnité empoche les cierges de cire du hall du château royal. Puis à propos de l'ouvrage de Sa Majesté, son « ami », il écrit : il a craché sur son gâteau préféré afin que jamais plus personne ne puisse en manger. « J' ai décidément mal choisi mon père ! » s'écrit l'héritier du trône quand une fois son père l'a roué de coups, parce qu'il voulait devenir musicien, poète ou philosophe comme Marc Aurélien.

Comment se peut-il qu'un héritier du trône doué d'inclinations poétiques devienne machiavélien ? Son père le roi méprise profondément les sciences laïques, chasse le gouverneur de l'héritier du trône en le rouant violemment parce qu'il a enseigné à son fils la langue d'Horace. A une autre occasion c'est le laquais qui arrache le cordon des rideaux des mains de son seigneur avec lequel il voulait étrangler son fils.

L'héritier du trône est contraint de se rendre compte que l'homme n'a pas de libre arbitre qui le libère de toutes sortes d'interdictions morales. Il serait capable de tuer son père sans aucun scrupule s'il n'avait pas peur de lui.

Sa tentative d'évasion mal réussie lui a presque coûté la vie. Encore lui fallait-il assister à l'exécution de son adjutant et ami fidèle Katte. S'il veut rester en vie, il n'est plus que de tromper son père et le monde. Il décide donc de devenir hypocrite.

Plein d'effusions sentimentales il disserte devant le pasteur — qui est l'espion de son père — sur la repentance et sur l'effet salutaire du retour à Dieu. Il arrive même jusqu'à se délecter de l'influence de ses dissertations sur son auditeur.

Il prête au pasteur son sermonnaire, dans lequel il dessine un jeune homme s'agenouillant sous des arbres et il y écrit les mots suivants : « Si Tu es avec moi, Seigneur,

les secrets de la terre et du ciel ne m'inquiètent plus. Mon coeur et mon âme languissent après Toi, parce que Tu est mon protecteur et ma seule consolation. »

La ruse réussit. Le pasteur rapporte au roi que l'héritier du trône fait ses mea-culpa. Son père lui pardonne. Il lui rend et son épée et ses décorations.

Quand enfin il lui est permis de retourner à Potsdam on trouvera à la cour que son comportement commence à se conformer à celui de son père.

Le futur « Frédéric le Grand » apprend donc à connaître à ses dépens les avantages du machiavélisme.

Il est déjà monarque quand au cours de la guerre de rapine Silésienne Maupertuis, le président de l'Académie de Berlin a été fait prisonnier par les hussards hongrois. Marie-Thérèse dont le père — avec son intercession d'alors — a sauvé sa vie, lui signifie que Maupertuis en échange du prince-archevêque de Breslau lui peut être rendu. La réponse nous montre déjà le roi accompli et cynique : « Je donne toujours de bonne grâce et volontiers — lui annonce-t il — un cardinal en échange d'un mathématicien. »

Après des années quand la rencontre de Neisse entre Frédéric et Joseph II. a été organisée, ce dernier écrit sur le roi de Prusse à Marie-Thérèse qu'il avait l'impression d'avoir rencontré un « maître fripon ».

Cela dit, le lecteur bénévole n'est plus tellement étonné en lisant ce que Frédéric écrit dans l'Antimachiavel : je me demande s'il peut y avoir au monde un intérêt personnel quelconque qui puisse suggérer une résolution à un homme de tuer ses prochains qui se sont opposés à son usurpation ? Ou bien qui est-ce qui est tenté par une couronne accaparée par l'effusion de sang ? Ces pensées n'exerceraient pas peut-être une influence assez profonde sur Machiavel. Mais je suis tout-à-fait convaincu que le monde entier n'est pas si corrompu que lui. (Cf. Frédéric le Grand : Antimachiavel)

Mais c'est un tout autre chapitre que pendant les quinze ans de la guerre de succession et de la guerre de sept ans il y avait au monde un intérêt personnel, notamment son intérêt qu'il avait à faire tuer les dizaines de milliers de ses prochains ayant l'audace de s'opposer à son usurpation.

Ou bien quand il s'indigne des méthodes de César Borgia ! Quand il faisait — écrit-t-il — ambitieusement la chasse au pouvoir, ni la loi ni aucun sentiment de justice ne le pouvait arrêter. Pour pouvoir accaparer les domaines de ses voisins, il les a désunis en provoquant une brouille entre eux, afin qu'il diminue leur force de cette façon. C'est la logique des malfaiteurs.

Un homme de bien ne pourrait guère prétendre à augmenter sa fortune au détriment d'un autre. (Cf. : Antimachiavel)

Il est de notoriété publique qu'il (écrit Macaulay à propos de Frédéric) a souvent donné des instructions secrètes à ses officiers selon lesquelles ils devaient piller ou détruire les maisons des individus contre qui il avait de l'aigreur en leur commandant en même temps de procéder à ces opérations sans rendre suspect son nom. C'est suivant ces méthodes qu'il a procédé contre le comte Brühl pendant la guerre de sept ans. (Cf. Macaulay)

Il ne faut pas oublier — écrit Frédéric — la vérité : Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit. Si on se conforme à cette règle, on ne souhaitera pas les richesses de nos prochains, mais on se contentera de ce que nous avons.

On pourrait y ajouter que Frédéric a écrit cet ouvrage à la fin de 1738 et au début de 1739 quand il avait déjà dépassé, et de loin, les tempêtes de l'âme qui avaient abouti presqu' à la perte de son droit de succession au trône. Et cette circonstance ne fait que rendre le problème plus complexe.

Le tyran prive son peuple même de la faible consolation qui consiste à se rendre compte de l'injustice de son oppresseur. Pour masquer sa propre cruauté, il est contraint de rendre responsables les autres et en cas de besoin de punir même les innocents. Les serviteurs indignes qui se mettent au service des actes criminels du prince doivent être prêts à toute éventualité : il se peut qu'ils reçoivent une récompense du prince dans l'adversité, mais tôt ou tard, eux aussi, ils deviennent des victimes immolées par leur maître. (Cf. Antimachiavel)

Dans l'armée de Frédéric la vie humaine n'a pas de valeur. « Jusqu'à quand voulez-vous vivre, chiens » c'est ainsi que le roi fait marcher à la cravache ses soldats à l'attaque. C'est cette mentalité cynique qui a jeté les bases des victoires prussiennes. La façon de combattre mécanique, le drill inhumain sont les traits caractéristiques de la tactique prussienne. (Cf. Németh : Marie-Thérèse)

Le prince doit être avant tout le juge de son peuple et si en outre il est aussi un chef de guerre, cette dernière fonction ne peut être que sa profession accessoire. Machiavel peut être comparé aux dieux d'Homère qui sont forts et puissant, mais ils ne sont jamais justes et bons. Machiavel ne connaît même pas le catéchisme du droit et de la justice, il ne connaît que celui de l'égoïsme et de la violence. (Cf. Antimachiavel.)

Contrairement à ses principes théoriques — écrit Macaulay — il faisait subir de mauvais traitements à ses soldats. Les soldats qui se sont rendus coupables d'une contravention étaient punis d'une manière si barbare, étaient fouettés si cruellement que le soldat prussien préférerait l'exécution par les armes à feu en la considérant comme un punition plus douce.

Il résulte de ce que nous venons d'exposer qu'il n'y a pas de différence essentielle entre Frédéric II et Machiavel quand il s'agit de l'exercice du pouvoir. Dans un des coins du tableau grandiose du pouvoir créé par le fondateur de la « Grande Prussie » c'est Machiavel qui reste assis et approuve vivement toutes les actions de l'auteur de l'Antimachiavel déployées en faveur de renforcer son pouvoir !

La clé de la compréhension est offerte par la manière de voir historique qui résulte de l'époque même. En se rangeant de l'avis de József Eötvös selon lequel ce sont les « idées dominantes de l'époque » qui nous permettent une approche plus exacte de la question. Jacob Burckhardt, puis Konrad Burdach, personnalité de marque des recherches modernes relatives à l'histoire des idées ont déjà souligné le rôle prépondérant que les littérateurs, les « secrétaires », les publicistes avaient joué dans la formation de la mentalité de la Renaissance. Le littérateur, le publiciste c'est-à-dire l'écrivain politique veut exprimer par écrit tout ce qu'il voit autour de lui dans la vie politique et sociale. Et par préférence tout ce qu'il soupçonne et sent.

Le publiciste représente souvent des idées contradictoires plein du même zèle et non rarement avec la même conviction. L'exagération appartient jusqu'à un certain degré à sa profession.

Cette « contradiction » chez Machiavel, en tant que publiciste peut être relevée. L'époque dans laquelle il vit et déploie ses activités, contribue aux changements, on pourrait dire, au révolutionnement de sa manière de penser. C'est que malgré son origine bourgeoise-noble il arrive à reconnaître la lutte des classes en tant qu'une force entraînant le développement de la société. C'est ce qui explique le fait que d'abord il considère le Prince comme le créateur de l'unification tant désirée de l'Italie, puis, après s'être trompé sur le compte des Médicis, il regarde la république du type romain comme la créatrice de cette unité.

Frédéric II. est un représentant caractéristique des plus importants sinon le plus important de l'absolutisme éclairé.



Joseph II., le fils de Marie-Thérèse lui ressemble et il se considère comme l'homme le plus intelligent, voire même comme le seul homme intelligent qui soit prédestiné à assurer le bonheur de ses peuples.

Qu'il nous soit permis de faire ici une courte dégression afin que nous puissions mettre en relief quelques traits caractéristiques de l'absolutisme éclairé tel qu'il s'est développé en Europe Centrale et tel qu'il s'est manifesté dans les cours des Hohenzollern et des Habsbourg.

Il est connu que ni Montesquieu, ni Rousseau ne figurent pas parmi les lectures de Marie-Thérèse ou de Frédéric II. C'est que le siècle des lumières français n'exerçait pas encore une influence considérable sur ces cours royales.

En remplacement de ces écrivains ce sont encore les grands professeurs d'université comme Christian Wolff ou Thomasius qui deviennent les propagateurs célèbres des idées nouvelles ; en Autriche ce sont Martini et Sonnenfels d'origine juive, un professeur d'université à Vienne et conseiller de la reine qui jouent un rôle prépondérant dans la diffusion des idées du siècle des lumières.

Martini et Sonnenfels en développant leur système se basent sur le contrat social qui est fonction du droit naturel.

Selon le droit naturel à l'origine tous les hommes étaient nés libres, mais se groupant dans une organisation étatique ils se sont soumis au monarque. Ce transfert du pouvoir était réalisé soit de telle façon que le peuple gardait la souveraineté par devers soi et le monarque ne l'exerçait que sous la forme d'un mandat lui octroyé par le peuple, soit plutôt de telle façon que le peuple cédait irrévocablement tous ses droits au monarque qui arrivait ainsi à obtenir un pouvoir humain-divin quasi illimité. Par ailleurs c'est aussi la prise de position de Hobbes par rapport à la révolution anglaise.

La conception du pouvoir que Louis XIV. s'est faite n'est qu'une variante de la conception précédemment esquissée. Cette conception découle de l'enseignement de Bossuet selon lequel il considère le pouvoir absolu du roi comme un pouvoir reçu directement de Dieu, par conséquent le respect de ce pouvoir constitue une obligation morale et religieuse des personnes soumises à celui-ci.

Les représentants allemands du droit naturels : Pufendorf, Thomasius et leur école, suivant les traces de l'hollandais Hugo Grotius posent également le pouvoir illimité sur des bases morales.

Selon leur théorie c'est l'État lui-même qui doit être regardé comme sujet de la souveraineté ; et le tenant de la souveraineté est le monarque qui se sert de son pouvoir illimité dans l'intérêt de la réalisation des buts assignés par l'État. Ce but est identique à l'ancien romain « *salus rei publicae* ».

Le monarque est donc tenu par un devoir éthique à utiliser son pouvoir absolu dans l'intérêt de ses sujets. S'il fait cela, il est un bon monarque, mais même au cas où il ne le fait pas, les sujets ne peuvent pas le déposer parce qu'ils n'ont pas le droit d'intervenir dans les méthodes de la domination. Cela revient à dire que les sujets n'ont pas de droit de résistance !

Mais le nouveau pouvoir étatique, conformément aux buts qu'il s'est proposés, afin qu'il puisse créer les conditions dignes de l'homme, est contraint, sans le vouloir, à toucher aux sphères de plus en plus étendues de la vie humaine. Par exemple, il fait cela en nationalisant l'administration de la justice, en centralisant le gouvernement et l'administration publique, en rédigeant un nouveau code civil. La situation est semblable dans le domaine du bien-être matériel : dans celui de l'agriculture, de l'industrie, du commerce et aussi dans le domaine de la production en grand des usines.

Déjà Grotius proclame le droit de chacun à la vie, aux membres de son corps et à la liberté.

Selon Wolff conformément aux droits innés (*iura connata*) de l'homme chacun doit avoir de quoi manger et boire, chacun doit posséder une habitation et des vêtements. En cas de maladie l'homme doit avoir non seulement la possibilité de se guérir, mais aussi être en possession des instruments aptes à soigner sa beauté et sa santé. L'État qui est aux mains d'un monarque connaissant bien son devoir doit mettre tout cela, comme un minimum, à la disposition de tout le monde.

Cela dit, il est naturel que la protection de l'enseignement, des affaires ecclésiastiques, de la censure, de l'imprimerie, de l'activité littéraire, de la science et la résolution des questions scientifiques, la régulation des rapports mutuels des cultes différents appartiennent tous à la sphère de l'exercice du pouvoir étatique !

Tout cela pris ensemble marquait l'expansion sans pareille, la tutelle du pouvoir de l'État, un véritable étatisme qui partant de la défense des droits humains — conformément à la médiocrité inhérente à toute institution humaine — aboutit à l'autre extrémité et s'abattant sur les manifestations et sur les activités les plus insignifiantes de la personnalité humaine, prêtait à la critique de la part de Rousseau, de la part de l'allemand Sturm und Drang, de la part de la sensibilité individualiste, et enfin de la part du romantisme et de la part du conservatisme, gardien des traditions.

Ces questions de principe du pouvoir étatique étaient résolues par Marie-Thérèse s'appuyant sur une foi chrétienne positive, par Frédéric s'appuyant sur un déisme éthéré, aérien, à peine perceptible.

Voici deux déclarations de la bouche de ceux qui jouaient les rôles principaux :  
Marie-Thérèse :

Si on fait cas du qu'en dira-t-on ou bien de l'opinion des partis, rien ne pourra être réalisé dans ce monde ; et qui est-ce qui s'exposera à un risque quelconque si nous-même nous hésitons de nous charger de faire le bien sans se préoccuper de la question de savoir si les hommes considèrent nos actions bonnes ou mauvaises.

Frédéric II. :

Plus on impose une sévère discipline à l'armée (cf. supplice de fouet), plus on peut mener doucement les autres sujets de l'État sans courir un danger.

Entre la conception de Machiavel et celle de Frédéric le Grand la ligne de démarcation est à chercher ici quelque part. Frédéric est aussi le partisan du pouvoir monarchique absolu, sauf qu'il n'était pas imbu des idées de Rousseau) comme c'est l'opinion de Vilmos Juhász), mais ce sont plutôt les idées des juristes allemands de droit naturel qui l'ont éduqué, lui, qui était le représentant conscient du pouvoir royal absolu éclairé.

C'est pourquoi il écrit que ce livre (*Il Principe*) a répandu les pensées méchantes, criminelles de Machiavel comme une charogne pourrie sur un champs communique son haleine fétide et morbide à l'atmosphère environnante.

Frédéric appartient au nombre de ceux qui n'ont pas pu découvrir dans Machiavel le précurseur des lumières, mais au contraire au nombre de ceux qui le considèrent comme l'esprit négateur de celles-ci, comme le serviteur diabolique des ténèbres qui ne s'efforce que de faire parvenir la méchanceté au pouvoir dans ce monde.

Le Prince nous enseigne la méchanceté et la bassesse, par conséquent son auteur, lui aussi, ne peut être que méchant. Frédéric partage la foi simple et naïve — voire même munie du signe négatif — du siècle des lumières en l'harmonie, en l'unité de l'âme humaine et en l'harmonie et en l'unité des actions et des créations de celle-ci. Frédéric réussit à rédiger parfaitement bien les idées éclairées de son époque dans ce qui suit :

Machiavel n'aurait pas souligné volontiers que les peuples dans l'intérêt de leur repos et de leur survie avaient choisi des juges pour régler leurs différends, qu'au début ils avaient élu prince celui qu'ils pensaient être le plus sage, le plus brave, le plus désintéressé, le plus noble et le plus fort, afin qu'il règne sur eux et afin qu'il les décharge de leurs plus graves obligations. (Antimachiavel.)

Comment ? et voici le médiocre secrétaire florentin qui ose écrire : Tous ceux qui ont acquis la domination ou de grandes richesses, y sont parvenus par la ruse ou par la violence. Et ce qu'ils ont accaparé plus tard par tromperie ou par la force — pour masquer les moyens indignes de l'acquisition — ils l'appellent « bénéfice ».

Le monde, — écrit Frédéric le Grand — s'il suivait ses conseils — serait comme l'empire des loups, dont le législateur serait un tigre acharné semblable à Machiavel. (Antimachiavel)

Le « crime » de Machiavel consiste en cela qu'il a donné une forme réaliste aux règles séculaires de la politique. Même si sa franchise sans fard provoque un choc chez certains de ses lecteurs, d'autres par contre le regardent comme le premier patriote de l'Italie et lui font fête en tant que père des sciences.

Peut-être on ne se trompe pas si on affirme que Frédéric II. était le machiavélien le plus typique de l'histoire européenne jusqu'à son époque, dont la personnalité s'est complètement confondue avec les intérêts de son pays.

On pourrait résumer les rapports entre le prince idéal du grand roi prussien et celui de Machiavel dans cette phrase : *L'Antimachiavel est le « Principe » en costume de bourgeois.*

2) « Il faut empêcher le fonctionnement de ce cerveau pour une période de vingt ans », c'est en ces termes que Mussolini, le grand Duce du peuple italien a donné des instructions en juin de 1928 au tribunal fasciste. Antonio Gramsci qu'il voulait « soustraire à la circulation » le 27 avril 1937, seulement quelques jours après sa mise en liberté sous la pression de l'opinion publique internationale — est mort.

A partir de 1948 on commence la publication d'une oeuvre écrite dans son entier dans la prison, celles des Quaderni del Carcere (Cahiers du prison). L'oeuvre publiée par l'Institut Gramsci marque une étape éminente de la philosophie marxiste.

Celui qui a lu le cri de détresse, c'est-à-dire le livre intitulé « Mes prisons » de Silvio Pellico, poète d'une constitution délicate du Risorgimento, livre, que Metternich considérait plus horrible qu'« une bataille perdue », pense involontairement à Gramsci qui grâce à son ouvrage mentionné plus haut, est entré dans les rangs des classiques de la littérature italienne.

Dans les domaines les plus différents, comme celui de la politique, de l'histoire, de la sociologie etc. il affirme la justesse du marxisme. Il s'oppose avec une documentation qui nous fascine par sa richesse, au néo-hégélianisme de Benedetto Croce, mais parallèlement il lutte aussi contre la vulgarisation mécanique et positiviste du marxisme en critiquant la prise de position de Boukharine relative au matérialisme historique.

Il se pose déjà en 1923 les questions : « Pourquoi les partis prolétaires italiens étaient-ils toujours faibles pour la révolution ? Pourquoi ont-ils fait fiasco quand le temps était venu de traduire les mots en actes ? »

Puis c'est lui qui se donne également la réponse : « Nous ne connaissons pas l'Italie. Et de plus, nous n'avons même pas les moyens de la connaître... Comme si la classe ouvrière ne s'était jamais formé une opinion qui fût la sienne propre sur la vie, sur l'histoire et sur le développement de la société humaine. Comment pourrait-on s'étonner que quelques ouvriers soient devenus des fascistes ? » (Extraits de la

lettre de Gramsci adressée au journal pour la jeunesse « Voce della Gioventu » novembre 1923, in A. Gramsci, *Az új fejedelem* (Le prince nouveau, Il moderno principe) éd. Magyar Helikon, 1977, Postface par János Bethlen, en hongrois)

Il est intéressant à signaler que Gramsci le 31 octobre 1914, à l'âge de 23 ans a écrit son premier article justement sur Mussolini.

Le journal socialiste « Avanti » deux semaines auparavant publiait l'article de Mussolini : « De la neutralité absolue jusqu'à la neutralité active et efficace. »

Dans cet article il propage sous une forme prudente l'abandon de l'attitude antimilitariste et le ralliement au chauvinisme nationaliste.

Gramsci sur les colonnes du journal Turinois « Il Grido del Popolo » en analysant les pensées de Mussolini écrit que le prolétariat ne doit pas rester inactive. Mais même son raisonnement n'est pas tout à fait clair. Plus tard à cause de cet article lors de la formation du Parti Communiste une discussion s'est engagée sur la question de savoir si Gramsci doit être élu ou non dans le Comité Central.

Après coup il paraît prouvé que Gramsci avait pris position non pour la guerre mais pour la lutte des classes.

C'est qu'à cette époque-là on n'avait pas encore d'expériences suffisantes relatives au fascisme qui auraient pu encourager les gens à le rejeter carrément ou à lutter contre lui.

Les leaders, comme p.e. Borda (soutenu un certain temps par Gramsci) ne le considèrent que comme un simple changement de gouvernement. Terracini le regarde comme une crise de gouvernement un peu orageuse. Togliatti, lui aussi, n'observe pas de grandes différences entre le chef socialiste réformiste Turati, le chef du Parti Populaire Don Sturzo et Mussolini, le premier ministre récemment nommé.

Au milieu des années trente les journaux hongrois publient les soi-disant mots de Lénine qu'il aurait adressé aux délégués italiens de la deuxième Internationale : « Où avez-vous laissé Mussolini ? Lui, il vous aurait fait triompher certainement ! »

Les Italiens qui de bonne foi croyaient en Mussolini et qui le regardaient sincèrement comme le sauveur de l'Italie ne se sont aperçus de leur erreur que trop tard. Ils ne se sont pas rendu compte de l'incompréhension et de l'insensibilité du dictateur à l'égard de tout ce que la passion ardente de la Liberté signifie pour les hommes. Il va jusqu'à communiquer ses vues en confiance absolue à son beau-fils : « Le peuple italien est une race de moutons. Dix-huit ans ne sont pas suffisants pour qu'on les change... Il faut leur imposer la discipline et il faut qu'ils portent l'uniforme du matin jusqu'au soir. Frappe-les, frappe-les et de nouveau frappe-les ! Si tu veux rendre un peuple grand, il faut que tu le conduises en geurre, même au pris de quelques coups de pieds dans le derrière. C'est ce que je vais faire. » (Cf. Le journal de Ciano).

Gramsci s'est trompé parce que non seulement « quelques » ouvriers sont devenus fascistes, mais aussi un bon nombre d'ouvriers et parmi eux plus d'un anciens socialistes.

La partie plus radicale du mouvement socialiste entre 1912 et 1915 a suivi Mussolini contre les réformistes. A cette époque-là Mussolini était secrétaire du parti et le rédacteur de l'« Avanti », du journal du parti : il n'était pas encore fasciste, mais alors déjà il méprisait les masses voulant leur donner un rôle subalterne. « Il considérait la transformation de la société comme étant le devoir d'une minorité composée de personnes élues ; la révolution pour lui n'était autre chose qu'un simple changement de gouvernement. »

Ceux qui en Italie et dans chaque pays civilisé font la politique, ne constituent qu'une minorité qui exerce son influence sur une masse passive énorme. Par conséquent si cette grande masse des indifférents et des blasés accepte un régime injuste,

pourquoi ne pourrait-elle pas accepter un meilleur régime ? Notre devoir consiste à créer une minorité assez nombreuse, assez consciente, assez courageuse qui au moment voulu soit capable de succéder à la minorité bourgeoise.

Il n'est pas facile de suivre le développement des idées politiques de Gramsci que contient ses Cahiers du Prison. L'idée centrale est semblable à ce que Machiavel a écrit sur le Prince imaginé par lui.

« ...dans l'intérêt de son but le Prince doit assumer la responsabilité d'avoir accepté les moyens, même si ce sont les moyens caractéristiques du tyran. D'une part il rejette l'appréciation morale des moyens, parce que c'est justement la morale qui est l'enjeu de la lutte et on ne peut pas dépasser la morale dominante au cas où c'est elle qui détermine les instruments de la lutte elle-même. D'autre part il rejette l'appréhension également proche de l'anarchisme selon laquelle les moyens, les instruments se transforment en une « fin en soi », s'accumulent et deviennent une structure. L'art de la politique n'est qu'une technique : on peut l'utiliser également pour faire du bien ou pour faire du mal. »

Selon Gramsci c'est Machiavel seul qui soit le représentant unique de cette sorte de tradition et c'est pour cela que Gramsci se réfère au Prince dans ses « Cahiers de Prison ».

Afin que nous puissions mieux comprendre le raisonnement du « Prince moderne » développé dans les Cahiers du prison il nous faut faire la connaissance de l'auteur et de sa carrière tourmentée parce que c'est elle qui nous permettra une meilleure approche de ses idées.

Le 4 juin 1928 un tribunal spécial fasciste de Mussolini a rendu son jugement contre les leaders du Parti Communiste Italien. L'accusateur public nommé Isgro (connu sous le sobriquet de hyène) se moquant de toute apparence a mis fin avec une brutalité cynique à cet intermède qui faillit devenir déjà une farce. Ces hommes sont les ennemis du fascisme et il faut les écarter de la vie publique. A cause de leur intelligence et leur fanatisme ils sont des gens dangereux.

Puis, Mussolini indiquant Gramsci, cet homme d'une constitution chétive, il a donné ses instructions personnelles à l'adresse du tribunal d'exception : « Il faut empêcher le fonctionnement de ce cerveau pour une durée de vingt ans. »

Le tribunal a condamné Gramsci à 20 ans, 4 mois et 5 jours de prison.

La personne à qui cette condamnation sévère a été infligée est un homme frêle de petite taille, d'un dos voûté, mais parmi tous les ennemis du fascisme c'est lui qui est le plus dangereux, le plus intransigeant.

Antonio Gramsci a vu le jour en Alès en Sardaigne le 23 janvier 1891. Son père était un petit fonctionnaire ayant une famille nombreuse. Il a fait ses études primaires et secondaires dans l'île, et ce faisant il arrive à connaître à fond l'état arriéré de la vie en Sardaigne. La mémoire de tout ce qu'il a vécu dans les conditions coloniales de l'île le suit à Turin où il a été admis à la faculté des lettres.

Turin, asile d'autrefois de Louis Kossuth, dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle est déjà la forteresse du prolétariat moderne de la grande industrie italienne. Cette forteresse est en même temps le champ de bataille de la bourgeoisie qui organise avec détermination la grande industrie et de la classe ouvrière intelligente et consciente de ses droits. De telles gens habitent cette ville comme Umberto Cosmo, Arturo Firanelli et Luigi Einaudi qui représentent la science de l'époque au niveau le plus élevé de son stade de développement en s'opposant au positivisme et à la vision du monde du type aristotélique-catholique encore dominants dans l'opinion publique de l'époque. En analysant d'une manière nouvelle — sous l'influence de Benedetto Croce — la dialectique hégélienne, ils deviennent capables de satisfaire à

beaucoup d'exigences auxquelles le positivisme ou la vision du monde traditionnelle ne peuvent pas satisfaire.

La nouvelle vague idéaliste d'opposition a sans doute élargi et enrichi l'horizon intellectuel, a balayé beaucoup de provincialismes et de banalités. Mais en même temps elle a laissé sans réponse de nombreux problèmes en suspens.

De cette crise générale de la société et de la culture italiennes sont nés l'interventionisme et le fascisme conformes à la conception d'Annunzio. Mais c'est aussi dans cette crise que se forme la vision du monde d'Antonio Gramsci cherchant une nouvelle voie vers l'issue de la crise.

C'est dans l'année de son arrivée à Turin qu'éclate la guerre de l'impérialisme italien visant à coloniser Libye, une guerre qui aboutira à l'intervention de l'Italie dans la première guerre mondiale.

Gramsci tout de suite se joint aux activités de l'organisation turinoise du Parti Socialiste, ce qui veut dire, qu'il fréquente parallèlement et l'université et « l'école du mouvement ouvrier ». Il trouve que dans une époque où la lutte du mouvement ouvrier va sans doute s'aggravant, non seulement la culture mais aussi le mouvement ouvrier se consomment dans une crise de conception du monde.

La classe ouvrière turinoise n'était pas contente de la direction réformiste et de la politique syndicaliste du Parti Socialiste Italien. Gramsci en écrivant des articles pour le journal « Il Grido del Popolo » sur les problèmes des sociétés d'entraide mutuelle et sur d'autres questions, reconnaît dans l'orientation du Parti Socialiste Italien les déformations causées par le positivisme. Son ami et camarade Palmiro Togliatti partage son mécontentement.

Gramsci en partant des expériences concrètes de la lutte des ouvriers turinois, et en dépassant le stade de la critique du positivisme de Croce, s'efforce de créer une idéologie plus conforme à la réalité. C'est ainsi qu'il arrive jusqu'à Labriola, le maître d'autrefois de Croce, le grand représentant solitaire de l'économie politique et de l'histoire marxistes en Italie.

C'est par l'intermédiaire des enseignements de Labriola qu'il s'initie aux doctrines de Marx et d'Engels. (Labriola était en correspondance régulière avec Engels.)

Le déclenchement de la première guerre mondiale rend manifeste aux masses laborieuses la faiblesse de la direction du parti socialiste. L'autorité de Gramsci pendant ce temps va en augmentant parmi les socialistes.

Gramsci et son cercle d'amis partagent les vues de Lénine qu'il a exposées au cours des conférences à Zimmerwald et à Kienthal selon lesquelles il faut commencer à organiser le mouvement révolutionnaire contre la guerre et le capitalisme. L'« aile gauche » de Zimmerwald — c'est le nom qu'on a donné alors au groupe de Lénine — a suggéré aussi l'idée de la fondation d'une nouvelle Internationale, c'est-à-dire celle de la troisième Internationale au lieu de la deuxième Internationale, mais cette proposition a été rejetée par la majorité.

Selon Togliatti, Gramsci était le premier léniniste italien qui passant par l'analyse de la réalité sociale italienne, du mouvement ouvrier et de la culture soit parvenu jusqu'à la rencontre avec Lénine qui ait développé l'enseignement de Lénine en l'adaptant aux conditions italiennes.

Après la révolution d'octobre il attaque ouvertement les dirigeants réformistes, et l'idéologie dogmatique du parti : Quant à lui, il ne dispose pas encore des armes idéologiques prêtes à toute éventualité. Ses recherches de la bonne voie émanant toutes des problèmes concrets de la lutte se reflètent fidèlement dans les premiers numéros de la revue Ordine Nuovo. C'est cette revue qui sera plus tard le journal du futur Parti Communiste Italien. Son rédacteur et le responsable de la direction

idéologique du journal sera Gramsci. Le cercle qui se groupe autour du journal (Gramsci, Togliatti, Longo, Terracini, Scoccimaro etc.) constitue le noyau de la direction du P.C.I.

A l'époque de la crise révolutionnaire de 1920 Gramsci et les membres du groupe « Ordine Nuovo » élaborent un document qu'ils font parvenir à la direction générale du Parti Socialiste. Le document fut présenté au deuxième congrès de la deuxième Internationale et selon l'opinion de Lénine il était conforme aux buts assignés par l'Internationale.

Au congrès de Livourne de 1921 se forme le Parti Communiste Italien, mais c'est la ligne politique du premier secrétaire maximaliste, Bordiga qui l'emporte. Gramsci et le groupe « Nouvo Ordine » reste en minorité. C'était une erreur grave parce que le fascisme se trouvait déjà l'arme au pied (une année plus tard c'est la « Marcia su Roma »). Le gauchisme extrême des partisans de Borgia aliène les masses du parti.

Bordiga traite le fascisme en phénomène transitoire, ainsi le minimise-t-il. Contrairement à lui, Gramsci, le marxiste cultivé considère le fascisme comme « une étape presque nécessaire du développement spécifiquement italien de la société bourgeoise italienne », dont le caractère transitoire ne signifie pas une période courte. Il suggère l'idée d'un front unique antifasciste, qui beaucoup plus tard, sous la forme du rapport célèbre du bulgare Dimitrov, constituera le programme de l'Internationale Communiste entière.

Entre-temps le meurtre Matteotti provoque une crise qui a offert une bonne occasion de renverser le fascisme : mais en défaut d'un programme uni de la lutte, on n'arrivera jusqu'aux actions concrètes. On n'a pas pris en considération l'avertissement de Mirabeau : « Ne temporiser pas, pour rien du monde ! Le malheur n'accorde jamais de délai. »

Ce n'est que grâce à une activité longue et opiniâtre que Gramsci et ses camarades réussissent à faire accepter la ligne politique léninienne élaborée par lui qui constituera plus tard la base de toutes les activités ultérieures du P.C.I.

Le développement idéologique de Gramsci est un processus assez long. On a vu comment il se déclarait d'accord avec les thèses de Lénine et avec celle de l'« aile gauche » de Zimmerwald. Gramsci qui avait au débuts des opinions anarcho-syndicalistes abandonne par degrés ses vues précédentes. Il continue de publier dans « Il Grido » les uns après les autres des extraits, des articles et des discours des plus connus bolchéviques : ceux de Lénine, de Trotsky, de Zinoviev, de Radek, de Boukharine. Sous l'influence de ceux-ci sa mentalité politique se transforme aussi par degré.

Se façon de penser indépendante l'empêche qu'il ne s'entende avec eux sur tous les problèmes. Au mois de février 1924 il fait encore crédit à Trotsky en écrivant que Lénine en 1917 a emprunté la conception de Trotsky de 1905 parce que celui-ci tenait « pour possible déjà à l'époque la révolution socialiste », tandis que les bolchéviques voulaient créer une dictature des ouvriers et des paysans fonctionnant en guise d'une « enveloppe politique » de l'économie capitaliste.

Une fois seulement, en 1928, il s'oppose nettement à la politique du Komintern, lorsque le VI<sup>e</sup> Congrès de l'Internationale et une année plus tard le X. Plenum du Comité Central procèdent à une opération tactique de renversement. On a constaté notamment que les révolutions prolétaires sont imminentes et dans cette situation les partis communistes sont obligés d'abandonner toutes sortes d'alliances. On proclame le slogan : « classe contre classe », on dénonce la social-démocratie comme l'agent du capital, plus tard comme socialcapitaliste. Boukharine est exclu du Comité Central du parti soviétique et de la présidence de l'Internationale. Gramsci a peur

que les luttes à l'intérieur du parti bolchévique ne se reflètent aussi dans la direction du Komintern et qu'elles ne paralysent le travail collectif de celle-ci.

Selon Gramsci il est à craindre aussi que Staline ne possède pas d'expériences internationales (contrairement à d'autres dirigeants bolchéviques qui en ont) et qu'il ne rétrécisse pas par cela le domaine du mouvement ouvrier mondial.

Il ne désavoue pas pourtant l'Union Soviétique ni la majorité dirigée par Staline, ni le Komintern. Il ne s'oppose donc à eux qu'en affaires de la tactique. Il est d'avis que l'Internationale à cause de ses espérances révolutionnaires irréelles abandonne la tactique, la politique en réduisant ainsi à l'inactivité le mouvement entier.

C'est ce qui explique qu'il se réfère à Machiavel dans ses notes de prison et qu'il s'adresse à l'exemple d'un politicien qui, exempt de préjugés, était capable d'employer des moyens conformes au but.

Au bout du compte on a rendu raison à Gramsci parce que le mouvement communiste lui-même avait reconnu le mal fondé des conclusions et des slogans du VI<sup>e</sup> Congrès et du X<sup>e</sup> Plénum.

Gramsci en tant que député a mené une lutte inexorable aussi au Parlement contre le fascisme. Il a démasqué les activités des fascistes visant à préparer leur dictature ouverte ; c'est pourquoi sa personne devient de plus en plus désagréable à eux. Il n'y a plus d'autre solution que d'éliminer cet ennemi opiniâtre et intransigeant. Le 8 novembre 1926 il a été arrêté et puis condamné. On réussit ainsi à l'éliminer de fait des rangs des ennemis du fascisme.

Le 25 avril 1936 Gramsci est mort des effets d'une apoplexie à Rome.

On trouve une phrase saisissante dans la dernière lettre d'une gravité tragique de Gramsci : « L'intellect peut être pessimiste, mais la volonté doit être optimiste. » Cette phrase nous explique son comportement humain de principe qu'il considérait — même dans les situations les plus désespérées. — comme la seule attitude à suivre.

Gramsci s'efforçait de combler la lacune causée par l'absence survenue brusquement dans ses activités pratiques en se préoccupant des problèmes théoriques et culturels. Ce n'est pas neuf, Louis Kossuth, lui aussi, apprenait l'anglais pendant sa captivité.

Gramsci écrit qu'il beaucoup de livres, de revues, mais bien entendu ce n'est que par rapport à la possibilité de vivre une vie culturelle dans son prison. Les livres, les revues « ne reflètent que les idées générales, que les tendances générales de la vie du monde », mais ne peuvent pas donner « une impression vivante et directe sur la vie des hommes réels considérés comme des individus ». Gramsci qui est avant tout le politicien de la pratique, qui à travers l'idéologie, la culture, la philosophie revient toujours à la politique de tous les jours, souffre d'avoir été privé de la possibilité de déployer une activité pratique. « Ce qui me manque ce sont justement les sensations moléculaires. »

Ne voulant pas se séparer du mouvement il s'efforce de l'aider par des notes, par des ébauches d'études. Mais ce n'est pas une chose facile, parce que ce n'est qu'au prix de difficultés extraordinaires qu'il réussit à se procurer quelques ouvrages importants. Souvent il ne peut recevoir des informations que de seconde main ou voire même par l'intermédiaire de plusieurs personnes ou tout simplement il doit être content de sa propre mémoire. Ainsi ne peut-on pas lui reprocher d'avoir commis des erreurs dans ses notes ou d'avoir exprimé quelquefois des opinions et des jugements partiels.

Le fait d'être séquestré pendant de dix longues années, et d'être séparé du monde extérieur peut bien entendu aboutir à faire perdre l'actualité de ses conclusions ou de sa manière d'approche des problèmes.



Non seulement du point de vue théorique mais aussi du point de vue technique on lui a fait la vie dure, parce qu'il était contraint de cacher toujours ses cahiers de la prison de crainte qu'on ne les lui confisquât.

Il en est obligé d'employer des ruses dans ses compositions afin de tromper ses gardiens. Dans ses notes p.e. Lénine est appelé Ilici (Ilyitch), Marx et Engels nommés « les fondateurs de la philosophie de la pratique. » Le mot-clef du marxisme: « la philosophie de la pratique ».

Outre un volume particulier composé uniquement de ses lettres, il nous reste 32 Cahiers de Prison (Quaderni del carcere), qui contiennent 2848 pages pris ensemble.

Dans les milieux intellectuels italiens jusqu'à la publication des Cahiers de prison le marxisme était plutôt regardé comme une doctrine politico-économique, ou comme un fil conducteur de la politique pratique. Cette conception était en outre motivé par l'opinion formulée par Benedetto Croce selon laquelle le marxisme était une doctrine déjà dépassée. Ce point de vue était assez largement répandu dans les milieux de la vie intellectuelle et culturelle italienne.

Mais Gramsci dans ses Cahiers de Prison a développé la manière de voir marxiste à partir des données concrètes de la réalité italienne. Ses analyses partielles, ses exemples attestent l'exactitude de sa manière de voir dans les domaines les plus différents comme p.e. dans celui de la politique pratique, de la théorie politique, de l'histoire, de la philosophie, de l'art et de la littérature. C'est par cette activité théorique qu'il a porté un coup des plus rudes à l'idéalisme de Croce et au réformisme positiviste. Il a donc fourni des arguments très importants à l'appui de la validité internationale du marxisme.

Le problème a été posé par Gramsci de cette façon : « Le vrai contenu d'une oeuvre d'art n'est pas un élément isolé, mais au contraire un contenu incarné dans une forme. La forme est le support du contenu et non pas une forme accessoire extérieure.

Le contenu ne peut être conçu isolé, fait abstraction de la forme. Lutter pour un art nouveau, cela équivaldrait à dire que lutter pour créer des artistes individuels, ce qui est un non-sens. Il faut parler d'une lutte pour une culture nouvelle, c'est-à-dire pour une nouvelle vie morale... »

« C'est la forme qui constitue le support primordial de l'historicité dans les arts et la forme est toujours conditionnée par un contenu historiquement déterminé. C'est donc le contenu qui représente l'élément historique dans l'art. »

L'art selon Gramsci est l'« empire du beau ». A l'intérieur de cet empire ce n'est pas à cause de son contenu politique et moral que l'oeuvre d'art est beau ou non, mais sa beauté découle du fait que le contenu se manifeste sous une forme la plus pertinente parce que ce n'est que de cette façon qu'il puisse exercer intégralement son influence. Mais il nous met en garde contre la prise de position selon laquelle — à cause de la primauté et de l'historicité du contenu, — ce dernier serait le critère unique de la critique de l'art.

Selon Croce la fonction éducatrice de l'art existe dans la mesure où il s'agit vraiment d'un art et non pas dans la mesure où il s'agit d'un « art éducatif » parce que comme tel, il n'est rien et le rien n'est pas capable d'éduquer. Gramsci est en accord avec lui sur cette question.

La lutte menée pour un nouvel art positif pour Gramsci n'est pas une lutte pour telle ou telle forme de l'art mais lutte pour une culture nouvelle où les artistes eux-mêmes seront capables de se renouveler.

Dans la lutte pour l'art c'est la transformation du monde intrinsèque de l'artiste qui doit être mise en relief. Cette transformation constitue un processus relativement long qui doit être facilitée par une lutte culturelle prise dans un sens plus large con-

formément à Gramsci et par le changement de l'ambiance politique moyennant une activité politique consciente.

Il s'agit ici d'un processus sans doute relativement long qui ne se réalise pas d'un seul coup, d'une manière mécanique après le changement des conditions sociales, comme par exemple chez nous aussi on s'y attendait naïvement.

La naissance de l'art nouveau est encore précédée par l'art « des gens de la génération ancienne » et ce dernier continue d'exister dans la personne de ceux qui le cultivent quoique les gens de la vieille garde, eux aussi entrent dans de nouvelles conditions ou par l'intermédiaire des changements ils soient en train de se transformer en hommes nouveaux.

« Cela explique qu' avant que « l'homme nouveau » créé dans un sens positif ait inventé sa propre poésie on peut être témoin « du chant du cygne » de l'homme ancien renouvelé dans un sens négatif, et son chant du cygne a une mélodie merveilleuse parce que dans ce chant le nouveau se confond avec l'ancien, les passions s'allument d'une manière incomparable ».

La Divine Comédie de Dante en est un exemple classique qui est le chant du cygne du moyen-âge, mais en même temps l'annonce préalable de l'histoire et des temps nouveaux.

La prise de position de Gramsci relative aux intellectuels est digne d'attention. L'essence du problème : est-ce que les intellectuels constituent un groupe social indépendant ou bien chaque groupe social a ses intellectuels spécialisés ?

Le fait que le processus de développement des catégories différentes des intellectuels des différentes époques se manifeste sous des formes très variées, montre le caractère composite et la complexité de la question.

Prenons pour exemple un entrepreneur capitaliste. Cet entrepreneur crée forcément auprès de sa personne le personnel technique indispensable au cours de ses activités, mais aussi donne naissance au savant de l'économie politique, et aux organisateurs de la nouvelle culture et du nouveau droit ... etc.

A côté de ces personnes mentionnées, lui-même — au moins s'il s'agit d'un niveau élevé — peut également être considéré comme un intellectuel parce que dans sa propre sphère économique il fait un travail d'organisation, c'est-à-dire un travail d'intellectuel quand il organise une grande masse d'hommes, quand il « organise la confiance » de ses associés, de sa clientèle. L'élite des entrepreneurs (pensons aux grands trusts !) doit être capable d'organiser tout le système complexe des services des entreprises tertiaires, de créer les conditions les plus favorables de l'expansion de sa propre classe, d'ingérer dans l'organisation du système étatique.

On pourrait arriver à la conclusion que chaque nouvelle classe en formation crée par degrés une couche qui puisse satisfaire aux exigences de « la spécialisation » des activités partielles fondamentales du nouveau type social.

Selon Gramsci les masses paysannes font exception à cette règle parce que tout en accomplissant un devoir essentiel dans le domaine de la production, ne créent pas pourtant leurs propres intellectuels « organiques » et ne « s'assimilent même pas » les intellectuels « traditionnels ».

En même temps d'autres groupes de la société s'attirent un grand nombre d'intellectuels des masses. ; la plupart des intellectuels traditionnels est d'origine paysanne. (Cf. Gramsci, La constitution des intellectuels, Marxisme, Culture, Art, éd. Kossuth, en hongrois)

Les seigneurs terriens de la société féodale, eux aussi, possédaient une certaine spécialisation, notamment ils étaient plutôt spécialistes de l'art militaire. La décomposition de la société féodale est fonction de l'État où l'aristocratie propriétaire fon-

cier perd le monopole de sa spécialité de technique militaire. Et cette situation était de sa part en étroite corrélation avec le développement technique irrésistible.

On pourrait citer ici deux contemporains des guerres d'Italie qui ont apprécié ce processus de leur façon. Jovius, contemporain de l'espagnol Gonzalo écrit : « On ne peut plus du tout être victorieux dans une guerre avec du courage ardent, mais plutôt avec les méthodes élaborées de l'art de la guerre ». Et Bayard « le dernier vrai chevalier » se demande : « Quelle honte ! N'importe quel sot personnage un fusil à la main est capable perfidement et sans duel de réduire au silence le coeur d'un chevalier. C'est donc le courage et l'audace qui sont anéantis par la lâcheté ? »

Mais le développement technique ne peut être arrêté, de même que la vie de tous les jours.

Tous les groupes « essentiels » de la société au moment où ils entrent dans le théâtre de l'histoire en tant que les développements ultérieurs des structures économiques précédentes, ils se trouvent en présence des catégories d'intellectuels existantes déjà dans les structures antérieures qu'ils ont quittées après les avoir surpassées.

Il paraît que ces catégories d'intellectuels représentent une continuité historique et sociale qui n'était pas rompue même par les changements les plus complexes, les plus radicaux des formes sociales et politiques. Les prêtres constituent p.e. une catégorie typique d'intellectuels qui longtemps, à travers une période historique entière se sont approprié quelques activités importantes, comme p.e. l'idéologie religieuse c'est-à-dire la philosophie, la science de l'époque et par là l'école, la morale, la justice etc

La catégorie des prêtres était la catégorie des intellectuels qui, appartenant à l'aristocratie terrienne, partageait avec elle et la possession féodale des terres et l'exercice des privilèges étatiques. Le mot « clericus » vient de là et veut dire « intellectuel ». Le contraire du mot « laicus » signifie : non-initié, c'est-à-dire non spécialiste.

Par la force des choses même les prêtres n'étaient pas capables de s'approprier tout dans la superstructure sans lutte et sans être limités. L'édification du pouvoir royal fort et centralisé était accompagnée de l'augmentation du poids des autres catégories. C'est ainsi qu'avait pris naissance la couche sociale des savants, des gérants, des philosophes laïcs.

Ces catégories d'intellectuels différentes s'appuyant pour ainsi dire sur un esprit corporatif sont conscients de leur propre continuité historique ininterrompue et par conséquent ils regardent leur situation comme indépendante du groupe social dominant.

Cette conception ne restera pas sans conséquences ni dans la sphère idéologique, ni dans la sphère politique. Les intellectuels se considèrent comme « indépendants », comme un groupe social autonome qui a ses propres traits caractéristiques. La philosophie idéaliste entière peut être mise en corrélation avec cette prise de position des intellectuels.

On peut affirmer qu'il n'existe aucune activité humaine qui exclue toutes les fonctions intellectuelles. Par conséquent n'importe quel travail physique, même le plus subalterne, exige certaines connaissances spéciales, c'est-à-dire nécessite un minimum d'activité créatrice intelligente. On ne pourrait pas dire tout de même à ce compte que chaque homme joue le rôle d'un intellectuel dans la société.

Gramsci voit la base de la formation d'un nouvel ordre intellectuel du monde moderne dans une éducation professionnelle étroitement attachée au travail industriel, peu importe qu'il s'agisse d'un travail « des plus primitifs ou des plus subalternes ».

L'hebdomadaire « Ordine Nouvo » s'est fixé le but de développer certains formes de la nouvelle intelligentsia et de définir ses idées nouvelles. C'était en même temps une des assurances de son succès.

Le mode de vie des intellectuels ne pourrait être dorénavant l'éloquence qui met en mouvement momentanément les sentiments et les passions, mais une activité déployée par lui dans la vie pratique, en tant que créateur. Cela veut dire que son activité possède une « force constante qui appelle la conviction », parce qu'à partir de l'unité de la technique et du travail il parvient jusqu'à l'unité de la technique et de la science et jusqu'à la conception humaniste de l'histoire sans laquelle l'homme ne restera toujours qu'un « spécialiste », un technicien et ne deviendra jamais un « dirigeant » c'est-à-dire un spécialiste-politicien.

Dans le monde moderne la catégorie des intellectuels s'est sensiblement élargie et selon Gramsci elle constitue deux niveaux du type superstructure. L'un de ceux-ci est le niveau de la « société civile » qui accomplit les fonctions des organisations de caractère « privé », l'autre est celui de la « société politique », c'est-à-dire de l'État ». Ce dernier se met au service « du rôle dirigeant » du groupe dominant, c'est-à-dire il est son aide dans l'exercice des fonctions (juridiques, répressives etc.) politiques gouvernementales.

L'existence de la masse énorme des intellectuels créée par le régime social démocratique-bureaucratique n'est pas complètement justifiée par les besoins de la production sinon par les besoins politiques du groupe dominant.

Loria dans ses cours d'économie politique, professée par lui et plusieurs fois publiées, considère une partie importante des intellectuels comme improductive. Rentrent selon lui dans cette catégorie : les poètes, les philosophes, toutes sortes d'écrivains, les médecins, les avocats, les professeurs etc.

La théorie de Loria n'est justifiée que partiellement par le fait que ces masses en profitant de leur situation s'assurent une part énorme du revenu national.

La formation des masses a standardisé les unités par rapport aux spécialités des individus et a créé les phénomènes propres à toutes les autres masses standardisées : la concurrence, qui rend nécessaire l'organisation en vue de la défense des intérêts professionnels, a créé la surproduction des écoles, l'émigration etc.

Gramsci divise en trois parties le régime social correspondant aux modes de production historiquement déterminés :

Société politique, c'est-à-dire le pouvoir, la contrainte, l'administration.

Société civile, c'est-à-dire l'hégémonie, le consensus qui veut dire une communauté de vue relative aux valeurs sociales, et aux formes de comportement.

Société économique, c'est-à-dire la domination.

Gramsci fait rentrer les intellectuels dans telle ou telle catégorie non d'après leurs spécialités, mais d'après leurs fonctions dans la société. Son classement change plusieurs fois, comme, s'il n'était pas assez convaincu de l'exactitude de ses affirmations. Au début p.e. il ne considère comme intellectuels que ceux qui, fonctionnant dans une société bourgeoise, forment l'opinion publique, c'est-à-dire les écrivains, les artistes, les professeurs, les prêtres et ce faisant il suit la conception traditionnelle. Les intellectuels, avant tout les « grands intellectuels » constituent l'axe du consensus.

En parlant de la bureaucratie il constate que les fonctionnaires de celle-ci appartiennent également aux intellectuels. Dans un autre endroit il écrit que non seulement le fonctionnement du consensus mais aussi le fonctionnement de l'organisation répressive doivent être regardés également comme des activités intellectuelles.

De plus la conception d'intellectuel est étendue par Gramsci à la société économique dans laquelle les intellectuels constituent une couche sociale entière qui accomplit

une fonction de direction prise en un sens large tant dans la production que dans la culture, dans la politique et dans l'administration publique.

En résumant ce qui vient d'être dit on peut constater que les intellectuels sont « l'aide » du groupe dominant dans l'exercice de son rôle social dirigeant et dans l'exercice des fonctions plus subalternes de la politique gouvernementale, c'est-à-dire ils sont « l'aide » du fonctionnement de l'organisation répressive étatique qui assure « légalement » la discipline des groupes qui n'offrent pas leur adhésion ni active ni passive et l'existence de laquelle est mise en relief par rapport à la société entière dans les moments critiques de la direction lorsque la coopération librement consentie fait défaut.

La domination de la classe dirigeante (exploitation, dictature, c'est-à-dire le pouvoir ou l'hégémonie de la société économique et de la société politique) se réalise également par l'intermédiaire des intellectuels.

S'il en est ainsi, on doit se demander si une classe dirigeante peut exister sans des intellectuels. Si on continue ce raisonnement, la question se pose si les intellectuels eux-mêmes peuvent constituer la classe dirigeante.

Il y en a qui affirment que le mouvement ouvrier entier a été créé par une partie des intellectuels à seule fin d'édifier leur propre État et société après avoir renversé le pouvoir de la classe dominante traditionnelle.

Gramsci donne une réponse sans ambiguïté à cette assertion : il n'y a pas de classe intellectuelle indépendante, les intellectuels constituent une couche. Chaque classe a ses propres intellectuels, c'est-à-dire sa couche intellectuelle organique.

Les intellectuels de la classe laborieuse sont le parti, l'avant-garde du prolétariat.

Le parti est un intellectuel (collectif) ce qui veut dire qu'il accomplit une fonction d'organisateur, d'éducateur.

Selon Gramsci le parti constitue donc les intellectuels « organiques » du prolétariat. Ces intellectuels diffèrent des autres couches intellectuelles par le trait caractéristique qu'ils ne se séparent pas du prolétariat. En outre ces intellectuels sont capables d'exprimer la morale et la vision du monde de ce dernier à un niveau supérieur à la conscience vulgaire, et rendre cette vision du monde aux masses en donnant naissance de cette façon à un bon sens qui surpassera la conscience vulgaire de tous les jours.

Du point de vue mentionné la priorité appartient à la classe ouvrière : le trait commun de chaque groupe (classe) qui veut saisir le pouvoir est la lutte qu'il mène pour l'assimilation idéologique des intellectuels et plus cette assimilation est fructueuse plus le groupe en question réussit à créer ses propres intellectuels lui appartenant organiquement.

Selon Gramsci le parti c'est l'« élite », l'« aristocratie », mais ce n'est pas une différenciation qui signifierait une séparation ou des privilèges. Cela veut dire simplement que le parti se compose de la meilleure partie de la classe.

Quoique le mouvement communiste se soit fixé le but d'éviter toutes sortes de partages hiérarchiques, il y a tout de même des dirigeants et des dirigés même dans le parti de la classe ouvrière.

Nous savons du rapport d'Athos Lisa que Gramsci considérait la hiérarchie : intellectuels — demi-intellectuels comme valable, voire même comme nécessaire à l'intérieur du parti communiste également et cette prise de position prête à faire croire qu'il y aurait tout de même une démarcation quelconque entre les intellectuels et la classe.

Dans ses notes sur le fétichisme Gramsci se propose de régler cette contradiction en soulignant que le consensus doit être atteint par l'intermédiaire du droit d'intervention des individus, même au cas où cela donnerait l'image d'un désordre.

L'autre assurance consiste dans l'exposition sans artifice des faits : dans la politique des masses la vérité est une nécessité politique.

La classe opprimée veut s'initier à l'art de gouverner et par là c'est son intérêt de connaître toutes les vérités, même les désagréables. De plus, afin qu'elle puisse éviter toutes sortes de tromperies, y compris la tromperie de la classe dominante, mais avant tout les manœuvres frauduleuses dirigées contre elle-même.

La conception, selon laquelle pour qu'une société socialiste sans privilèges de cast puisse être née, tous les citoyens doivent être à même de contrôler ce que ses délégués, ses commissionnaires décident ou agissent, — est un principe léninien bien connu. Comme nous le savons, Gramsci est devenu léniniste convaincu à partir de l'an 1920. Même s'il arrive qu'il entretienne une polémique avec le parti bolchévique, comme il l'a fait en réalité en 1928, il ne s'élève pas contre lui.

Ainsi se place-t-il au point de vue léninien à l'encontre de la thèse de Michels lorsque ce dernier dit « derrière les déclarations démocratiques » se trouve « la réalité oligarchique ». Il s'oppose à l'assertion de Michels en disant que la démocratie du parti est une chose, la démocratie dans l'État en est une autre; pour qu'on puisse conquérir la démocratie dans un État, le plus souvent on a besoin d'un parti centralisé au plus haut degré.

Dans ses notes sur les partis politiques il écrit que ce n'est pas l'esprit créateur, mais la fidélité qui assure la participation des masses et ces masses ne constituent pas une force à moins qu'il n'y ait quelqu'un qui puisse les organiser et discipliner.

Les Jacobins ont joué un rôle semblable au cours de la Révolution Française. C'est pourquoi on doit regarder leur rôle comme positif, étant donné en outre que les Jacobins constituent « l'incarnation catégorique » du Prince de Machiavel. Par conséquent une partie de « Il principe moderno » doit être consacrée aux Jacobins.

En Italie à l'époque du Risorgimento c'est justement cela qui manque. Dans l'histoire italienne c'est Machiavel qui représente la seule tradition qui puisse être comparée à cela. Ainsi Gramsci se réfère-t-il dans ses Cahiers de prison au prince qui doit se charger d'employer dans son propre intérêt les moyens nécessaires même si ces moyens ne caractérisent que les tyrans. (Cf. Il principe moderno).

Machiavel étudie d'un bout à l'autre comment un prince doit être pour qu'il puisse conduire son peuple à être de même de fonder un nouvel État — écrit Gramsci ; Le nouveau prince ne peut être une personne réelle, un individu concret ; il ne peut être qu'une organisation : un élément complexe social dans lequel la volonté collective reconnue dans l'activité et se faisant partiellement valoir, commence à apparaître sous une forme concrète. Le développement de la société a déjà créé cette organisation, qui est le parti politique : la première cellule qui contient les germes de la volonté politique capables de devenir potentiellement totaux et universels. (Il moderno principe).

Ce n'est pas à l'aide d'une analyse et d'une systématisation pédantiques des critères des méthodes d'activités que Machiavel démontre le développement de la volonté collective visant à atteindre un but politique déterminé, mais il nous explique ce développement en tant que la qualité, les traits caractéristiques, les obligations et nécessités d'une personne concrète.

Le caractère utopique du prince consiste dans le fait qu'il n'a pas existé dans la réalité historique (comme nous l'avons déjà signalé dans ce qui précède que plusieurs personnes avaient servi de modèles pour la figure du prince).

Et en effet l'auteur ne dote pas le prince des traits caractéristiques d'un homme existant vraiment dans la réalité, mais il le met en tant qu'un symbole du général, du chef de guerre idéal sous la forme d'une abstraction purement théorique devant le peuple italien. Ce n'est qu'à la fin, dans la partie finale de son ouvrage, quand Machiavel adresse réellement ses paroles à un prince existant dans la réalité que l'ouvrage devient un manifeste politique : « Il faut que Votre Majesté profite de l'occasion, qu'il veuille bien rendre grand notre patrie et que sous ses auspices ces vers de Pétrarque deviennent une vérité :

Virtù contra'l furore  
Prenderà l'arme, e fia'l combatter corto :  
Chè l'antico valore  
Negl'italici cuor non è ancor morto »

(La vertu prendra les armes contre la fureur, et la bataille sera courte, car l'ancienne vaillance n'est pas encore éteinte dans le coeur des Italiens.)

En examinant la suite du raisonnement du Prince, Gramsci arrive à la conclusion que la formation de la volonté collective nationale-populaire est tout à fait impossible si les grandes masses des agriculteurs, des paysans ne font pas en même temps leur irruption dans la vie politique.

C'est ce qui explique que Machiavel avait l'intention de procéder à une réforme de la milice nationale. Et ce sont ces mêmes vues que les Jacobins s'efforçaient de mettre en réalité dans la Révolution Française, et c'est dans cette prise de position qu'on doit reconnaître le jacobinisme avant la lettre de Machiavel, ainsi que les germes (plus ou moins féconds) de sa théorie de la révolution nationale.

Et ces pensées sont encore une fois apparentées à celles de Lénine, qui considérait les concours de la paysannerie et son intéressement à la vie politique en tant qu'alliée à la classe ouvrière, comme la condition préalable du succès de la révolution russe.

En Russie où trois quarts de la population se compose de paysans, la paysannerie était une alliée naturelle de la classe ouvrière : d'une part parce que toutes les deux classes souffraient de l'oppression politique, d'autre part parce qu'elles subissaient le poids de l'exploitation.

Le gouvernement bolchévique malgré son programme originel a consenti à l'occupation et au partage des terres par la paysannerie affamée de terres, et ce faisant il entraînait les foules des paysans.

C'est Lénine lui-même qui le 26 d'octobre 1917 a soumis à la séance du II<sup>e</sup> Congrès des Soviets son Décret sur la terre dont l'essence peut être résumée dans ces mots : la terre appartient à celui qui la cultive.

Gramsci est d'avis que dans les ouvrages de Machiavel une constatation secrète est cachée : la politique est une activité autonome qui a ses propres principes et ses propres lois qui la différencient nettement de la morale et de la religion. Cette prise de position renouvelle d'une manière implicite la conception reçue de la morale et de la religion. Mais cette pensée philosophique d'une importance particulière n'a pas encore arrivée à « pénétrer dans l'opinion publique ».

Il se demande si Machiavel lui-même n'était pas trop machiavélien, s'il appartenait aux rangs des « initiés » qui avaient appris sottement les « finesses de l'art » aux autres, quoique-le machiavélisme vulgaire conseille justement le contraire.

Au sens abstrait Croce a donc raison en disant que le machiavélisme étant une science et les réactionnaires et les démocrates peuvent en profiter également tout

comme les seigneurs nobles et les brigands s'étaient profités, eux aussi, de l'art de l'escrime au fleuret.

Machiavel lui-même écrit que les choses et méthodes exposées par lui dans ses écrits, étaient toujours employées par les personnalités de marque de l'histoire. Il est donc vraisemblable qu'il ait écrit ses ouvrages non pas pour ceux qui « savent », mais plutôt pour ceux qui « ne savent pas ».

Les éléments les plus disparates s'étaient souvent référés au machiavélisme : les groupes conservatifs dirigeants pour améliorer leur technique politique traditionnelle, de même la politique de la pratique (le marxisme) en a également profité.

Quant à son essence le machiavélisme est une doctrine de caractère révolutionnaire, et c'est là d'où vient l'aversion, l'antimachiavélisme qui continue d'exercer son influence jusqu'à nos jours, à partir des Jésuites jusqu'à Pasquale Villari qui a examiné les activités de Machiavel et celles de Savonarole d'un point de vue moral.

Si on considère la politique comme une science autonome (et il n'y a rien qui contredise à cette prise de position), on peut se demander quelle est la place du machiavélisme dans une image du monde aussi unie et conséquente que le marxisme s'est faite.

Gramsci dit que le marxisme s'efforce de déterminer la place dialectique de l'activité politique (et celle de la science correspondant à cette activité) en tant qu'un degré déterminé de la superstructure : comme première approche du problème, il s'agit — selon lui — de la phase dans laquelle la superstructure a encore simplement un caractère volitif, n'est pas encore différenciée se trouvant dans l'étape initiale de sa manifestation primaire.

C'est le mérite de Benedetto Croce d'avoir éclairci une série de faux problèmes relatifs à la science politique et aux recherches sur Machiavel. Mais plus tard sa conception philosophique idéaliste l'induit en erreur, parce qu'il considère conformément à celle-ci la superstructure comme la manifestation de l'Esprit absolu. Il fait une distinction entre les degrés de la superstructure en les regardant comme les phases particulières de l'Esprit absolu. Une telle doctrine est complètement inacceptable pour le marxisme, parce que ce dernier fait la distinction non pas entre les « phases de l'Esprit absolu », mais entre les degrés de la superstructure, comme nous en avons déjà parlé.

Croce considère l'infrastructure comme un « dieu caché », comme une chose en-soi, à l'encontre des « apparences » de la superstructure. Cette prise de position est semblable au « Ding an sich » d'Emmanuel Kant. Lui aussi, conformément à Kant reconnaît l'existence des choses qui se trouvent en dehors de notre conscience (de ce point de vue il est matérialiste), mais il regarde la chose en-soi comme transcendente comme inconnaissable. C'est en cela que réside la philosophie idéaliste de tous les deux.

Parmi les nombreuses méditations et réflexions de Gramsci discutant sur la conception philosophique de Croce, ce ne sont que celles-ci qui se préoccupent de la politique qui nous intéressent.

Selon Croce l'origine de l'erreur réside dans une « passion » directe particulière ou passion individuelle ou bien dans une passion ayant le caractère d'une passion de groupe. Quel est donc le résultat — selon lui — de la passion « ayant une portée historique plus importante », quel est la conséquence de la passion en tant que « catégorie ».

Croce considère donc la politique comme une passion, mais une passion qui soit constante et organisée ne pourrait être imaginée : une passion constante est un



état spasmodique qui, en excluant toute activité, exclue aussi toutes les formes d'une activité concertée et ensemble avec celle-ci les partis également.

Il veut régler cette contradiction manifeste en affirmant que les partis existants n'ont pas une importance théorique marquée parce qu'au moment de l'action le parti qui agit n'est plus le même « parti » qui existait antérieurement.

Mais bien entendu, les partis existent tout de même et élaborent des projets d'action, et de plus, ils mettent aussi en réalité leurs projets dans une forte proportion.

Pour que cette conception soit valable, il faudrait qu'elle conserve sa validité en cas de guerre également. La guerre est aussi une « passion », voire même elle constitue la phase la plus intensive, la plus fiévreuse de la vie politique. Selon Clausewitz : « La guerre est la continuation d'une politique déterminée sous une autre forme ».

Déjà Montaigne souligne que la guerre est aussi une passion. Selon lui l'harmonie encourageante de la musique de guerre charme l'oreille et l'âme de l'homme. Et la gloire de ce métier, y compris les fatigues et les difficultés, que Platon dans sa République apprécie si légèrement qu'il les partage même avec les femmes et avec les enfants, font le bonheur des hommes. « Vivre, mon Lucile, c'est faire la guerre ! ».

Pourtant la passion se manifeste justement dans les détails. Cependant la théorie de Moltke (et il était vraiment un expert en affaires de guerre !) par exemple ne justifie pas la conception de Croce. Comment pourrait-on expliquer cette sorte de « passion » qui anime l'état-major lorsque gardant la tête froide et exempt de toutes passions il élabore les plans des opérations.

Par conséquent on aura de grandes difficultés à accepter la notion de la phase politique enseignée par Croce parce qu'on doit expliquer et justifier l'existence des formations politiques permanentes et à plus forte raison celle des armées et des états-majors.

Si on ne peut pas imaginer une passion organisée d'une manière permanente sans qu'elle ne se transforme en rationalité et en systématisation des faits, c'est-à-dire sans qu'elle ne cesse d'être une passion, dans ce cas le seul possible moyen de résoudre le problème consiste — dit Gramsci — dans l'identification de la politique et de l'économie.

En tant que d'une impulsion directe particulière de l'action on peut parler séparément de la politique et de l'économie et aussi d'une passion politique, comme d'une impulsion directe de l'action qui naît sur le terrain de la vie économique permanente et organique, mais la dépasse et fait entrer en jeu des sentiments et des aspirations dans l'atmosphère desquels les conjectures, les calculs de la vie humaine individuelle elle-même obéissent à des lois différentes de celles du gain et de la part qui revient à l'individu.

La « machiavélistique » moderne de Croce a certainement ses mérites, mais en même temps il faut aussi souligner ses erreurs. Par exemple c'est en s'appuyant sur la conception de Croce qu'on considère trop Machiavel, comme le « politicien en général », comme le « savant de politique ».

Il faut regarder Machiavel comme celui qui représente l'expression nécessaire de son époque, comme celui qui s'est attaché étroitement aux conditions et aux exigences de son époque. Machiavel est complètement de son temps, par conséquent sa science représente également la philosophie de l'époque qui marche vers la formation des monarchies nationales absolues, c'est-à-dire vers les formes politiques qui permettent et facilitent le développement ultérieur des forces productives bourgeoises.

Dans ses oeuvres on peut découvrir en résumé 1 la conception de la séparation des branches du pouvoir étatique, ainsi que le parlementarisme (le système représen-

tatif) ; « sa férocité se révolte contre les restes du monde féodale et non contre les classes progressistes ».

Dans *Le Prince* César en Romagne en donnant un coup mortel à l'anarchie féodale s'appuie aux classes productives, aux commerçants et aux paysans.

Son ouvrage « *L'art de la guerre* » représente l'idée selon laquelle les classes urbaines, si elles veulent mettre fin au désordre interne, doivent s'appuyer sur les masses paysannes parce que c'est le seul moyen de la formation d'une force armée fidèle et sûre.

La mentalité de Machiavel est d'un caractère tellement politique qu'elle l'incite de temps en temps à commettre des fautes de caractère militaire : par exemple quand il met au premier plan l'infanterie dont les masses peuvent être recrutées par l'intermédiaire d'une action politique tout en méconnaissant l'importance de l'artillerie.

Machiavel peut être considéré dans « *L'art de la guerre* » comme un politicien qui est contraint par les flots des événements de s'occuper de l'art militaire.

Les *Histoires Florentines* s'attachent étroitement au Prince, parce que cet ouvrage sert de point de repère pour les analyses des conditions réelles des États italiens et européens, analyses desquelles les exigences exposées dans *Le Prince* découlent.

Le programme de la liaison entre la ville et le village se présente chez Machiavel sous la forme d'un problème militaire : il ne considère pas la ville comme un État véritable parce qu'il dispose d'un territoire limité. Florence a donc besoin d'un « *Hinterland* » c'est-à-dire d'un réservoir d'hommes dans lequel il peut puiser sa force militaire.

Presque trois cents ans plus tard les Jacobins, eux aussi, reconnaissent l'importance économique et sociale de l'agriculture. Mais à cette époque-là la doctrine physiocrate était déjà élaborée sans laquelle le jacobinisme français ne pourrait être compris.

Les principes politiques constituent les choses les plus élémentaires, pourtant on les oublie souvent.

Un de ces éléments essentiels politiques existant réellement : il y a des gouvernants et des gouvernés, des dirigeants et des dirigés. Selon Gramsci la science politique entière, ainsi que l'art se basent sur ce fait primordial qui (sous certaines conditions générales) ne peut être même éliminé.

S'il en est ainsi, il faut examiner comment les dirigeants pourraient être préparés à devenir capables de gouverner avec le plus d'efficacité possible. Une différenciation de ce genre survenue sous de certaines conditions peut être considérée comme un fait historique qui existe même à l'intérieur du même groupe socialement homogène. Dans un certain sens on peut dire que cette division est un fait de caractère technique qui est la création de la division du travail.

Indépendamment du point de vue auquel on se met, c'est un fait que c'est dans ce domaine qu'on commet les « erreurs » les plus graves ! L'erreur la plus typique consiste dans la conception selon laquelle l'obéissance est forcément automatique de la part des dirigés et n'exige pas la démonstration de sa nécessité ou de sa rationalité.

C'est pourquoi on croit souvent fausement qu'au cas où le chef considère quelque chose comme convenable ou rationnel sera de ce fait réalisé sans faute, mais si l'affaire tourne mal, le chef cherchera un bouc émissaire sur qu'il pourrait reverser le blâme. De cette façon il sera difficile d'éviter les sacrifices inutiles.

Une grande partie des catastrophes collectives (politiques) sont survenues parce que les dirigeants ne s'efforçaient pas d'éviter les sacrifices inutiles ou bien ils ne se sont pas souciés des sacrifices des autres et ont joué avec la vie des autres.

La validité de ce principe s'étend à toutes les actions qui demandent des sacrifices. Ainsi après chaque rébellion doit-on examiner la responsabilité des dirigeants.

Ce sont vraiment des lignes à prendre en considération et ce sont de sages conseils, mais qui sont très rarement suivis !

« Dans notre époque le protagoniste du nouveau Prince ne pourrait être un héros individuel, mais seulement le parti qui prenant en considération les conditions internes variées des différents pays voudrait fonder un État d'un type nouveau ».

Jusqu'à nos jours ce sont les partis qui s'avèrent les instruments les plus aptes à la formation des dirigeants, au développement des facultés de dirigeant.

L'individualisme, le sectarisme sont une forme de « l'esprit de clan », sans un esprit de parti. Selon l'opinion de Gramsci mêmes les soi-disant « individualistes » sont aussi des partisans, seulement, en conséquence de « l'imbécillité de ceux qui le suivent », ils veulent être tous des leaders de parti.

Tous les partis représentent un seul groupe de la société. Tout de même il arrive que certains partis lorsqu'ils veulent mettre en équilibre la situation et lorsqu'ils accomplissent la fonction de l'arbitre entre les intérêts de leur groupe et entre ceux des autres groupes, s'efforcent d'assurer le développement de leur propre groupe par l'aide des groupes alliées ou si c'est possible, même par le consensus et par l'aide des groupes nettement ennemis.

La formule de droit constitutionnel du roi ou du président de la république : « Il règne, mais il ne gouverne pas » signifie que ce n'est pas le chef d'État qui puisse être rendu responsable des mesures prises par le gouvernement, mais les ministres ou le parti en pouvoir et l'équipe gouvernementale composée des membres du parti en question.

En s'appuyant sur le principe cité plus haut, ils veulent donner l'impression du fonctionnement efficace de la « force impartiale » dans l'intérêt de l'unité de l'État. S'il s'agit de la domination d'un parti totalitaire toutes ces fonctions sont appropriées par ce parti.

Dans les pays où il n'y a qu'un seul parti totalitaire de gouvernement, les fonctions de ce parti ne sont pas exclusivement politiques, mais plutôt de caractère technique policier et de propagande et elles se bornent à exercer une pression morale et culturelle sur les masses.

La fonction politique est indirecte : quoiqu'il n'y ait pas d'autres partis légaux, il existe pourtant d'autres partis de fait et des tendances qui ne peuvent être réglementées légalement et contre ceux-ci on lutte comme on joue au colin-maillard.

« Dans ces partis les fonctions culturelles ont une prédominance décisive en se diluant dans un jargon politique et cela veut dire que les questions politiques apparaissent sous une forme culturelle et comme telles deviennent insolubles ». (Il moderno principe).

On peut observer de nos jours que les partis fondamentales et organiques de plusieurs pays se divisent en fractions et chaque'une de ces fractions se nomme parti voire même parti indépendant. L'état-major du parti organique fonctionne souvent malgré ces fractions comme s'il était une force directrice autonome au dessus des autres partis.

Il y a donc deux sortes de « parti » : le premier est constitué d'une élite composée d'hommes cultivés qui assume la fonction de diriger selon les points de vue de l'idéologie générale les fractions du parti organique ou le grand mouvement des partis semblables.

Le second n'est pas un parti d'élite, mais un parti de masse. Les masses n'ont pas d'autre fonction politique que la fonction d'avoir une fidélité du type militaire

envers un centre politique qui manoeuvre les masses et qui fait un bourrage de crâne aux masses en leur fournissant des sermons moralisants et des impulsions sentimentales, et qui les allèche par l'arrivée d'une ère fabuleuse où toutes les contradictions seront résolues et toutes les misères auront disparues d'une manière automatique.

Dans l'existence d'un parti la coïncidence de trois éléments s'avère nécessaire.

Le premier, un « élément diffus », c'est-à-dire la masse des hommes moyens qui accomplissent avec fidélité et avec discipline les tâches qui leur ont été assignées. Sans eux aucun parti ne peut exister. Ils représentent une force dans la mesure où il y a quelqu'un qui les centralise, les organise et les discipline. Si cette force de cohésion manque, ils se dispersent.

« L'élément principal de la cohésion » pourrait être comparé à un haut commandement militaire qui centralise et rend efficaces à l'échelon national les forces qui laissées seules seraient dispersées.

Enfin il existe un « élément médian » qui réunit les deux premiers éléments non seulement d'un point de vue physique, mais aussi d'un point de vue intellectuel.

Ces trois éléments doivent avoir des « corrélations proportionnelles déterminées » entre eux.

Ce n'est qu'au cas où cette « proportionnalité déterminée » sera réalisée que le parti atteindra son maximum d'efficacité.

Pour que ce deuxième élément puisse être réalisé il faudra qu'on se forme une conviction solide qu'une solution déterminée quelconque des problèmes vitaux soit nécessaire.

Cet élément est d'une fragilité assez marquée parce que le nombre des personnes qui y appartiennent étant peu élevé, il est assez facile de le détruire; mais si on détruit ce second élément il doit tout de même « laisser en héritage un ferment à l'aide duquel il puisse renaître. »

Ce que Gramsci dit sur l'orgueil et « la prétention » du parti est digne d'attention.

Quant à « la suffisance, la prétention » d'un parti on doit ajouter que c'est pire que l'orgueil d'une nation parce qu'il est impossible qu'une nation n'existe pas, tandis qu'il est possible qu'un parti n'existe pas par ses propres moyens.

Il n'est pas nécessaire d'ajouter que les partis doivent éviter l'apparence même « justifiée » de faire le jeu de quelqu'un, surtout si ce « quelqu'un » est un État étranger: mais plus tard on ne pourrait empêcher que certains politiciens ne spéculent tout de même sur cette possibilité.

Il est difficile d'exclure le fait que n'importe quel parti politique — écrit Gramsci — n'accomplisse une fonction policière quelconque qui signifie avec d'autres mots le rôle de défendre un certain ordre politique et juridique.

L'ordre juridique (la loi) peut être violé par trois éléments:

- I. par les éléments réactionnaires que la loi a dépossédés de leur pouvoir ;
- II. par les éléments progressistes que la loi réprime ;
- III. par les éléments qui n'ont pas encore atteint le niveau de culture représenté par la loi.

Un parti ne peut être considéré comme progressiste qu'au cas où il fonctionne d'une manière démocratique, c'est-à-dire où il s'efforce de faire rentrer les forces réactionnaires dépossédées dans les cadres prescrits par la loi.

Lorsque le fonctionnement d'un parti tend à maintenir une légalité déjà dépassée et devenu extrinsèque, la parti est dans ce cas régressif et bureaucratique. Le parti devient alors un simple organe exécutif, un organe technique de police qui ne mérite plus d'être nommé un « parti politique ».

Dans l'édification d'un parti il faut faire attention au caractère « monolithique » du parti; puis il est nécessaire qu'entre les dirigeants et les dirigés règne une homogénéité, parce que si les chefs se rallient au moment décisif à leur « vrai parti », les masses y seront laissées mutilées et inefficaces.

Il arrive qu'à certains moments de leur vie historique les groupes sociaux se détachent de leur partis traditionnels, c'est-à-dire les partis traditionnels sous leurs formes d'organisation données y compris les personnes déterminées qui les composent, représentent et dirigent ne sont plus reconnus en tant que la propre expression de leur classe, ou d'une fraction de leur classe.

*Lorsque des crises de telle sorte se manifestent, la situation immédiate devient délicate et dangereuse, parce qu'elle laisse la voie libre aux solutions violentes, aux activités des puissances obscures représentées par des hommes providentiels ou charismatiques.*

Il est de notoriété publique qu'une situation de crise s'est profilée à l'horizon — en partie en conséquence des exagérations des traités de paix conclues aux environs de Paris — en Europe à l'époque entre les deux guerres mondiales. Et c'est dans cette situation que les éléments charismatiques procédaient à leurs sombres activités aboutissant en fin de compte à un énorme cataclisme.

Les crises organiques surviennent ou bien parce qu'une entreprise de grande envergure de la classe dominante a fait fiasco, ou bien parce que de larges masses ont passé tout d'un coup de l'état de passivité à une certaine activité et émettent des exigences qui dans le contexte de leurs corrélations correspondent à une révolution. C'est donc la crise de l'hégémonie de la classe dominante ou bien la crise de l'État dans sa totalité.

Ces moments de l'histoire représentent la fusion d'un groupe social entier sous une direction unique considérée comme seule capable de résoudre un problème décisif et de conjurer un danger mortel.

Quand la crise ne trouve pas cette solution organique, mais elle se résout par l'intermédiaire de l'apparition d'un leader charismatique, cela signifie qu'il existe un équilibre statique et que ni le groupe conservatif ni le groupe progressiste n'ont pas la force suffisante pour vaincre et que « même le groupe conservatif a besoin d'un patron qui lui donne des ordres. »

Gramsci, pour donner un exemple classique de cette situation, se réfère au coup d'État de Louis Bonaparte du 18 brumaire. Quant à notre génération nous avons un exemple plus récent et plus difficile à oublier : la prise du pouvoir théâtrale en janvier 1933 par Hitler devant la tombe de Frédéric le Grand à Potsdam.

Gramsci cite un lieu commun des plus banales qu'on répète à tout coup pour attaquer le système électif, de la formation des organes étatiques : « C'est le nombre qui constitue la loi suprême de l'élection, par conséquent l'opinion d'un idiot sachant écrire, qui que ce soit (voire même dans certains pays celle de n'importe quel analphabète) et l'opinion de ceux qui consacrent leurs meilleurs forces au service de l'État sont de valeur égale quand il s'agit de déterminer la ligne d'orientation politique de l'État.

Mais en effet il est faux que le nombre soit la « loi suprême » et que le poids de l'opinion de chaque électeur soit « exactement » égal — écrit Gramsci. Les nombres dans ce cas également, ne sont que des instruments simples de mesure et rien de plus. Ils signalent justement l'efficacité et la capacité d'expansion des vues des minorités actives, des élites, des avant-gardes.

Les idées et les opinions ne « naissent » pas spontanément dans le cerveau de chaque individu. Ces vues sont élaborées ou bien par un groupe d'hommes ou bien

par une seule personnalité et sont présentées par ceux-ci sous une forme politique actuelle. (Cf. Il moderno principe)

Et en effet c'est la vérité. Par ailleurs cette pensée se trouve déjà chez Machiavel : « *les hommes choisissent presque toujours les mêmes chemins qui ont été déjà frayés par d'autres; leurs activités, leur comportements sont une imitation.* »

Gramsci est d'avis que les gens sont susceptibles de confondre leur « intérêt particulier » avec celui de la nation et par conséquent susceptible de trouver « horrible » le fait que c'est « la loi des nombres » qui décide. (Machiavel, lui aussi, disait que les hommes *ne sont pas tout à fait insensés quand il s'agit de leur vie et de leur fortune*).

Il s'agit ici de l'opinion des personnes qui s'imaginent être très doués en matière d'intelligence et qui *veulent déposséder l'homme de la rue même de cette fraction infime du pouvoir dont il dispose pour modifier la détermination de la ligne de direction de la vie de l'État*.

En partant d'un système parlementaire, comme par exemple le système français dans lequel « l'influence économique truque méthodiquement le consensus numérique », certains sont inclinés à étendre la validité de ces constatations sur les systèmes qui ne se basent pas sur les principes de la démocratie formelle.

Ces systèmes — contrairement aux précédents — supposent l'existence d'un consensus actif et permanent, c'est que lors des élections on ne décide pas des problèmes vagues et obscurs en se tenant dans les généralités, mais des programmes du travail concrets et immédiats et *celui qui donne son consensus, son consentement, s'oblige à faire quelque chose de plus que les citoyens communs pour contribuer à réaliser ces programmes*.

A propos de ces systèmes Gramsci dit que dans un certain sens ils pourraient « être rapprochés (à des niveaux différents) au self-government ». Sans doute il fait allusion aux Soviets en utilisant cette dernière expression.

Gramsci, l'idéologue communiste de même que « Machiavel, ramène pertinemment tout à la politique, c'est-à-dire à l'art de gouverner les hommes, à l'art de s'acquiescer leurs consensus permanent. »

« Je discuterai les moyens par lesquels on peut gouverner et tenir en main ces États » (Machiavel.)

Bien entendu en possession d'une idéologie déjà développée il offre une explication scientifique de cet « art de gouverner en main. »

Il écrit : par l'intuition politique c'est la rapidité de la connexion des faits qui sont apparemment étrangers les uns aux autres qu'on doit entendre ; l'intuition politique, c'est aussi la création des instruments, des moyens qui sont en harmonie avec le but, c'est-à-dire qui contribuent à révéler les intérêts contradictoires, à susciter les passions des hommes et à les inciter à accomplir certaines actions.

Enfin il donne le concept du « nouveau prince » (Il moderno principe) tel qu'il est exigé par notre « époque moderne ».

Si on devait traduire la notion du Prince telle qu'elle se trouve dans le livre de Machiavel, dans la langue de la politique d'aujourd'hui, le Prince pourrait être un chef d'État, un chef de gouvernement, mais aussi un leader politique qui veut conquérir un État et fonder un État d'un type nouveau : en ce sens le Prince veut dire « parti politique » dans langue d'aujourd'hui.

Ce parti possède le « pouvoir de fait », il exerce la fonction de l'hégémonie, c'est-à-dire la fonction qui met en équilibre les intérêts divers dans « la société civile ». Cette dernière et la société politique sont tellement enchevêtrées dans la *réalité concrète* que *tous les citoyens sont convaincus que c'est le parti qui règne et qui gouverne*.

Sur les bases de cette réalité en mouvement permanent on ne pourrait édifier qu'un système des principes qui considèrent le but de l'État la disparition, le dépérissement de celui-ci, ce qui veut dire en fin de compte que la société politique sera absorbée par la société civile.

Après avoir déjà établi en ce qui précède que l'appréciation du Prince doit être basée selon toute vraisemblance sur la dédicace invocatoire du prologue, nous voudrions encore passer en revue d'autres opinions relatives à ce sujet.

Il faut notamment examiner quelle est la proportion de la « réalité » dans les analyses satiriques et révolutionnaires dont Enrico Carrara parle dans les notes sur les « monuments funéraires » dans un des chapitres de son manuel d'enseignement.

Foscolo ne prête pas une intention secrète démocratique et révolutionnaire à Machiavel.

Croce dans son livre « Histoire du baroque » écrit à propos de lui que Machiavel étant le « forger » du sceptre il rend le pouvoir des princes plus uni et plus conscient, il pénètre et il détruit leurs mythes et il nous montre ce que c'est en réalité que le pouvoir — tout cela veut dire que tant les dirigeants que les dirigés peuvent profiter de la science politique en tant que d'une science pour mieux comprendre les uns les autres.

Boccalini (1556—1613) dans ses « Nouvelles du Parnesse » (où il analyse la littérature de son époque jouant le personnage d'un « reporter » d'un tribunal imaginaire sous la présidence d'Apollon) pose le problème du Prince de la manière suivante :

« Les ennemis de Machiavel vont répétant qu'il doit être puni parce qu'il a révélé comment les Princes gouvernaient, endoctrinant par là le peuple. Une nuit, au milieu d'un troupeau de moutons Machiavel a été surpris en flagrant délit en train de s'efforcer de poser dans la bouche des moutons un râtelier composé de dents de chien, provoquant par là le danger immédiat de l'extermination par les moutons de la race des bergers, de cette race d'hommes si indispensable pour le monde ».

Ce n'est pas l'auteur du Prince, mais au contraire ce sont les antimachiavéliens dont Boccalini fait la caricature dans ses « reportages ». Ces derniers sont des antimachiavéliens non pas qu'ils soient en désaccord avec les méthodes enseignées par Machiavel, mais parce qu'ils savent bien qu'il faut traduire en actes tout ce que Machiavel écrit, la propagande ne suffit pas. Cela revient à dire qu'ils portent de la haine à Machiavel parce qu'il « a révélé les secrets de l'art de gouverner. »

En revanche Machiavel s'est proposé de convaincre le peuple de l'utilité de l'alliance avec la monarchie féodale et le pouvoir du Pape en contribuant par là à la fondation du grand État national. Mais la monarchie absolue ne pourrait pas accomplir cette fonction sans l'aide de la bourgeoisie, ni sans l'organisation d'une armée nationale permanente.

Le grand rêveur du siècle des Lumières, Rousseau regarde Machiavel comme un grand républicain qui était contraint de déguiser son amour pour la liberté et « en feignant de donner des leçons aux rois, il en a donné de grandes aux peuples. » (Rousseau, Contrat social III./6.)

Lex extraits des auteurs cités à titre d'exemples, quoique loin d'être exhaustifs, témoignent du fait : autant d'auteurs, autant de prises de position subjectives.

On peut tenir pour certain cependant qu'à l'arrière plan des reproches antimachiavéliques on pourrait retrouver le dicton vulgaire : Le bon prestidigitateur ne découvre pas son jeu !

A ce propos on pourrait se demander pourquoi il a écrit le livre pour l'usage

de tout le monde. Pourquoi ne l'a-t-il pas écrit le Prince sous la forme de mémoires intimes ou secrets en tant qu'un conseiller d'un monarque ?

La prise de position de Croce selon laquelle il a écrit un livre « scientifique » sans parti pris, est un anachronisme, parce qu'une opinion totalement impartiale s'oppose à l'esprit de l'époque dans laquelle l'auteur a vécu.

Le prologue du Prince justifie le livre devant les masses du peuple. Les masses ne connaissent pas les moyens qu'il faut choisir pour atteindre un but progressiste, c'est-à-dire les instruments aptes à résoudre les problèmes essentiels de l'époque, et à créer un nouvel ordre où on pourrait tranquillement travailler.

A l'époque de Machiavel la monarchie absolue s'appuyant sur les bourgeois contre le clergé et la noblesse était encore une forme de gouvernement progressiste, voire même populaire.

Vittorio Alfieri, le précurseur et protagoniste du Risorgimento est plus proche de la réalité.

Il écrit dans son ouvrage intitulé « Del Principe e delle lettere » sur « les principes immoraux et tyranniques » qui se trouvent çà et là dans le Prince de Machiavel : l'auteur (en dernière analyse) souligne plutôt ces principes pour révéler aux peuples les ambitions des princes et leurs cruautés préméditées, qu'il ne veut les initier à leur pratique : car les princes employaient toujours plus ou moins ces méthodes et continuent de les employer et les emploieront selon leur ruse, leur habileté et selon les nécessités.

Dans les ouvrages de Machiavel on pourrait trouver la justification de ce qu'on doit dire de la bourgeoisie médiévale : qu'elle n'était pas capable de sortir de la phase corporative pour entrer dans la phase politique parce qu'elle ne réussit pas à se libérer de la conception médiévale cosmopolite représentée par le pape, par le clergé et par les intellectuels laïcs (les humanistes), c'est-à-dire elle n'était pas capable de créer un État indépendant, mais continuait de rester dans des cadres médiévaux, féodaux et cosmopolites.

Les causes historico-économiques plus profondes de ce phénomène ont été mises en relief en détail par nous dans un des chapitres précédents. Nous avons souligné également qu'au cas où le système (si on peut parler de système du tout) de Savonarole se serait consolidé, il aurait été une sorte de vestige anachronique du moyen-âge caractérisé par la transcendance et l'ascèse dépassés il y a longtemps.

Il faut également accepter pour vrai l'opinion de Gramsci selon laquelle les oeuvres de Machiavel sont de caractère individuel, et expriment une personnalité qui veut exercer une influence sur l'histoire et la vie politique de son pays et en ce sens elles sont d'une origine « démocratique ». Machiavel a la passion d'un Jacobin et c'est ce qui explique sa popularité dans les milieux jacobins et des philosophes éclairés.

Le Prince n'est pas pourtant un livre « savant » au sens académique du mot, mais il exprime une passion politique immédiate et concrète, un manifeste de parti qui se fonde sur une « conception scientifique » de l'art de la politique.

Lorsque le lecteur d'une époque tardive, quatre et un demi-siècles après la mort du grand penseur et écrivain, était absorbé dans la lecture de ses oeuvres, en voulant comprendre ses pensées, a éprouvé l'impression :

« Quoniam medio de fonte leporum

Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat ;

Aut quom conscius ipse animus se forte remordet... »

(Parce que de la source des délices jaillit quelque chose d'amer qui au milieu des plaisirs nous serre la gorge ; ou quand la conscience coupable est déchirée de remords...)



## OUVRAGES CONSULTÉS

- Bacon*: Esszék (Essais) — en hongrois, éd. Nagy Gondolkodók. Újkor
- Balaci*, Alexandru: Niccolò Machiavelli, Bukarest, Albatrosz, 1969. — en hongrois
- Bailly*, Auguste: Richelieu
- Beer*, M.: A szocializmus és a társadalmi harcok története (Le socialisme et l'histoire des luttes sociales (V. Vol. en hongrois
- Brion*, Marcel: Medici Lőrinc (Laurent de Médicis) — en hongrois
- Burckhardt*, Jacob: Az olasz reneszánsz műveltsége (La civilisation de la Renaissance en Italie) — en hongrois
- Castiglione*, Baldassare: Az udvari ember (L'homme de cour) Budapest, 1940. — en hongrois
- Chronica* Hungarorum 1473; Magyar Helikon 1973.
- Ciano*: Naplója 1939—1943 (Le journal du conte Ciano) Athenaeum, 1945. Budapest. — en hongrois
- Duby*, G. — *Mandrou*, R.: A francia civilizáció ezer éve (Mille ans de la civilisation française) Gondolat, 1975. en hongrois
- Engels*, F.: A természet dialektikája (La dialectique de la nature. Introduction. — en hongrois)
- Filozófiai Lexikon* (Encyclopédie de la philosophie) — en hongrois
- Fogarasi*, Miklós: Machiavelli és az olasz irodalmi nyelv (Machiavel et la langue littéraire italienne) Fil. Közl. 1970. en hongrois
- Friedenthal*, Richard: Luther élete és kora (La vie et l'époque de Luther Gondolat,) 1975. — en hongrois
- Gramsci*, Antonio: Jegyzetek Machiavelli politikájáról (Notes sur la politique de Machiavel) Marxizmus, Kultúra, Művészet — en hongrois
- Gramsci*, Antonio: Az új fejedelem (Le nouveau prince — Il moderno principe) Magyar Helikon 1977, Épilogue écrit par, *Betten*, János, — en hongrois
- Gáldi*, László: Stilisztikai megfigyelések az arcképfestő Machiavelliről (Observations stylistique sur le portraitiste Machiavel), Fil-Közl. 1970 — en hongrois
- Gurevics*, A. J.: A középkori ember világgépe (L'image du monde de l'homme du moyen-âge), Kossuth 1974. — en hongrois
- Gyeborin*, A. M.: Az újkor társadalmi és politikai tanai (Les doctrines sociales et politiques des temps modernes), Gondolat, 1962 — en hongrois
- Gregorovius*, Ferdinand: Borgia Lukrécia, Bp. 1886. — en hongrois
- Hackett*, Francis: VIII. Henrik — en hongrois
- Hauser*, O. Ernst: Besser als sein Ruf: Machiavelli. Das Beste № 8, August, 1971.
- Hermann*, Zsuzsa: Cesare Borgia, Gondolat, 1969. — en hongrois
- Herczeg*, Gyula: Mondatszerkezetek Machiavelli prózájában (Constructions de phrases dans la prose de Machiavel), Fil. Közl. 1972 — en hongrois
- Hérodotosz*, fordította, *Geréb* József (traduit en hongrois par Geréb, J.)
- Hóman—Szekfü*: Magyar történet (Histoire de la Hongrie), Vols. II. IV. V. — en hongrois
- Hollósi*, Tibor: Kosszú kések éjszakája (La nuit des longs couteaux), Kossuth, 1977. — en hongrois
- Huizinga*, Johan: A középkor alkonya (Le déclin du moyen-âge) Magyar Helikon, 1976. — en hongrois
- Juhász*, Vilmos: Machiavelli és Nagy Frigyes a Fejedelemtől. (Machiavel et Frédéric le Grand sur le Prince). Nagy Gondolkodók. Bevezetés. (Les grands penseurs, Introduction) — en hongrois
- Kardos*, Tibor: Utószó A fejedelemhez (Un épilogue ajouté au Prince de Machiavel) Budapest, 1964.
- Kardos*, Tibor: Renaissance tanulmányok (Études sur la Renaissance) Akadémiai Kiadó, 1957. Bp. — en hongrois
- Kardos*, Tibor: Machiavelli tökéletesen immanens gondolkodása (Le raisonnement parfaitement immanent de Machiavel) Élő humanizmus (L'humanisme vivant), 1952, 1964, 1969. — en hongrois

- Kardos, Tibor:** A modern politikai gondolkodás úttörője (Le précurseur de la pensée politique moderne), Világosság, № 1969/5.
- Klanczay, Tibor:** Zrinyi és Machiavelli (Zrinyi et Machiavel) A múlt nagy korszakai (Les grandes époques du passé) Szépirodalmi K. 1973. Bp. — en hongrois
- Koltay-Kastner, Jenő:** Machiavelli és Vico (Machiavel et Vico) Fil. Közl. 1970 — en hongrois
- Kott, Jan:** Kortársunk Shakespeare (Notre contemporain Shakespeare) Bp. 1970. — en hongrois
- Lenin:** „Baloldaliság”, a kommunizmus gyermekbetegsége. (La maladie infantile du communisme: le „gauchisme”), Szikra, Bp. 1951. en hongrois
- Livius:** A római nép története a város alapításától (L’histoire de peuple romain „ab urbe condita”) traduit par Kis, Ferencné, Európa, 1963 — en hongrois
- Lutter, Éva:** Egy Machiavelli válogatás (Morceaux choisis de Machiavel) Fil. Közl. 1972.
- Macaulay, Th. Babington:** Machiavelli, Essais 1961. Bp. — en hongrois
- Macaulay, Th. B.:** Nagy Frigyes (Frédéric le Grand), traduit par Szentkirályi, Móricz, Olcsó Könyvtár Buda-Pest 1881. — en hongrois
- Machiavelli, Niccolò:** A fejedelem (Le Prince), Magyar Helikon, 1964 — en hongrois
- Machiavelli, Miklós:** Értekezések Titus Livius Római Történetek X. első könyve fölött. Magyarította Pados János, (Discours sur la première décade de Tite Live) Pest, 1862 — en hongrois
- Marcu, Valeriu:** Machiavelli, a hatalom iskolája (Machiavel, L’école du pouvoir), Rekord, 1945 Bp. — en hongrois
- Marx, Károly:** A tőke (Le capital), Szikra, 1949 — en hongrois
- Marlowe:** A máltai zsidó (Le juif de Malte) Magyar Shakespeare Társaság VII., 1914 Bp. — en hongrois
- Maurois, André:** Anglia története (Histoire d’Angleterre) — en hongrois
- Molnár, Erik:** A történelmi materializmus ideológiai előzményei (Les prémisses idéologiques du matérialisme historique) Szikra, 1952. — en hongrois
- Mundt, Théodor:** Machiavelli und der Gang der europäischen Politik.
- Montaigne:** Legszebb lapjai. (Les plus belles pages choisies par André Gide) Nagy Gondolkodók — en hongrois
- Montaigne:** Essais, présentés par M. Butor, Union générale d’éditions, Paris, 1965.
- Morus, Th.:** Utópia, Nagy gondolkodók — en hongrois
- Nagy Frigyes:** Antimachiavelli, Nagy gondolkodók — en hongrois
- Németh, Andor:** Mária Terézia — en hongrois
- Ország, László:** Az angol regény eredete (L’origine du roman anglais), Bp. 1941. — en hongrois
- Platon:** Gorgiasz — en hongrois
- Paléologue, Maurice:** A cár országa a nagy háború alatt (Le pays du tsar pendant la Grande Guerre), Vols. I.—III. en hongrois
- Sabatini, Rafael:** Borgia Césár élete (La vie de César Borgia) Vols. I.—II. Génius — en hongrois
- Sallay, Géza:** Gramsci és Machiavelli (Gramsci et Machiavel), Fil. Közl. 1974. — en hongrois
- Sallay, Géza:** Antonio Gramsci. Bevezetés. Marxizmus. Kultúra, Művészet. Jegyzetek Machiavelli politikájáról. (Antonio Gramsci Introduction. Notes sur la politique de Machiavel.) — en hongrois
- Somló, Bódog:** Machiavelli. Különlenyomat a „Társadalomtudomány” I. é. 1. számából. Éd. Politzer Zsigmond és Fia, Bp. 1921. — en hongrois
- Squarotti, Giorgio Barberi:** Machiavelli az intellektuális szemlélődés „fennkölt” és a gyakorlat „komikus” szférája között. (Machiavel entre les sphères „noble” de la méditation intellectuelle et „comique” de la pratique.) Fil. Közl. 1970. — en hongrois
- Szabó, Győző:** A firenzei nép szavai Machiavelli nyelvében. (Les mots du peuple florentin dans la langue de Machiavel) Fil. Közl. 1970. — en hongrois
- Szigethy, Gábor:** Machiavelli és a „machiavellizmus” az Erzsébet-kori Angliában (Machiavel et le machiavélisme dans l’Angleterre de l’époque élizabéthaine), Fil. Közl. 1970 — en hongrois
- Szigethy, Gábor:** A Machiavellizmus. Magvető — 1977 en hongrois
- Thuküdidész:** A peleonneszosi háború (La guerre du Péloponnèse) — en hongrois
- Tyitarenko, A.:** A machiavellizmus és moralizálás (Machiavélisme et moralisation), Moscou, 1969, traduit par Edvin Zalai, Kossuth, 1971. — en hongrois
- Ürögdi, György:** Néro — en hongrois
- Vico, Giambattista:** Az új tudomány (La nouvelle science), traduit par Dienes, Gedeon et Szemere, Samu, Akadémiai Kiad. 1969. — en hongrois
- Watson, Francis:** Medici Katalin élete és kora (La vie et l’époque de Cathérine de Médicis) Éd. Singer—Wolfner — en hongrois
- Zamarovsky, Voitech:** Róma történelmet írt (Rome a écrit une histoire) — en hongrois